This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

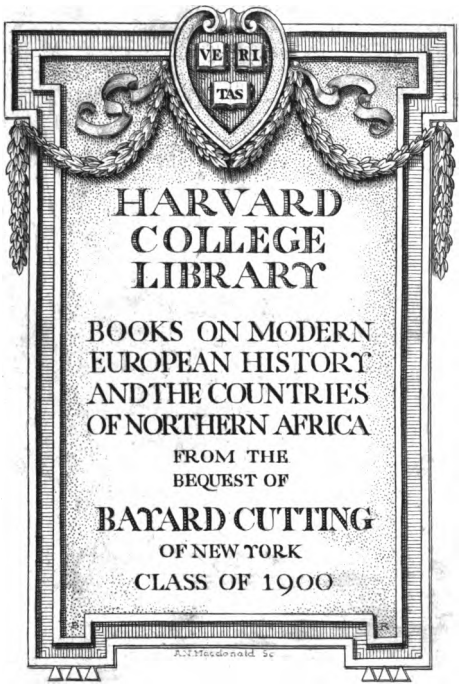
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

ALPHONSE PICARD & FILS EDITEURS
RUE BONAPARTE -82- PARIS VI^E ARROND.
LIBRAIRIE ANCIENNE D'OCCASION
COMMISSION LIVRES NEUFS FRANÇAIS & ETRANGERS

Afr 4070.2



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

A M. Bonnea,
hommage de l'auteur

MÉMOIRE

SUR

LE SOUDAN.

Digitized by Google

Paris. — Imp. de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR

LE SOUDAN

GÉOGRAPHIE NATURELLE ET POLITIQUE,
HISTOIRE ET ETHNOGRAPHIE,
MŒURS ET INSTITUTIONS DE L'EMPIRE DES FELLATAS, DU BORNOU,
DU BAGUERMI, DU WADAY, DU DAR-FOUR,

RÉDIGÉ D'APRÈS DES RENSEIGNEMENTS ENTIÈREMENT NOUVEAUX
ET ACCOMPAGNÉ D'UNE ESQUISSE DU SOUDAN ORIENTAL,

PAR

M. le Comte D'ESCAYRAC DE LAUTURE,
Membre de la Commission centrale de la Société de géographie,
Chevalier de la Légion d'honneur.

EXTRAIT DU BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.
Et lu en partie par l'auteur à l'Académie des sciences morales et politiques.

PARIS,

ARTHUS BERTRAND,
RUE HAUTEFEUILLE, 21.

J. DUMAINE,
RUE ET PASSAGE DAUPHINE, 30.

F. KLINKSIECK,
RUE DE LILLE, 11.

1855-1856

Digitized by Google

Afr. 4070.2

HARVARD COLLEGE
NOV 16 1923
LIBRARY

Cutting fund

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR LE SOUDAN.

Aperire terram gentibus.

Le Caire, 10 juillet 1855.

INTRODUCTION.

L'Europe civilisée et savante cherche depuis longtemps à percer le mystère qui enveloppe encore certaines parties du monde; elle veut connaître ses domaines futurs et dénombrer les peuples qui y naissent pour la servir. Le Soudan, région oubliée de l'ancien monde, pareil cependant au Brésil ou à l'Inde et plus voisin de nous, fixe plus particulièrement l'attention des hommes d'étude et mérite d'attirer le regard des hommes d'État.

Les géographes de l'antiquité ne nous ont laissé sur le Soudan que des rapports confus; les géographes arabes n'y ont guère ajouté que des fables; c'est à notre siècle et à nous qu'il appartient de résoudre le problème africain : cette tâche est la nôtre comme la double conquête de l'Inde et de l'Amérique fut celle de nos aïeux.

Digitized by Google

L'Europe a dirigé sur le Soudan quelques explorateurs, mais la plupart ont péri victimes du climat, tandis que d'autres se sont vus arrêtés dans leur marche et n'ont pu fournir à leur retour que des renseignements de peu de valeur. Le Soudan, cependant, n'est pas plus insalubre que nos colonies; il s'est montré souvent très hospitalier; il n'est difficile ni de le visiter, ni de le connaître.

Seulement il ne faudrait pas croire que tout individu, ayant une teinte des sciences naturelles, puisse faire un explorateur : le Soudan n'admet que des hommes faits à son climat, préparés à un genre de vie et à un genre d'études tout particuliers, c'est-à-dire des hommes ayant habité sous les tropiques, ayant vécu avec les Arabes, connaissant à fond leur langue, leurs lois, leur culte, leurs habitudes et leur duplicité; ayant vécu aussi avec les noirs, connaissant les ressorts par lesquels on agit sur leur esprit futile, ce qu'on peut leur demander, ce qu'on peut en attendre; il veut des hommes rompus à la discipline des camps ou des bâtiments de guerre, habitués à la frugalité du soldat comme à son mépris de la mort, sachant se faire obéir de ceux qui les servent et respecter de ceux qui les approchent. Le Sénégal, la Guinée, le Congo, d'une part, l'Abyssinie, le Sennar et Zanzibar de l'autre, voilà les écoles où peut se former un explorateur de l'Afrique; l'Algérie n'est pas du nombre.

Le peu de succès d'un grand nombre d'expéditions, mal conçues et mal conduites, détourna les gouvernements d'en tenter de nouvelles et les géographes durent chercher à résoudre par voie d'enquête les questions

Digitized by Google

qu'ils ne pouvaient résoudre *de visu*. Par malheur on crut encore l'enquête trop facile, on crut que tout voyageur était à même de recueillir sur l'Afrique des renseignements, que l'on croyait tous les Africains susceptibles de fournir; il en résulta une confusion presque inextricable et la science, loin de progresser, recula.

On confie à un magistrat le soin de diriger une enquête judiciaire, à un officier le soin de conduire une reconnaissance militaire, chaque genre de recherches a son initiation; pour s'informer avec fruit de l'Afrique, il faut déjà posséder une notion pratique et assez étendue de l'Afrique et des Africains; il faut avoir subi cette lente initiation nécessaire à l'explorateur.

Il faut encore que le géographe ainsi préparé rencontre des informateurs; or les gens capables de nous renseigner sur le Soudan ne se rencontrent point partout; c'est à Tripoli, à Kharthoum, à Siout, à Djedda ou au Caire, où ils viennent pour s'instruire, que l'on peut rencontrer des gens du Darfour, du Waday, du Baguermi, du Bornou; on peut au Sénégal recueillir des renseignements utiles sur la partie occidentale du Soudan, mais on obtient sur toute la route des Takrouris ces mêmes renseignements. Quant à l'Algérie, elle n'est point sur la route des pèlerins; plus distante du Soudan qu'aucúne autre partie de l'Afrique, elle n'en reçoit pas de caravanes et son horizon ne s'étend point au delà du pays des Chamba. La partie du Soudan située au sud de l'Algérie nous est, d'ailleurs, assez bien connue pour que la meilleure enquête ne puisse rien ajouter d'utile à ce que nous en savons.

On ne s'étonnera pas, après ce que je viens de dire,

Digitized by Google

si les travaux tentés en Algérie sur le Soudan ont donné de si médiocres résultats, et l'on s'expliquera l'erreur singulière de ces cartes qui, reportant la science d'un demi-siècle en arrière, transforment le Waday, le Kanem, le Baguermi, qui sont de grands royaumes, en autant de villes situées au sud du lac Tchad. L'Algérie ne peut évidemment fournir d'informateurs que pour ce qui concerne l'Algérie elle-même et les contrées qui en sont le plus voisines. M. Carette a montré tout le parti qu'on pouvait tirer de cette classe d'informateurs.

Il ne suffit pas d'avoir des informateurs, il faut encore savoir ce que valent leurs allégations ; il faut savoir peser leurs témoignages et ne jamais les compter : les Africains, en effet, sont unanimes sur les chrétiens anthropophages, les hommes à queue, l'identité du Niger avec le Nil, la puissance des talismans et une foule d'autres niaiseries. Ils ne s'accordent presque jamais sur les itinéraires et prendre alors une moyenne est le procédé le plus défectueux que je connaisse.

Ce qu'il faut, c'est connaître assez les Africains pour juger de suite de ce que peut savoir celui qu'on interroge et ne lui rien demander au delà de ce qu'il sait parfaitement. Quelques-uns cherchent tout d'abord à nous tromper, leur peu d'intelligence ne leur permet pas d'y réussir ; d'autres, pressés de questions, n'osent avouer leur ignorance et suppléent avec un peu d'imagination à ce qu'ils ne savent pas : ce sont les plus dangereux, parce que l'erreur est plus difficile à découvrir.

J'ai ramassé cette année une douzaine de vocabulaires : parmi mes informateurs tant softas que pèle-

Digitized by Google

rins, au nombre de plus de quarante; trois ont cherché à me tromper. Pour deux d'entre eux la chose n'a pas eu de suite : leur ayant demandé d'abord les noms de nombre, comme je fais toujours, j'ai vu que leur numération ne pouvait se rapporter à rien de ce que nous connaissons et j'en suis resté là. Quant au troisième, la chose a été plus sérieuse : il savait les trois quarts des mots que je lui demandais, et l'erreur, ne portant que sur un quart, n'est devenue appréciable qu'après plusieurs contre-épreuves et une perte de quelques heures.

L'un des premiers informateurs dont je viens de parler avait fait, pendant quelques années, le commerce du Gourou entre l'Achanti et le Bornou ; venu à El Azhar pour y étudier, il se vantait depuis longtemps auprès de ses camarades de posséder les langues des Achantis, de Goundja, etc. : il ne pensait pas que jamais on pût mettre à l'épreuve ses connaissances à cet égard, la mosquée d'El Azhar ne renfermant ni Achantis, ni gens de Goundja. Un jour, cependant, quelques-uns de ses camarades l'engagèrent à passer chez moi pour me communiquer ce qu'il savait; il fit d'abord quelques difficultés, mais voyant qu'on allait se moquer de lui, il vint et se trouva plus mystifié que moi.

L'autre était un assez mauvais drôle et mentait avec une assurance très remarquable ; je m'en aperçus tout de suite, mais ne dis rien. J'avais en ce moment, chez moi, un visiteur qui m'engagea à demander à mon informateur quelques itinéraires. Cet homme, me dit-il, venant des bords du lac Tchad, pourra vous donner de bons renseignements. Nous allons faire

Digitized by Google

mieux, répondis-je, nous allons lui demander l'itinéraire de Sydney à Péking, et m'adressant à lui: Connais-tu Sydney? — Sans doute, c'est près de chez moi. — Tu dois connaître aussi Péking? — Péking, oui, c'est dans l'ouest à douze journées. — Indique-moi les étapes. — On passe à Masña, à Maó, à Kóbé, à Fertit, à Tripoli..... Nous rîmes beaucoup de son impudence, après quoi je le fis jeter à la porte.

Je dois déclarer, du reste, à la louange des noirs, que je les ai généralement trouvés honnêtes et de bonne foi; le génie de l'Europe est fait pour leur imposer; tout ce qu'ils voient chez nous les frappe d'étonnement et d'admiration. Les bateaux à vapeur qu'ils ont vus sur le Nil, le chemin de fer qui côtoie ce fleuve, les troupes anglaises qui récemment ont traversé le Caire, leur font voir que l'Europe est aussi supérieure à la Turquie ou à l'Égypte, que la Turquie ou l'Égypte elles-mêmes peuvent être supérieures à la Nigritie; ils commencent à sentir en nous des maîtres et il nous devient facile de les conduire.

Mais je l'ai dit et je le répète encore, il ne faut exiger de chaque Africain que ce qu'il peut donner; il ne faut point le presser de questions sur des faits qu'il doit ignorer, il ne faut point fatiguer son esprit, peu accoutumé à la réflexion, et s'il se trompe, il ne faut point discuter avec lui son erreur, ce serait perdre son temps; il la corrigerait par complaisance, ou se troublerait et ne dirait plus que des sottises.

En le questionnant avec une extrême sobriété, on obtient tout ce que sait chaque informateur; mais ce que savent la plupart d'entre eux est fort peu de chose, et on le comprendra aisément: avant de quitter leur

Digitized by Google

pays, les pèlerins du Soudan connaissent leur village et les villages voisins jusqu'à une très faible distance; ils peuvent donc donner quelques renseignements sur les mœurs de leurs compatriotes, la flore ou la faune de leur pays; mais il ne faut pas les interroger sur les districts qu'ils n'ont point visités eux-mêmes et qui sont situés à plus de vingt lieues de leur village: on courrait risque d'y rencontrer les chrétiens anthropophages et les hommes à queue. Lorsqu'ils sont partis de leur pays pour se rendre à la Mecque, le but de leur voyage était l'accomplissement d'un devoir religieux, non le développement de leurs connaissances géographiques; ils n'ont point noté d'itinéraires; fatigués après de longues journées de marche, ils se sont occupés de trouver à souper, sans se préoccuper de savoir le nom du lieu où ils s'arrêtaient. Ils n'ont fait aucun effort pour retenir des noms ou des distances qu'ils n'avaient appris que par hasard et, pour peu qu'il se soit écoulé quelque temps, il ne leur reste, d'un si long voyage, que de vagues réminiscences, bases incertaines sur lesquelles le géographe ne peut rien construire de sérieux.

Ce que je viens de dire des Takrouris s'applique également aux marchands arabes.

Je le déclare donc sincèrement: après avoir recueilli auprès de ces deux classes d'hommes un grand nombre d'itinéraires, qui ne m'ont appris qu'à douter et que je me garderais bien de publier sachant ce qu'ils valent, les indications et les itinéraires des pèlerins noirs, des étudiants d'El-Azhar et des Djellabs ne valent presque rien, et il me paraît imprudent d'en faire usage dans la construction des cartes. M. Jomard,

Digitized by Google

qui a entre les mains tant d'éléments de cette nature, a dû, après de laborieux efforts, renoncer à s'en servir; je ne pouvais, quant à moi, que suivre l'exemple donné par un savant aussi illustre.

Est-ce à dire pourtant qu'on ne puisse auprès d'aucun Africain recueillir des renseignements utiles? en aucune façon. Il y a une distinction à établir entre les informateurs que je viens de désigner et deux classes d'hommes qu'il est généralement possible de consulter avec fruit.

La première comprend les guides du désert et les marchands noirs qui trafiquent dans les parties du Soudan que les Djellabs n'atteignent pas.

La seconde comprend les princes africains et les Soudaniens d'un rang élevé, en un mot, les gens qui ont gouverné les royaumes, inspecté les provinces, fait mouvoir des armées en pays ennemi.

Malheureusement les informateurs de ces deux catégories ne sont point aussi nombreux que les autres, et c'est une bonne fortune géographique très rare que d'en rencontrer un.

C'est après bien des efforts inutiles et bien des déceptions, que j'ai eu cette année une bonne fortune de ce genre; je me suis empressé d'en tirer tout le parti possible.

Un de mes Africains, le cheikh Abdallah, de l'Afnou, chef de chambrée des étudiants noirs à El-Azhar, interrogé un jour par moi, sur les Soudaniens qui se trouvaient au Caire, vint à me citer un parent du sultan de Baguermi, du nom de cheikh Ibrahim; il m'apprit que ce personnage ayant effectué l'année dernière le pèlerinage, se trouvait encore pour quelque temps en

Digitized by Google

Égypte et était descendu au Caire chez Ismayl-Pacha. Abdallah me parla d'Ibrahim comme d'un homme intelligent, bien au fait de tout ce qui concernait le Soudan et très désireux de s'instruire.

J'invitai Abdallah à m'amener le plus tôt possible le cheikh Ibrahim. Ce dernier ne se fit pas attendre : isolé au Caire où il n'a point d'égaux parmi les noirs et peu de relations parmi les blancs, il se trouva fort heureux de pouvoir passer chaque jour quelques heures dans mon jardin, à m'entretenir de son pays et à recueillir de moi, sur le reste du monde, sur les grandes découvertes de la science moderne et même sur les doctrines de l'islam, des renseignements qu'il lui eût été difficile de puiser autre part.

Le cheikh Ibrahim est un homme intelligent et fort éclairé pour un noir ; quoique encore jeune, il a pris part à plusieurs des guerres soutenues par le Baguermi contre le Bornou, du temps de Mohammed-el-Kanemi; il a voyagé dans presque tout le Soudan, a passé deux ans dans le Waday, un an au Darfour, quelques mois dans le Dar-Sila ; il parle, en outre de sa langue maternelle et de l'arabe, les langues du Bornou, du Waday, du Darfour, du Fitri, des Kirdi-Sara.

Usant avec lui de circonspection et même d'une certaine méfiance, je ne le consultai pas d'abord sur la géographie ; je commençai par lui demander quelques renseignements sur l'histoire ; il me récita d'un trait et en commençant par la fin, les listes royales de diverses contrées du Soudan ; je fus tenté de croire à une mystification ; cependant la durée qu'il assignait aux monarchies, cadrait bien avec le nombre des générations et celui des princes ; ses indications s'accor-

Digitized by Google

daient assez avec celles du cheikh Mohammed, celles fournies à M. Fresnel et celles que j'avais déjà recueillies, elles étaient seulement plus nettes, plus complètes, plus vraisemblables et je ne tardai pas à reconnaître qu'elles devaient être préférées. Je m'empressai de transmettre ces renseignements à M. Jomard; je suis à même d'ajouter aujourd'hui quelques développements à ce que j'écrivis alors et je le ferai dans le cours de ce travail.

Satisfait des renseignements que le cheikh Ibrahim m'avait fournis sur l'histoire, j'osai aborder la géographie; les indications que j'en ai obtenues à cet égard, me paraissent mériter la plus grande confiance, parce qu'Ibrahim est d'accord avec Denham, Clapperton et les voyageurs récents, pour tout ce que ceux-ci ont pu voir par eux-mêmes; que ses routes du Facher à Lobeidh, de Lobeidh à Khartoum et de Khartoum à Soaken, sont parfaitement conformes à ce que j'en sais pour les avoir suivies en personne; qu'il est toujours d'accord avec lui-même; que les dessins qu'il trace sur le papier sont la traduction suffisamment exacte des notes que j'ai écrites sous sa dictée; que tous ses itinéraires sont faciles à relier; qu'il est possible de former des triangles; qu'il reconnaît, à leur seule position relative sur ma carte, toutes les localités que j'y ai placées; parce qu'enfin, je n'ai aucun motif de douter de sa bonne foi, et qu'il me dit nettement ce qu'il sait et refuse de parler de ce qu'il ne sait pas. Interrogé sur Rôña, il m'en nomme la capitale, m'en indique la situation, me dit que l'Omm-et-Timan y passe, mais déclare n'y avoir pas été et n'en pas savoir davantage. Questionné sur le cours

Digitized by Google

inférieur de l'Omm-et-Timan, il répond que cette rivière passe près de Goula et de Banda au sud du territoire des Rezégat, à Djenké auprès du Djebel-Rachat, situé au sud du Cordofan; mais qu'il n'en sait rien de plus et qu'il ignore complétement si cette rivière se jette dans le Nil, qu'il n'a vu qu'un peu au-dessus de Khartoum et sur le cours supérieur duquel il ne sait rien.

Je dirai de plus que les indications du cheikh Ibrahim me paraissent fournir l'explication nette et précise de beaucoup de faits jusqu'à présent mal exposés ou mal compris; ils jettent une lumière très vive sur bien des questions longtemps obscures : ce sont, à mes yeux, de véritables révélations et je n'ai pas craint de m'en servir pour esquisser la carte assez détaillée d'une des parties les plus inconnues de l'Afrique.

Je montrerai en quelques mots comment j'ai construit cette carte.

Je n'ai pas attribué à la journée de marche une valeur constante à laquelle il eût fallu toujours me tenir; j'ai distingué au contraire trois sortes de journées : 1° celle des nomades dans le désert; 2° celle des caravanes dans le désert; 3° celle des Takrouris dans le Soudan.

La première de ces journées peut être égale et quelquefois même supérieure à 20 milles, tandis que la troisième doit varier entre 12 et 16 milles, distances mesurées en ligne droite.

La journée des nomades dans le désert est très forte, parce que les nomades ne craignent point la fatigue et suivent une même ligne droite d'un puits à un autre, c'est-à-dire sur une distance de deux à trois journées.

Digitized by Google

La journée des caravanes est moins forte, parce que les chameaux sont pesamment chargés.

Enfin la journée des Takrouris dans le Soudan, donne très peu de chemin en ligne droite, parce que le Soudan est coupé de fourrés épais, de marécages, de lacs ou de rivières qui doivent être tournés et que les Takrouris, désireux de trouver chaque soir un gîte et un souper, suivent les lignes habitées plutôt que la ligne droite.

Je vais éclairer ceci par un exemple.

La position de Wara embarrasse depuis longtemps les géographes et m'embarrassait d'autant plus moi-même, que je trouvais la longitude assignée par Browne à Kóbé, beaucoup trop orientale.

D'après Browne on compterait de Kóbé à Wara quatorze journées.

Et d'après le Fakih-Ibrahim, un des informateurs de M. Fresnel, vingt-huit journées, c'est-à-dire le double.

Un guide arabe du Cordofan m'a donné la route de Kóbé à Wara en onze journées.

Le cheikh Ibrahim m'en indique une qui emploie vingt-deux journées, c'est-à-dire encore le double. En admettant les itinéraires de Browne et de mon Arabe, on plaçait Wara trop loin de Màsñá et de Mbòrgou.

En admettant ceux du Fakih-Ibrahim et du cheikh Ibrahim, on plaçait Wara trop près de Màsñá, de Mbòrgou et du lac Tchad, ou trop dans le nord, et Wara ne saurait être placé au-dessus du 15e parallèle par deux raisons au moins; la première, c'est que les positions de Rôña, de Mbòrgou, de Màó, bien établies déjà par plusieurs itinéraires, devraient être sacrifiées en raison des itinéraires sur Wara; la seconde,

Digitized by Google

c'est que Wara se trouve à deux jours au moins au sud de la limite des cultures soudaniennes, lesquelles ne dépassent très probablement pas le 15me 30', l'extrême limite de la région arrosée par les pluies estivales, coïncidant à peu près avec le 16me 30'.

D'un autre côté, en partant de Wara pour se rendre à Kóbé, on se dirige vers le sud-est, d'après au moins le témoignage de quelques informateurs, parmi lesquels il faut compter le cheikh Ibrahim.

Enfin, et pour rendre la question encore plus embrouillée, on nous dit que de Kóbé ou du Djebel Ghalla, on fait route sur Wara au sud-ouest et que Wara est à l'est de Màsñà. Toutes ces assertions qui paraissent si contradictoires et si inconciliables avec le peu que nous savons déjà, vont s'accorder cependant et la position de Wara sera déterminée avec une exactitude suffisante.

Les routes de onze et de quatorze jours, en effet, sont des lignes à peu près droites, est et ouest, tirées de Wara à Kóbé; ces routes ne sont suivies que par les nomades voyageant à grandes journées, ces deux routes n'en font peut-être qu'une.

Les routes de vingt-deux et de vingt-huit jours sont celles des Takrouris; elles passent par le Batéha, le Batha, le Wadi-Baré, etc. De Wara on se dirige au sud-est pour gagner le Batéha, on suit la même direction jusqu'à Kerwadjit; à partir de Kerwadjit on marche à l'ouest-nord-ouest, ou au nord-ouest pour gagner le Djebel Ghalla; ce coude énorme explique la longueur de ces routes, ou mieux de cette route et fait comprendre en même temps pourquoi les uns placent

Digitized by Google

Kóbé au sud-est de Wara, tandis que les autres placent Wara au sud-ouest de Kóbé.

La route directe de Màsña à Kóbé ne passe point à Wara, mais au sud-est de cette ville, à Kerwadjit, d'où il ressort que Wara n'est pas à l'est de Màsña, mais plutôt au nord-est ou à l'est-nord-est de cette ville, ainsi que le reconnaît très nettement le cheikh Ibrahim. Quelques Soudaniens disent que Wara est à l'est, parce que l'est pour eux est plutôt la Kiblè (c'est-à-dire le point vers lequel ils doivent se tourner pour faire leurs prières) que le lieu moyen du lever du soleil; or le Djihat-el-Kaaba, c'est-à-dire la direction de la Kaaba, est pour les gens de Màsña à peu près l'est-nord-est, c'est-à-dire la direction même de Wara.

J'ajouterai en passant, que la position que je donne à Wara satisfait à toutes les autres données du problème et s'accorde avec les positions de Màó, de Mbòrgou, du Fitri, de Sila, de Rôña, etc. C'est en contrôlant et corrigeant ainsi une foule d'indications les unes par les autres, que j'ai pu arriver à tracer l'esquisse que je présente au public. Je me suis appuyé pour ce travail sur les positions assignées à Lobeidh et à Màsña par le baron Ruppell et le docteur Barth. J'espère que ce travail, pour imparfait qu'il puisse être, ne sera pas jugé indigne de l'attention des géographes, que ses conclusions principales seront appréciées par une critique savante, confirmées par l'examen, des faits, qu'enfin il ne sera pas inutile aux progrès d'une science dont l'objet véritable est d'ouvrir le monde à l'essor de tous les peuples et aux triomphes de la civilisation.

Digitized by Google

1re PARTIE. — HYDROGRAPHIE.

I. — *Le Soudan.*

J'ai exposé dans un travail plus étendu comment, sous le rapport du climat, l'Afrique pouvait être divisée; j'ai parlé de la région des pluies hivernales ou rif du désert et de ses chaînes d'oasis (1), du Soudan enfin que je divisais encore en région des pluies estivales et région des pluies incessantes. Je conserve à l'Afrique centrale ce nom de Soudan (Nigritie), parce qu'il lui est appliqué depuis le Maroc jusqu'à l'Égypte par toutes les populations arabes qui entretiennent avec lui quelques relations.

Il importe peu qu'il y ait des nègres hors de la Nigritie, ou que dans quelques États de cette Nigritie on rencontre des peuples plutôt bronzés que noirs, le Soudan n'en reste pas moins la patrie des nègres. Exposé comme toutes les parties de nos continents à l'irruption des étrangers, comme à l'émigration de ses enfants, le Soudan a reçu des colons venus de l'Arabie et peut-être même de l'Inde. Il a repoussé de son sein, exilé dans le désert quelques-unes de ses peuplades; il a reçu les Arabes et les Fellatas, repoussé les Tibous et, par la constante exportation des esclaves, lentement altéré les traits et la couleur de toutes les populations du désert.

Le Soudan n'en a pas moins son peuple, sa faune, sa flore, comme il a son climat et sa figure sur nos

(1) Les oasis supposent le désert; le Soudan partout arrosé, partout cultivable n'a point d'oasis. Donner en conséquence au Darfour, comme le font quelques géographes, le nom d'oasis de Four, c'est prendre pour une île une part du continent.

Digitized by Google

cartes. Semblable en certains points aux parties de l'Amérique ou de l'Inde dont la latitude est pareille à la sienne, il s'en éloigne par d'autres caractères et tableau à part dans le vaste cadre de la nature, il mérite d'être regardé, étudié, décrit à part.

Mais on doit en même temps le regarder, l'étudier, le décrire dans son ensemble, car le Soudan n'est pas un groupe quelconque d'États plus ou moins semblables, mais une des régions naturelles les mieux déterminées du globe, et c'est encore pourquoi je lui laisse son nom.

Le Soudan a pour limite dans le nord celle des pluies estivales, c'est-à-dire environ le 16me 1/2 de latitude boréale : au nord de cette ligne s'étend le désert aride et nu.

II. — *Régime des eaux.*

Quatre ou cinq fois plus arrosé que l'Europe, le Soudan doit donner naissance à de grands cours d'eau ou à de vastes lacs.

L'Afrique, semblable à l'Australie par sa forme massive et peu articulée, lui ressemble encore par l'indécision de ses reliefs et le cours incertain de ses eaux, presque partout arrêtées avant d'atteindre l'Océan. Ses rivières alimentées par les pluies d'une seule saison ne coulent pour la plupart que pendant l'hivernage ; elles se répandent alors sur de vastes espaces, ou se creusent un lit profond ; elles se chargent de cailloux, de sable ou de vase qu'elles entraînent au loin ; la sécheresse bientôt les arrête et les borne ; les eaux, pendant l'étiage déposent les matières qu'elles entraînaient. Ainsi, s'exhaussent et s'étendent les marécages;

Digitized by Google

ainsi se ferment les bouches des affluents; ainsi s'obstruent certaines parties du cours des rivières: ainsi d'anciens lacs, comme le lac Nu, se comblent pour faire place à de vastes marais; les grands fleuves se déplacent alors, s'ouvrant des routes nouvelles à la saison suivante, ou se divisant en de nombreux canaux dont le parcours est modifié sans cesse; le Nil Blanc, par exemple, au-dessous du 10e parallèle, est un fleuve sans lit, il traverse des marais où l'on ne distingue plus de limites et au travers desquels il s'ouvre de temps à autre un nouveau chenal. Le Gnok, le Miédjok, qui se déversent au-dessus du Saubat, n'en sont peut-être que des canaux, ils n'existaient peut-être point quand M. d'Arnaud remonta le fleuve, et des observateurs prochains ne les retrouveront peut-être pas.

Il ne faut donc point s'attendre à trouver dans l'Afrique centrale ces fleuves au cours constant, à la marche réglée, auxquels l'Europe nous habitue; les fleuves africains perdent chaque jour d'anciens affluents et en gagnent de nouveaux, d'anciens lacs se comblent, des lacs nouveaux se forment, et si les géographes de l'antiquité nous eussent laissé une meilleure description hydrographique du Soudan, cette description différerait trop de ce qui existe aujourd'hui pour qu'elle pût suppléer à nos recherches.

Je ne parlerai ici ni de la Tchadda, ni du Kouara; je m'occuperai du lac Tchad et d'une partie des eaux qu'il reçoit, d'une faible partie de celles qui vont au Nil, de quelques lacs sans affluents comme le Fitri et de quelques bassins sans écoulement, ce qui complétera à peu près l'étude hydrographique de la région comprise entre le Chari et le Nil.

Digitized by Google

III. — *Le lac Tchàdó.*

Le lac Tchàdó visité par Denham et ses compagnons l'a été, plus récemment encore, par Richardson, Overweg, MM. Barth et Vogel; sa position est bien déterminée et ses côtes ont été relevées sur une grande étendue : l'est et le nord seulement présentent une lacune; je ne puis la combler par des observations qui méritent pleine confiance; je suis toutefois à même de compléter approximativement, d'après des renseignements puisés à bonne source, le tracé du grand lac africain.

Les terres les plus voisines à l'est et au sud-est de l'archipel, visité dernièrement par M. Vogel, n'appartiennent pas encore au continent, mais à deux îles dont la plus orientale est très grande; séparées l'une de l'autre par une sorte de canal, elles le sont du continent par un canal plus large, peu profond, guéable en plusieurs points et que les Arabes du pays connaissent sous le nom de Bahar-el-Karga, rivière ou canal de Karga, la ville de Karga s'élevant sur sa rive orientale.

C'est dans la grande île du Tchàdó, appelée Farram, que paraît être la capitale des Bidoumâ. Farram est le refuge ordinaire des gens de Tildé et de Karga; s'ils y sont poursuivis et défaits, la seconde île, plus petite, devient leur citadelle, et les îles du milieu du lac leur offrent autant de réduits imprenables.

Karga a été signalé par le major Denham.

Digitized by Google

IV. — *Le Chari.*

En outre du Yeou, sur lequel je n'ai rien à dire (1), le lac Tchàdó reçoit le Chari qui s'y jette par plusieurs bouches; ces bouches ont probablement subi de fréquents changements: le développement remarquable que présente le delta du Chari porte en même temps à croire que le Tchàdó se comble assez rapidement; l'étude de cette question serait d'un grand intérêt et faciliterait la solution de bien des problèmes d'hydrographie africaine.

Le Chari a pour affluent sur sa rive gauche la rivière de Loggoné, qui reçoit elle-même sur sa rive droite la rivière de Binder. Un peu plus haut, le Chari reçoit encore, sur sa rive gauche, le Batchikam (i. e. rivière des feuilles), mais ce Batchikam semble être plutôt un bras ou un ancien chenal qu'un affluent du Chari.

La direction du cours du Chari en amont de ce point, fait supposer que ses sources doivent être cherchées dans le sud-est; le bassin du Chari ne peut d'ailleurs se confondre avec celui du Bénué; quant à la distance à laquelle sont ces sources, il y a lieu de croire qu'elle est assez considérable, le Chari étant une des rivières les plus importantes de l'Afrique.

Les Africains ont sur les sources du Chari (qui paraît être le Nil-el-Abìd) une opinion qui, souvent défigurée et souvent acceptée comme un oracle, a entraîné les géographes dans de grandes erreurs: la voici telle qu'elle est.

(1) Si ce n'est que Yeou est bien son nom, Komadougou ne voulant pas dire autre chose que rivière, et tous les gens du Bornou que j'ai vus le connaissant sous le nom de Yeou.

Digitized by Google

C'est d'un grand lac appelé Koèi-Dábó, situé à deux mois de marche de Màsña dans le sud-sud-est, que sort le Chari, qui se dirige d'abord sur les montagnes de Kouba et d'Olé, puis s'en détourne lorsqu'il n'en est plus qu'à deux journées pour se porter à l'est et ensuite au sud. Le lac qui donne naissance au Chari donne aussi naissance au Nil d'Égypte; ces deux fleuves sont alimentés par une rivière qui vient du sud; un informateur m'a présenté toutefois cette rivière comme un troisième écoulement du même lac dirigé, me dit-il, sur Magadocho ; ce nom de Magadocho me surprit fort, ce ne pouvait être que Magadoxo (*x* se prononce *ch* en portugais). Je ne pus deviner où mon informateur avait appris ce nom-là : peut-être l'avait-il entendu à la Mecque.

Au centre du lac Koèi-Dàbó est une grande île où s'est retiré Soliman-bañ-Bigli ou Soliman le Gros, dont j'aurai l'occasion de parler plus bas.

C'est enfin un peu à l'ouest du lac Koèi-Dàbó que l'on rencontre les hommes velus à large queue, les chameaux nains, les fourmis qui construisent des ponts et une foule d'autres monstres dont l'existence rend plus qu'improbable celle du lac Koèi-Dàbó.

V. — *Les étangs du Baguermi, le lac Debaba.*

Un peu au sud de Karga commence une chaîne d'étangs dont les plus septentrionaux ont été signalés par Denham et dont voici les noms :

Maé-Dinéo (*maé*, étang litt. bois, v. act. imp. Bag. Dinéo vivier Bag.), en arabe étang se dit *rahad*, plur. *rouhoud;*

Digitized by Google

Maé-Zaraf ou étang de la girafe;

Maé-Cadmoul; étang rond, cadmoul arrondi, turban. Bag.

Omm-Djawakhin; mère des Djoukhan, arbre non épineux, ar.

Et Maé-Kedek.

A l'ouest de Kedek on trouve encore, près du Chari, l'étang de Babalia, et au nord de Kedek à l'ouest et au nord du Djebel-Masarma on trouve l'étang très vaste de Sàïramban. De tous ces étangs, le premier, Maé-Dinéo, paraît être le seul qui, pendant l'hivernage, donne naissance à un cours d'eau; lorsque les crues sont abondantes, le Maé-Dinéo se déverse en effet dans le lac Tchàdó.

La ville de Màsña est construite aussi sur les bords d'un étang.

Au sud-est de Màsña, à Bideri, se termine un petit cours d'eau dont le développement total peut être d'une journée de marche; il vient de l'est-sud-est. On le nomme Arkwa.

A Balao, à une demi-journée environ de Masña, on rencontre le Kendji dont les sources me paraissent être à Kendji-Châïl, il s'arrête à Balao, mais entre Kendji, Dendeia et Birket-el-Aïn, le Kendji forme un lac qui n'a pas moins de deux journées de tour, et qui paraît être assez profond; on le nomme lac Kendji, ou lac Debaba, du nom d'un district dont le chef-lieu est Dendeia.

VI. — *Le lac Fitri, le Bahar-el-Ghzal.*

Le lac Fitri, situé à peu de distance à l'est du lac Debaba, est à peu près rond et peut avoir de deux journées à trois journées de tour; il ne reçoit aucune

Digitized by Google

rivière importante; quelques torrents qui s'y précipitent des monts Médogo, Djaé ou Mataé et les pluies qui tombent à sa surface suffisent à réparer ses pertes; sa partie centrale est occupée par une grande île qui protége l'indépendance des gens de Yawa, comme l'île Farram facilite les brigandages de ceux de Karga. L'eau du lac est assez profonde : pendant la saison sèche, cependant on rencontre, à l'ouest-nord-ouest et à peu de distance de Yawa, un gué qui conduit de la terre ferme dans l'île.

C'est ici le lieu de parler du Bahar-el-Ghzal, qu'on a trop longtemps pris pour un fleuve; le terme de *bahar egh ghzal* (mer ou rivière de la gazelle) ne s'applique pas en arabe à autre chose qu'au mirage; le Bahar-egh-Ghzal, qui forme une province du Waday, est une vallée très large, très fertile, qui doit son nom à ce que les phénomènes du mirage y sont plus fréquents et plus remarquables que partout ailleurs : à peine a-t-on franchi les collines qui forment la limite et l'enceinte du Bahar-egh-Ghzal, qu'on aperçoit la surface calme et bleue d'une vaste mer; cette mer s'éloigne bientôt et disparaît. J'ai remarqué déjà que le mirage ne se produisait point partout également dans des circonstances atmosphériques pareilles; le mirage a son théâtre : fréquent dans une contrée, il est rare dans une autre dont le climat est semblable, et sans doute il ne peut se produire que sur un sol d'une certaine nature.

Avant de passer au Batha, je signalerai deux petits cours d'eau intermittents et qui se perdent dans le sol, à savoir, le Bahar-eh-Tin ou la Rivière-de-la-Boue, à trois journées au sud-ouest du Djebel-Médogo, et le Doei qui se perd à Dagal dans le Dar-Sila.

Digitized by Google

VII. — *Le Batha, le Batéha, le Wadi-Baré.*

En arabe, le mot *batha* s'applique au large lit déprimé et pierreux d'un cours d'eau mis à sec au moins en partie.

Le Batha du Waday n'est pas autre chose : on s'est fort occupé de savoir s'il portait ses eaux au Fitri ou au lac Tchad directement, ou par l'entremise, comme le voulait M. Fresnel, du Salamat et du Chari; le Batha, cependant, ne coule ni à l'est, ni à l'ouest, ni au nord, ni au sud, il ne coule point du tout, bien qu'il ait pu couler autrefois et puisse arriver plus tard à posséder un lit continu.

Les bords du Batha sont occupés par les Massalit; c'est de ce nom que vient sans doute le Bahar-Misselad de Browne. Browne nous le montre se dirigeant vers le nord-ouest : cette direction est exacte pour la partie du Batha située immédiatement à l'ouest et au sud-ouest de Kobé : elle traverse obliquement les monts Marrah et le Wadi-Saleh qu'elle suit, court directement sud-est et nord-ouest. Je m'étonne seulement que Browne n'ait pas donné au Batha son véritable nom fourien, qui est celui de Wadi-Baré; le Baré, en effet, n'est pas autre que le Batha oriental, bien qu'on ait voulu en faire une rivière à part.

Le Batha forme une chaîne d'étangs, de marécages et de flaques d'eau, qui part de Seyta près du lac Fitri, qui en est séparé par des hauteurs, se dirige vers l'est, puis vers le nord-est, se ramifie pour former le Batéha ou petit Batha, qui se dirige vers le nord, se continue dans le nord-est jusqu'au Djebel Ghalla, se dirige à partir de ce point vers l'est, et reçoit le nom de Wadi-

Digitized by Google

Baré; traverse les monts Marra, sous les noms de Wadi-Saleh et de Wadi-Alkou, se dirige sur Béra où on le nomme Wadi-Béra, puis sur le Facher et sur Djedid-Sél, où il se termine et où il commençait peut-être, lorsque son cours était continu et qu'il aboutissait au lac Tchâdó ; Djedid-Sél possède, en effet, des sources qui n'ont d'importance aujourd'hui que parce que l'eau limpide et légère qu'elles fournissent est réservée au sultan de Darfour, les gens de sa cour et la population du Facher prenant leur eau sur d'autres points et particulièrement au Wadi-Béra.

VIII. — *L'Omm-Timan* (*Salamat*, *Iro*, *Keïlak*).

Léon parle d'un détour du Nil vers l'ouest, détour qui aurait servi de limite au royaume de Gaoga ; cette indication paraît s'appliquer au Keïlak; malheureusement ce renseignement se lie à l'existence du royaume de Gaoga, qui me paraît de jour en jour plus douteuse.

Un Africain entretint Burckhardt de l'Omm-et-Timan comme d'un affluent occidental du Nil Blanc, un autre a parlé à M. Kœnig d'une rivière de Goula dont la source était à huit journées au sud du Baguermi et qui se divisait en deux branches, dont l'une se dirigeait au nord-est sur Rôña, puis de Rôña au sud-est jusqu'au Nil.

Un homme de Rôña a assuré à Ignatius Pallme que le Nil Blanc passait à Rôña, à Bakkara (lisez traversait un pays habité par des Arabes Baggara ou Bouviers, les Salamat, les Rezegat, etc.), à Djenky et, à Dynké, recevait un affluent, entrait dans le Sennar, etc. Au-dessus de Rôña les informations obtenues par

Digitized by Google

Ignatius Pallme confondent l'Omm-et-Timan avec le Bahar-egh-Ghzal, et assignent des positions trop occidentales à Goula et à quelques autres districts.

Le sultan Teima a parlé à des voyageurs français du même affluent qu'il divisait en deux bras ; malheureusement les noms indiqués par lui ne s'accordent pas avec ceux qui sont donnés par d'autres informateurs ; ils paraissent inexacts, ce qui tient peut-être à ce que le sultan Teima connaissait mal cette région, ou peut-être à ce qu'il ne désirait pas la faire bien connaître.

Abou-Madian parla aussi à M. Perron d'une rivière qui coulant au sud du Darfour devait verser ses eaux dans le Nil ; cette rivière longeait les terres des Rezegat : Abou-Madian n'en savait pas plus long n'ayant pas voyagé de ce côté et ayant quitté très jeune le Darfour.

Enfin, un homme de Rouña et un Wadayen parlèrent à M. Fresnel d'un grand affluent du Nil qui traversait tout le Dar-Fertit.

M. d'Arnaud avait déjà découvert depuis assez longtemps, dans le lac Nu, l'embouchure de cet affluent auquel il avait donné le nom de Keïlak ; les indigènes avaient appris à M. d'Arnaud qu'à peu de distance à l'ouest du lac et de son embouchure, le Keïlak recevait du sud-est un affluent assez considérable.

Depuis le mémorable voyage de M. d'Arnaud, l'existence de l'affluent oriental ne pouvait plus être mise en doute et les témoignages à peu près concordants des Africains, permettaient d'en tracer le cours jusqu'à quelque distance du lac Nu. La Société de géographie a publié il y a peu de temps deux cartes, l'une de M. Vayssière qui, d'après des rapports recueil-

Digitized by Google

lis sur les lieux, indique le cours du Keïlak jusqu'à un village nommé Djonkor, qui est peut-être le Djenké de ma carte (Djonkor est peut-être aussi Djonkhor, synonyme de Medjous, idolâtre, pluriel Djenakher et Djenakherah); l'autre de M. Brun-Rollet qui, plus audacieux, faisait sortir le Keïlak du lac Fitri.

J'ai obtenu, quant à moi, sur l'Omm-et-Timan les renseignements suivants de l'exactitude desquels je suis pleinement convaincu.

Le nom d'Omm-et-Timan, mère des jumeaux, qui sert à désigner cette rivière, lui a été donné parce que la femme d'un chef des Salamat, nommé Issa Wad (oulad) Djouroullé, accoucha sur ses bords de deux jumeaux, qui furent nommés Hassan et Hossein. C'est à une journée au sud-est des montagnes de Médogo que l'Omm-Timan prend sa source; elle est séparée du Fitri par les montagnes que je viens de nommer et le Djebel-Djaé qui les continue à l'ouest; elle se dirige de l'ouest à l'est; ses bords sont fréquentés par les Arabes Oulad-Rachid qui paissent des bœufs; l'Omm-Timan traverse ensuite le territoire des Arabes Salamat, longe les terres des Dadjos, passe au-dessous du Djebel-Rôña et près de la ville de Boukhas, qui est la capitale du Dar-Rôña; de Boukhas il se dirige, en longeant le territoire des Rezegat, le Dar-Fôñòró, le Dar-Goula, le Dar-Banda, sur Djenké, puis sur le Djebel-Rachat. C'est à peu de distance au sud-est de cette montagne que ses eaux doivent se joindre à celles du Nil.

L'Omm-et-Timan n'est pas une rivière permanente, elle ne coule pas pendant la saison sèche, et son lit forme alors une chaîne de flaques et d'étangs sem-

Digitized by Google

blable de tout point à la chaîne du Batha. C'est pourquoi, bien que le développement de l'Omm-et-Timan soit considérable, et bien que la direction ouest et est de cette rivière soit exactement le prolongement du Nil Blanc, entre le lac Nu et l'embouchure du Saubat, on ne doit pas la considérer comme le véritable Nil; le Kir, qui possède plus d'eau et peut être navigué à une distance plus grande de son embouchure, a seul droit à ce titre.

Le Keïlak n'en reste pas moins une grande rivière; son cours ne saurait, en faisant abstraction de ses méandres, avoir moins de 540 milles de 60 au degré, puisqu'il embrasse plus de 9 degrés en longitude sous un parallèle moyen compris entre le 10e et le 11e degré.

Il y a plus: le Keïlak me semble posséder, à l'exclusion du Kir, le privilége de faire monter les eaux du Nil.

Le Soudan reçoit des pluies abondantes, mais la distribution de ces pluies est très variable, très inégale; le même lieu souffre tantôt un déluge, tantôt une sécheresse désastreuse qui affame ses misérables habitants; or le cheikh Mohammed a remarqué que les crues du Nil étaient toujours en raison de l'abondance des pluies tombées au Darfour.

Les pluies qui élèvent le niveau du Nil moyen et du bas Nil doivent être celles de l'hémisphère nord, puisque le Nil commence à croître à Khartoum vers le mois de mai. Sous le 4e parallèle cependant, le Kir, d'après don Ignatius Knoblecher, commence à croître au milieu du mois de janvier; ses crues sont, à cette époque de l'année, évidemment produites par les pluies

Digitized by Google

de l'hémisphère austral, ce qui montre clairement que la source du Nil doit être cherchée au sud de l'équateur.

Les eaux du Kir se traînant au milieu de plaines immenses, on concevrait qu'elles n'atteignissent Khartoum qu'en mai; mais je crois qu'elles ne l'atteignent pas et qu'elles se perdent en presque totalité dans les marécages sans limites du Baradjawb. Ces marécages, du reste, assurent une bonne économie des eaux: lorsque les crues du Keïlak ou du Saubat sont trop faibles, le niveau du fleuve près de l'embouchure de ses affluents étant très bas, les eaux qui couvrent les marais du Kir y sont entraînées et remédient un peu à l'insuffisance des apports de gauche et de droite; lorsque, au contraire, le Keïlak ou le Saubat apportent trop d'eau, le niveau du fleuve auprès de leur embouchure s'élève au-dessus de celui du Kir; une partie de l'eau en excès va se répandre et se perdre de ce côté. A ce double point de vue, les marécages du Kir sont un lac Mœris naturel.

Il peut arriver quelquefois que les crues du Kir, qui précèdent celles du Keïlak, étant très fortes, le niveau du lac Nu s'élève au-dessus de celui du Keïlak; les eaux du Kir doivent alors pénétrer dans le lit de son affluent et y produire un contre-courant dont l'influence se fera sentir jusqu'à quelque distance du lac.

L'opinion que le Bahar-el-Salamat, Iri, Oulad-Rachid, etc., était un affluent du Chari, n'a probablement pas eu d'autre origine qu'une observation de courant mal entendue et mal interprétée.

Digitized by Google

IIe PARTIE. — ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LA FLORE ET LA FAUNE DU SOUDAN.

I. — *Distribution géographique de quelques grands végétaux.*

La latitude, l'abondance des pluies, le voisinage des rivières, des lacs ou des montagnes, déterminent la flore et la faune de chaque partie du Soudan.

Le dattier commun dans le Kanem dont les centres habités sont presque des oasis, se montre de même au nord de Wara, et de Kóbé et à Bara dans le Cordofan, il ne dépasse guère vers le sud le 13e parallèle; on en voit encore quelques-uns à Màsña, mais ils y ont été introduits et y sont cultivés comme arbres exotiques; on m'en a signalé dans le voisinage du Kir par le 8e environ, ils forment sur ce point un bouquet chétif et ne donnent point de fruits.

Le baobab, plus capricieux, ne se règle pas seulement sur la latitude, il est assez fréquent dans le Bornou, dont la capitale actuelle, Kougawa, lui doit son nom; il est très abondant aussi à Tchèrawa, situé à quinze journées dans le sud-ouest de Kougawa, mais on ne le rencontre ni à Kòsseri, ni à Loggoné, ni dans le Kanem, ni dans le Baguermi, ni dans le Waday, ni dans les petits États de Médogo et de Fitri. La capitale du Baguermi, Màsña, en possède un seul, il reparaît dans le Darfour et le Cordofan; plus à l'est il devient très rare; on ne le rencontre guère sur les bords du fleuve Blanc et il n'y est jamais très beau, cela tient peut-être à ce que les gens du pays, en employant le bois ou l'écorce à divers usages, ne lui donnent pas le

Digitized by Google

temps de se développer. Le baobab paraît avoir pour limite septentrionale le 13e parallèle.

On signale à Walmemet, dans le Baguermi, un arbre qui paraît y être seul de son espèce et dont les proportions sont encore plus colossales que celles du baobab ; cet arbre est une des curiosités naturelles les plus célèbres du Soudan ; j'ignore complétement à quelle espèce il appartient : peut-être est-ce un figuier des banians?

Le deleyb, qui sur le fleuve Blanc ne dépasse pas, dans le nord, le 11e parallèle, commence à se montrer au Darfour par cette même latitude ; Souq-ed-Déleyba ou le marché des deleyb, qui me paraît être le premier point où ceux qui se dirigent vers le sud rencontrent ce palmier, est placé sur ma carte par 10° 50′ environ.

Je n'ai pas eu l'occasion de voir cet arbre, mais d'après le peu que j'en sais, je suis tenté de le considérer comme une espèce du genre *Cocos*, ou peut-être même comme une simple variété du cocotier ordinaire (*Cocos nucifera*, L.), si commun à Zanzibar et sur toute la côte orientale d'Afrique.

Le baobab, le dattier et le deleyb, peuvent servir utilement à la détermination des régions ou des zones botaniques du Soudan ; ils peuvent fournir aussi des indications précieuses sur la latitude approchée de certains points : il est évident, par exemple, qu'on ne pourrait placer sous le 13e parallèle une source qui serait ombragée par des deleyb. Je sais bien que faire de la géographie positive avec de la géographie physique est une tâche délicate et dont les résultats sont vagues ; mais il faudra s'y résigner tant que les données astronomiques nous manqueront ; le tout est de

Digitized by Google

savoir se servir à propos et avec circonspection des indications vagues de la géographie physique et de n'en accepter les conclusions que quand elles sont confirmées par des itinéraires ou d'autres données.

Les mimosas, le talehh, le sount, l'hedjlit, le tamarinier, le harez, le sycomore sont communs à tout le Soudan septentrional; ces arbres y forment de vastes forêts dont les clairières seules sont habitées, et dont les profondeurs n'ont pas toujours été sondées: ces forêts mystérieuses, asile des bêtes fauves, rabougries parce qu'elles épuisent le sol depuis des siècles, sont le seul genre de désert (khela) que connaisse le Soudan; le Soudan n'a point de déserts arides; mais, comme l'Amérique du sud et comme l'Inde, il a ses mattos, ses carrascos et ses jungles.

II. — *Distribution géographique de quelques espèces animales.*

C'est près des grands lacs, des étangs ou des eaux courantes que se groupe la vie dans le Soudan. L'hippopotame habite, avec le crocodile, le chenal profond des grands fleuves (1); il abonde dans le Chari, près et au-dessus de Loggoné; on le retrouve dans l'Omm-et-Timan, dans le Tchâdó, dans le Fitri, dans le lac Dababa et dans les étangs du Batha, comme dans le Kouara et dans les affluents du Nil.

Les Africains en distinguent deux variétés dont l'une

(1) Peut-être y creuse-t-il les fosses qu'il habite, peut-être sont-elles l'ouvrage de la nature; dans le premier cas le travail des hippopotames expliquerait jusqu'à un certain point la conversion des cours d'eau en chapelets d'étangs profonds, phénomène si fréquent dans toute l'Afrique.

Digitized by Google

est de couleur claire, l'autre de couleur foncée. C'est près de ces eaux que se montre le rhinocéros et peut-être aussi ce monocéros dont les Africains nous entretiennent; d'après eux, ce monocéros appelé *ab-garn*, c'est-à-dire le père ou le maître de la corne, porte au-dessus du front une corne longue et droite, tantôt nuancée comme l'albâtre égyptien, tantôt noire; cette corne est mobile sur une sorte de pédoncule charnu et érectile; l'ab-garn la laisse d'ordinaire retomber en avant, il la redresse pour combattre et en frappe son ennemi de façon à le jeter en l'air et à le faire retomber sur une corne plus petite, située en arrière de la première.

Tel est le rapport des Africains, je ne me porte pas garant de sa véracité, j'inclinerais cependant à croire que l'ab-garn existe réellement.

C'est dans les mêmes lieux que se rencontrent encore l'éléphant, dont j'ai décrit ailleurs les mœurs, la girafe, l'antilope, le buffle sauvage, plus terrible que le lion, le chameau et le bœuf auquel les Soudaniens imposent la selle et le bât.

Ces grands animaux, si redoutables ou si utiles à l'homme, m'amènent à parler d'un insecte aussi petit par ses dimensions que grand par les effets qu'entraîne sa présence: cet insecte, qui diffère probablement de la mouche tsetsé des missionnaires de l'Afrique australe (1), est nommé *ñam* au Darfour et au Waday, *bòdjoué* dans le Baguermi, *kigé* au Bornou, *mbououba* (pl. *lodyi*) en langue fellata; je n'en connais pas le

(1) La mouche *tsetsé* attaque les bœufs, tandis que la mouche *ñam* ne les attaque pas.

Digitized by Google

nom scientifique et ne l'ai décrit ailleurs que sur ouï-dire. C'est ce petit insecte qui préside dans le Soudan à la distribution des grandes espèces de mammifères; il habite les bords des grands lacs et des grands cours d'eau de presque tout le Soudan ; sur quelques points il dépasse à peine le 12e parallèle, sur d'autres il atteint presque le 14e. Dangereux pendant la saison sèche, alors que l'eau n'est pas profonde, il disparaît pendant les pluies : il fait son habitation sur les arbres: c'est de là qu'il se précipite par essaims sur les animaux dont il suce le sang avec avidité. Il interdit au chameau le voisinage des fleuves et des lacs; chasse pendant la saison sèche l'éléphant, dans les oreilles duquel il s'introduit, des bords du lac Tchâdô, du Chari, de l'Omm-el-Timan et le force à se réfugier auprès de Saïramban ou dans le Batha, où l'attendent les chasseurs. Il menace le cheval et force le cavalier à revêtir sa monture d'une sorte de filet.

Il épargne cependant le bœuf et il en résulte que les Arabes ne paissent de chameaux que sur la lisière septentrionale du Soudan et paissent des bœufs partout ailleurs.

L'esprit du Bédouin assez logique, saisit de suite les grands traits, s'élève assez facilement à la généralisation ; rien n'est plus heureux par exemple et mieux trouvé que les appellations de Rif, de Belad-el-Djerid, de Sahara, de Soudan. Le Bédouin, fidèle à son système, a divisé en deux groupes toutes les tribus de pasteurs éparses dans le Soudan : au nord il voit les pasteurs el Bil (Arab el Bil) ou pasteurs de chameaux (Arabes à chameaux), au sud les Baggara ou Bouviers. Les pasteurs el Bil ne sont point tous Arabes non plus que

Digitized by Google

les Baggara ; mais cette division, simple et ingénieuse, permet au premier mot de reconnaître sous quelle latitude vit une tribu. Si nous apprenons, par exemple, que les Beni-Djerrar paissent des chameaux, nous saurons entre quels parallèles il nous faut les chercher.

J'ai cité, dans *Le désert et le Soudan*, les Baggara du Cordofan comme une tribu ; j'y avais été trompé comme bien d'autres. J'avais d'ailleurs l'exemple des Kubabich (bergers) du même pays, et des Mâazi (chevriers) d'Égypte, qui, quant à eux, sont bien réellement de simples tribus. C'est en entendant plus récemment citer les Salamat, les Oulad-Rachid et jusqu'aux Arabes du Bornou méridional comme baggara, que je pris de meilleures informations et acquis une nouvelle preuve de l'esprit de généralisation qu'apportent les Arabes dans les choses de la géographie.

IIIe PARTIE. — ETHNOGRAPHIE.

Paris, 18 août 1855.

I. — *Diverses races de pasteurs.*

Le Soudan est habité par des peuples noirs ou bronzés, dont j'examinerai ailleurs l'origine et les traditions ; il est parcouru aussi par des nomades, appartenant à trois races principales : les Touaregs, les Tibous, les Arabes.

Les Touaregs se rattachent aux Berbers, aux Chelouhhs, aux Kabiles de l'Algérie ou du Maroc, et aux

Digitized by Google

Zenaga du Sénégal (1), comme l'a récemment fait voir M. Faidherbe. On croit que les Touaregs, anciens maîtres des oasis du Belad-el-Djérid, en ont été chassés par les Arabes lors de l'irruption de ces derniers en Afrique.

Les Tibous sont un peuple noir, dont la langue ne présente aucun rapport soit avec la langue berbère soit avec la langue arabe : il est probable qu'à une époque reculée, les Tibous habitaient et cultivaient le Soudan : une invasion les aura contraints à chercher un refuge dans le désert libyque dont ils occupent quelques oasis. Ils paraissent plus stupides et plus misérables, moins guerriers et moins nombreux que les Touaregs : j'ai fait connaître dernièrement les noms de quelques-unes de leurs tribus : je ne parlerai ici que des Gounda et des Sògeïda, cultivateurs dans le Kanem, des Kreïda et des Goràân qui paissent des chameaux sur les frontières du Waday, du Kanem et du Baguermi.

La plupart des Touaregs et des Tibous vivent de la culture des oasis et quelques-uns d'entre eux ensemencent les clairières du Soudan : la vie pastorale, en effet, est moins le résultat d'une disposition naturelle de certains peuples, que celui de l'aridité de la région qu'ils habitent : quelque mépris que semblent professer les pasteurs pour ceux qui cultivent la terre, ils se hâtent de la cultiver eux-mêmes dès qu'elle leur présente des champs fertiles : ils paissent parce qu'ils n'ont point de terres arables et cessent d'être pas-

(1) Probablement les Zenhagae que Léon comprend au nombre des Numides.

Digitized by Google

teurs dès qu'ils en possèdent. Il en est à cet égard des Arabes comme des autres nomades : tandis que les uns plus pauvres veillent sur les troupeaux et dorment sous la tente, d'autres plus riches vivent dans les oasis à l'ombre des dattiers qu'ils ont plantés et dans des maisons qu'ils ont bâties.

La vie pastorale ressemble au prolétariat : on y entre et l'on en sort. Une grande partie de l'Afrique et de la Syrie est cultivée par les fils des Bédouins, et Volney nous a montré en Syrie des cultivateurs, qui las de subir une tyrannie sans nom, abandonnaient les récoltes qu'on voulait leur ravir pour s'enfoncer dans le désert, y vivre sous la tente, y paître des troupeaux, y souffrir une misère nouvelle, mais y jouir d'une liberté inconnue.

II. — *Les Arabes, leur origine koreychite, leur incrédulité.*

J'ai parlé avec détails dans un autre ouvrage des Arabes du Kordofan : j'ai expliqué comment leurs ancêtres avaient gagné le Soudan, sous la conduite d'Abou-Zett : j'ai signalé leurs tribus; j'ai décrit leur manière de vivre et leurs coutumes.

J'attribuai alors à la migration d'Abou-Zett plus d'importance qu'elle n'en a : j'exposai bien que cette migration n'était pas la seule dont les Soudaniens eussent conservé le souvenir, mais je crus qu'elle avait été la plus nombreuse de toutes, et c'est en cela que je commis une erreur que de nouvelles recherches m'ont mis à même de réparer.

Je sais aujourd'hui que presque toutes les tribus arabes du Darfour, du Waday, du Baguermi, etc., sont d'origine koreychite.

Digitized by Google

On sait que les Koreychites persécutèrent les premiers musulmans et que ceux-ci se réfugièrent auprès du roi d'Abyssinie : ils regagnèrent plus tard l'Arabie, mais le fait de leur émigration en Afrique montre qu'à cette époque les Arabes du Hedjaz savaient chercher un refuge de l'autre côté de leur golfe, et n'avaient pas besoin pour pénétrer dans le Soudan de passer par l'isthme de Suez.

Les Koreychites, toujours ennemis du Prophète, le menacèrent bientôt de plus près : Mohammed fut contraint de se réfugier à Médine (alors Yatreb). Médine s'arma pour l'islam : la Mecque se prépara moins à défendre ses idoles qu'à repousser un dieu qui la gênait et un prophète qu'elle détestait. La Mecque fut vaincue et ses idoles renversées : son chef, Abou-Sofian, acheta la vie et la conservation d'une partie de sa grandeur au prix d'un simulacre de conversion : les Koreychites durent imiter leur chef ou quitter leur patrie : abandonner la tradition ou les toits de leurs ancêtres. La tradition avait pour elle des siècles sans nombre et la vie nomade avait été longtemps celle de tous les Koreychites ; c'était encore celle de la plupart d'entre eux : peu attachés au sol, ne connaissant d'autre patrie que la tribu, beaucoup de Koreychites se décidèrent à émigrer, emportant avec eux l'esprit indépendant de la vieille Arabie, ne laissant derrière eux qu'une ville transformée en couvent, un temple profané, des idoles redevenues poussière.

L'Arabie ne leur offrait point un refuge assez sûr : si les murs de la Mecque n'avaient pu les défendre, ceux de Tayef ne pouvaient les mettre à l'abri des poursuites du Prophète qui déjà couvrait la campagne

Digitized by Google

de corps de cavalerie, chargés de la mission *pacifique*, dit Abou-el-Féda, de recueillir des conversions : ce qu'il fallait d'ailleurs aux émigrés, ce n'était point l'hospitalité précaire d'un autre peuple, mais des terres vacantes, des pâturages sans maître et de vastes espaces où leur vue pût s'étendre sans rencontrer d'autres hommes.

L'Afrique leur offrait tout cela, car physiquement l'Afrique n'est qu'une grande Arabie : ils passèrent donc la mer Rouge et pénétrèrent dans le Soudan.

Étaient-ils bien nombreux ? Je l'ignore : l'histoire écrite n'en fait pas mention : traitée par des néophytes du nouveau culte, elle s'est bornée à enregistrer des conversions, passant prudemment sous silence la protestation acharnée de ceux dont l'assentiment était le plus nécessaire. Abou-el-Féda rapporte quelques propos tenus par les Koreychites contre le Prophète et son culte, mais il ne dit pas ce que devint le grand nombre de ceux qui ne se convertirent point, où se réfugièrent ceux que Khaled eut à combattre en entrant dans la ville.

On sait que les Koreychites constituèrent jadis une puissante nation; ils ne forment plus aujourd'hui dans le Hedjaz qu'une petite tribu, dont Burckhardt évaluait les forces à 300 fusils. On peut admettre du reste que le nombre des émigrés ne fut pas considérable, car, dans une grande partie du Soudan occidental, les Arabes paraissent s'être glissés par familles, dont le temps seul a pu faire des tribus considérables. J'ajouterai que les migrations sont un accident si fréquent de la vie des peuples arabes, que leurs historiens peu -

Digitized by Google

vent souvent n'y pas faire attention et les passer sous silence.

Quoi qu'il en soit, la grande voix de la tradition des Arabes soudaniens perce le silence de l'histoire écrite par leurs ennemis : presque tous les Arabes du Soudan se disent Koreychites et sont reconnus pour tels : leur langue altérée un peu par le temps, accrue de quelques mots empruntés aux vocabulaires des nègres, est cependant encore la langue du Hedjaz plus harmonieuse, plus concise, plus énergique, plus grammaticale et plus arabe que les jargons parlés en Égypte ou dans le Gharb (1).

Les Koreychites fugitifs apportaient dans le Soudan leur incrédulité, tandis que d'autres Arabes envahissant l'Afrique par le nord y faisaient pénétrer l'islamisme dont leurs frères ne voulaient point.

Nous avons tous lu le récit de cette marche triomphale, qui porta le peuple arabe de Médine au Caire et du Caire jusqu'en Espagne : nous nous représentons tous les Arabes d'Afrique comme des missionnaires armés ; Arabe et musulman sont pour nous des termes synonymes : le Soudan, cependant, renferme peut-être encore des Koreychites idolâtres; c'est depuis trois, depuis deux, depuis un siècle seulement, pour la plupart, que les autres ont subi l'islam plutôt qu'ils ne l'ont reçu : l'islam les poursuivait à travers toute l'Afrique, ils avaient eu le temps d'oublier l'existence

(1) L'arabe parlé dans le Soudan peut être regardé comme comprenant cinq ou six dialectes plus voisins les uns des autres qu'ils ne le sont des dialectes déjà bien connus du Gharb, de l'Égypte, de la Syrie.

Digitized by Google

de ce prophète ennemi de leurs aïeux, quand le nom de ce prophète leur fut annoncé : ils ne se hâtèrent pas d'embrasser sa doctrine : les noirs, leurs voisins, plus crédules qu'eux, en furent les premiers néophytes; plus d'une tribu koreychite se vit imposer l'islam par un prince du Soudan, ou y fut appelée par un apôtre noir, et si, comme le disait Mohammed, tous les peuples ont eu des prophètes à l'exception des nègres, ils ont du moins fourni quelques apôtres. Soliman-Soloñ, auquel est due la conversion du Darfour, n'est lui-même qu'un demi-Arabe, malgré son nom de Soloñ qui, en langue fourienne, signifie le Bédouin: son père était Toumourki, sa mère seule appartenait à la tribu des Bederieh, et c'est en Égypte qu'il connut l'islamisme, dont les Bederieh savaient probablement à peine le nom.

J'ai montré, dans *Le désert et le Soudan*, le peu de cas que les gens de la tente font en général des théories religieuses; ceux du Soudan ne se bornent pas à une indifférence superbe, ils aiment à se moquer d'un culte qui les gêne et devant lequel il leur faut quelquefois courber la tête : j'ai dit qu'en général ils ne jeûnaient pas ; ceux du Darfour et du Waday se vantent de jeûner, mais disent-ils : — « Nous jeûnons » pendant le jour, comme le veut le Coran, c'est-à-» dire quand le soleil nous éclaire, mais dès qu'en » plein midi nous rentrons sous nos tentes ou sous » nos huttes, nous y trouvons l'obscurité, la nuit se » fait autour de nous, et Dieu ne s'y opposant plus, » nous mangeons et nous buvons à notre faim et à » notre soif. » Il faut de la bonne volonté, pour leur accorder que la lumière ne pénètre pas dans leurs

Digitized by Google

cabanes, pareilles à celles des noirs, car bien qu'elles n'aient que rarement des fenêtres, elles sont percées à tous les vents et ne donnent pas toujours une ombre suffisante à ceux qui les habitent : toutes les langues du Soudan possèdent même un mot pour désigner ces trouées que nous appellerions *des jours*.

Leur peu de foi éclate encore dans les noms qu'ils se donnent : parmi les Arabes du Sennâr et du Cordofan, on trouve beaucoup de noms consacrés par l'islamisme; ces noms deviennent très rares, parmi les Arabes du Darfour et du Waday qui portent encore ceux de leurs ancêtres, Asamy-ed-Djahaliyeh (les noms des temps d'ignorance); j'en citerai quelques-uns comme exemple, et j'indiquerai le sens qui leur est attribué, parce que les dictionnaires ne méritent que peu de confiance, et sont très incomplets dès qu'il s'agit de l'arabe des Bédouins, plus vrai cependant et plus ancien que celui des livres. Les Bédouins du Soudan s'appellent :

Addo', ce qui veut dire celui qui trait (1);

Djiddo', l'ancêtre : on voit qu'il y a des Bédouins qui ont la prétention d'être des ancêtres;

Barcham, la garde ou plutôt la croisière de l'épée (l'épée arabe est celle des anciens chevaliers);

Marfâïn, l'hyène;

Chambòr, puant, charogne;

Chok en nabak, épine de lotus.

Un chef arabe s'appelle Bourma-Kassar, la bourma

(1) On voit que la voyelle finale refea, caractéristique du nominatif, est conservée dans ces mots.

Digitized by Google

s'est cassée, parce qu'au moment de sa naissance, sa mère a cassé un vase de terre.

Un autre s'appelait Tóm, sorte de roseau (millet dans les dictionnaires), parce que sa mère a ressenti les premières douleurs de l'enfantement tandis qu'elle cueillait des roseaux sur le bord d'un étang.

Un autre se nomme Foroñ-Gòy, ce qui veut dire en fourien, l'appauvrisseur, parce que lors de sa naissance une épizootie sévissait sur les troupeaux de son père, chef des Oulad-Moussa.

Enfin, et c'est un nom assez mal choisi pour un musulman, le chef des Ghawalmé s'appelle Hallouf, c'est-à-dire le sanglier; hallouf se prend même, dans beaucoup de pays arabes, dans le sens de porc.

Il est à remarquer, du reste, que ces noms significatifs, ou sobriquets, se retrouvent souvent chez les noirs musulmans, et sont exclusivement employés par les noirs idolâtres : Léon a fait la même observation à propos des gens du Bornou, idolâtres de son temps.

On retrouve parmi les peuplades de l'Asie, de l'Amérique, ou de l'Océanie, comme chez les patriarches d'Israël, ces noms qui forment un des caractères les plus constants de la vie sauvage ou nomade. C'est seulement lorsque les peuples déjà établis commencent à posséder une histoire, que quelques-uns de ces sobriquets, tantôt illustrés par les fondateurs ou les héros de la république, tantôt consacrés par des prophètes, des apôtres ou des saints, sont imposés à ceux qui naissent, pour leur fournir un modèle ou un patron, et sans aucun égard à leur signification primitive très souvent oubliée.

Dans tous les États du Soudan, les Arabes sont

Digitized by Google

tenus à l'écart : ils le sont toutefois moins au Darfour qu'au Waday et au Baguermi, où ils paraissent être fort méprisés. Les mariages mixtes ne sont pas fréquents. Les Arabes sont appelés Chouâ dans le Borneu comme Solôñ au Darfour : le terme de chouâ n'appartient pas à l'arabe et ne désigne aucune tribu en particulier.

III. — *Énumération des tribus.*

Je passe à la division des Arabes soudaniens en tribus et en groupes :

Parmi les non-Koreychites, il nous faut distinguer, sur les frontières orientales du Darfour :

Les Kubabich ;

Les Houmour à Dēñá ;

Les Hamar à el Ațouecha ;

Les Chaikiés et diverses tribus du Kordofan et du Sennar ;

Du côté du Waday, les Toundjour.

Quant aux Beni-Djérar, ils paraissent être d'origine koreychite.

Les tribus koreychites du Soudan se subdivisent, comme toutes les tribus arabes, en ferkas ou petites communautés, et s'unissent les unes aux autres par des alliances offensives et défensives, de façon à former des ligues dont la composition est souvent assez hétérogène, les alliances ne résultant pas toujours de la parenté. C'est ainsi que les tribus des Kreïda et des Göràân peuvent en faire partie intégrante bien qu'elles ne soient pas arabes.

Les souverains du Soudan, désireux de centraliser le gouvernement des tribus entre les mains de quel-

Digitized by Google

ques aguids nommés par eux, les réunissent d'après les territoires qu'elles habitent en quelques groupes également artificiels : c'est ainsi qu'agissent tous les gouvernements qui comptent sous leur domination quelques-uns de ces nomades ; nous avons adopté nous-mêmes des mesures semblables en Algérie.

Je ne saurais pour le moment donner un tableau complet des ligues et des groupes que forment les Arabes du Soudan. Je dois me borner à dire en passant que

Sous le nom générique d'Asálhà, on comprend :

Les Ghawalmé ;	Les Khouzam ;
Les Toundjour ;	Les Djeateneh ;
Les Nedjmieh ;	Les Oulad-Djorsó.
Les Dagana ;	

Quelques Asálhà campent auprès de Karga ; toutes ces tribus paissent des bœufs.

Sous le nom générique d'Hawazemé :

Les Oulad-Ghabbouch ;	Les Oulad-Djima ;
Les Oulad-Ghanem ;	Les Oulad-Néel ;
Les Oulad-Ali ;	Les Oulad-Faït.

Tous bouviers. — Ce sont peut-être les Ferkas même des Hawazemé.

Sous le nom générique d'Oulad-Moussa :

Les Deghagharé ;	Les Oulad-Hammat ;
Les Mabrad ;	Les Oulad-Djabbour ;
Les Kolamat ;	Les Oulad-Abdaó ;
Les Máfour ;	Les Oulad-ab-Karay ;
Les Oulad-Kiresou ;	Les Selemieh.

Tous bouviers.

Digitized by Google

Sous le nom générique de Salamat :

Les Beni-Helba ; Les Oulad-Weli ;
Les Bederieh ; Les Oulad-Chedarat ;
Les Oulad-Moussa ; Les Beni-Affan.
Les Oulad-Chombor ;

Tous bouviers.

Les diverses tribus sont un peu éparpillées, quelques-unes portent le même nom sans qu'il y ait entre elles des rapports de parenté : il est à remarquer toutefois que le Darfour seul possède des Rezegat et que les Djeateneh ne se montrent que dans le Waday et le Baguermi.

Au Bournou on rencontre : des Salamat, il y en a dans presque tout le Soudan ;

Des Misserieh ; Des Oulad-Djima ;
Des Asalha (Ghawalmé) ; Des Oulad-Ali ;
Des Affan ; Des Oulad-Hamid ;
Des Nedjmieh ; Etc.

Dans le Baguermi, on trouve :

Des Khozâm ;
Des Chederat ;
Des Weli, qui sont les plus nombreux ;
Des Oulad-Moussa ;
Des Oulad-ab-Karay ;
Des Oulad-Himèt, qui paissent des chameaux ;
Des Misserieh, qui paissent des chameaux ;
Des Oulad-Ghabbouch ;
Des Oulad-Maâma ;
Des Affan, etc.

Dans le Fitri, on trouve :

Des Djéateneh ; Des Dagana.

Digitized by Google

Le Médogo n'a pas d'Arabes.

Parmi les Arabes du Darfour et du Waday, je citerai,

Au nord :

Les Zeadieh;	Les Kubabich;
Les Mahamid;	Les Djiledad;
Les Beni-Djerrar;	Les Maâli.
Les Érégat;	

Tribus importantes. — Toutes ces tribus paissent des chameaux.

Au sud :

Les Rezegat;	Les Oulad-Rachid;
Les Beni-Helba;	Les Misserieh.
Les Salamat;	

Tribus importantes.

Les Oulad-Ghabbouch;	Les Beni-Omran;
Les Taacha;	Les Kinana;
Les Dèéga, qui font partie des Houmour;	Etc., etc.

Toutes ces tribus paissent des bœufs.

IV. — *La fable des hommes à queue.*

Après avoir parlé des véritables habitants de l'Afrique équatoriale, il me reste à parler de ceux que l'imposture ou la crédulité lui attribuent encore. Je dois revenir sur la fable des hommes à queue, fable mal appréciée, parce qu'elle n'était pas bien connue, et dont je vais exposer les détails. Je suppose que cette fable est unique; peut-être, cependant, est-elle multiple.

J'ai indiqué le lac Koei-Dabo, origine prétendue du Nil, du Chari et du fleuve de Magadoxo, port qui n'a

Digitized by Google

point de fleuve; c'est à peu de distance à l'ouest de ce lac, qu'on rencontre les hommes à queue; la partie du cours du Chari qui arrose leur pays s'appelle, en sara, Baño (c'est-à-dire rivière (*ba*) des fourmis blanches (*ño*) (1)), parce que les fourmis blanches ou termites, commençant leurs travaux aux deux bords du fleuve, auraient su les rattacher de façon à former un pont ou plutôt une voûte continue, que l'on devrait percer sur une épaisseur d'un ou deux pieds lorsqu'on voudrait puiser de l'eau.

D'après tous mes informateurs, les hommes à queue, Màlà-Gilàgé (2) (i. e. porteurs de queue, *bag*), sont petits, non point noirs comme nous le voudrions, mais rougeâtres, ainsi que cela convient mieux à l'esprit de ceux qui les ont inventés; peut-être même sont-ils blancs : la crainte de me blesser a pu engager mes informateurs à me dissimuler cette particularité. Quoi qu'il en soit, ils sont très velus; leurs cheveux longs et droits tombent sur leurs épaules; leurs bras ne sont pas longs; leurs pieds ne sont pas plats; leur museau n'est pas proéminent; en un mot, les hommes à queue ressemblent aussi peu que possible au portrait qu'un physiologiste en pourrait tracer.

Les plus grosses plaisanteries sont les meilleures; aussi les Africains n'ont-ils pas manqué de faire partir la queue de la région lombaire; elle porte des poils

(1) *Ba* en baguirmien signifie aussi rivière, et je suis porté à croire que la même langue est parlée par les Baguirmiens et les Kirdi-Sara.

(2) *G* est toujours dur dans les mots que je transcris. Je voulais écrire Bagermi, mais j'ai pensé qu'il valait mieux accepter l'orthographe déjà employée de ce nom.

Digitized by Google

très longs, s'épanouit en éventail et ne finit qu'à la hauteur du genou.

Je crois que nulle part en Afrique il n'est question d'hommes à queue glabre.

On m'a raconté que Falgi, roi des Kirdi-Sara, ayant conduit une expédition dans le voisinage du pays des Mala-Gilagé, parvint à s'emparer de l'un d'eux, qu'il offrit au sultan du Baguermi : l'homme à queue passa plusieurs années à Masña où tout le monde put le visiter ; le sultan du Baguermi dirigea sur le Baño une expédition, mais la troupe expéditionnaire étant peu nombreuse et ayant trouvé les Mala-Gilagé très forts, dut se contenter de les voir et rebrousser chemin.

Les Mala-Gilagé paissent des chameaux noirs dont la taille ne dépasse pas celle des ânes : la providence a voulu sans doute, en leur soumettant une race animale abâtardie, les consoler de leur propre dégradation. Ne voilà-t-il pas des monstres fort heureux ?

Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'existence des Mala-Gilagé est affirmée par l'immense majorité des Africains : la plupart d'entre eux en sont convaincus et il n'y a là rien de bien extraordinaire ; l'Europe foisonnait de monstres lorsqu'elle n'était peuplée que d'ignorants, et ces monstres avaient été vus par tout le monde.

Il y a peut-être aussi des Africains qui, sans croire aux hommes à queue, cherchent à y faire croire les autres : c'est ainsi que, parmi nous, l'existence du grand serpent de mer se confirme de plus en plus par le témoignage d'un grand nombre de marins et souvent d'équipages tout entiers. Tandis que le génie de l'Europe invente pour nous divertir les somnambules

Digitized by Google

lucides, les habitants de la lune, les escargots sympathiques, et les tables parlantes, l'Afrique, moins spirituelle, se contente de l'homme à queue, du chameau nain et de quelques niaiseries pareilles.

Il se peut que l'homme à queue n'ait pas d'autre origine que ce besoin du merveilleux qui possède les têtes vides; il est fort possible aussi que le costume de quelques peuplades africaines ait donné naissance à ce conte, ainsi que l'a expliqué M. Trémeaux: c'est depuis longtemps l'opinion de M. d'Arnaud. Il me semble d'ailleurs que les peuplades qui portent des peaux et parfois des queues de bêtes attachées aux reins sont très nombreuses dans l'intérieur du Soudan : la peau est le plus simple de tous les vêtements, et ce vêtement met à l'abri des piqûres des grosses fourmis, très communes dans la région qu'habitent les idolâtres.

Interrogés à ce sujet, mes Africains m'ont répondu que les Mala-Gilagé ne portaient d'autre vêtement qu'un langouti de paille tressée, et m'ont assuré que la queue faisait partie de leur corps. Je m'attendais à cette réponse, et je ne l'avais pas attendue pour savoir ce que vaut le consentement unanime des peuples, et en particulier le consentement unanime des Africains.

Digitized by Google

IV^e^ PARTIE. — HISTOIRE.

I. — *Historiens, coup d'œil général.*

L'histoire nous apprend peu de chose sur les peuples de l'Afrique intérieure : les auteurs arabes manquent souvent de bonne foi, toujours de critique, et le Soudan n'est pas ouvert depuis bien longtemps aux musulmans, au moins dans sa partie orientale. Ibn-Batoutah place de ce côté les royaumes de Kanem et de Zaghawah, le premier musulman, le second idolâtre. Le Kanem est borné, de nos jours, à l'ouest par le Bornou dont il dépendait il n'y a pas fort longtemps; à l'est par le Waday, auquel il paie aujourd'hui tribut; au sud par le lac Tchâdó, au nord par le désert. Il n'a donc jamais pu s'étendre en latitude, et son importance n'a jamais été aussi grande qu'Ibn-Batoutah le supposait. Quant au royaume de Zaghawah, je ne pense pas qu'il ait jamais rien existé de pareil. On ne connaît du nom de Zaghawah qu'une tribu noire assez nombreuse, mais très pauvre, qui paît des chameaux au nord du Dar-Four et du Waday : aussi les grandes victoires remportées par le roi de Kanem sur les gens du Zaghawah me semblent-elles devoir être réduites à la proportion plus juste de quelques misérables ghazwas.

Léon, de son côté, nomme un certain royaume de Gaoga, que nous ne pouvons placer qu'entre le Chary et le Nil et qui aurait embrassé tout l'espace compris entre ces deux fleuves. Léon nomme aussi quelques rois de Gaoga et dit que, de son temps, l'islamisme

Digitized by Google

était professé dans cette partie de l'Afrique; cette assertion malheureusement paraît bien peu fondée; la conversion du Dar-Four par Soliman-Sólôñ, celle du Waday par Saleh, sont incontestablement des faits postérieurs à l'existence de Léon. Il me paraît également certain que les peuples du Fitri, du Médogo, du Baguermi, ne professent pas l'islamisme depuis longtemps.

D'après Léon, les habitants du royaume de Gaoga vivaient à peu près à l'état sauvage: c'est-à-dire que des sauvages naturellement jaloux de leur indépendance, parlant nécessairement plusieurs langues différentes, adorant aussi des idoles diverses, gens que nulle propriété n'attachait au sol, qui, ne connaissant point l'art militaire, ne pouvaient se combattre qu'à chances égales, auraient formé un de ces vastes empires qui sont le rêve des grands hommes, l'œuvre patiente des siècles et le triomphe de la civilisation; et aujourd'hui que la religion de ces peuples est une, qu'ils commencent à se gouverner par des lois, que la guerre devient chez eux un art et un calcul, trois royaumes se seraient élevés sur les ruines de cet empire.

Si Léon nous eût décrit le lac Tchàdó, le Chari, le lac Fitri, le Batha, s'il nous eût parlé des Arabes du Soudan, du Baobab, du Deleyb, nous pourrions le croire sur tout le reste; mais il se tait sur ce qui est le plus visible, et dès lors ses assertions ont besoin de preuves.

L'érudition est commune, la critique est plus rare; et cependant, si elle n'est pas éclairée par une sage critique, l'érudition nous lasse et ne nous instruit pas.

Digitized by Google

Ressource des esprits stériles, elle permet de parler, à tort et à travers, des choses qu'on entend le moins et d'embrouiller les questions les plus simples, à la grande admiration de tous ceux qui ne lisent que le titre des livres. Mais sans la connaissance pratique de l'Afrique, il n'y a pas de critique possible en géographie africaine.

Une erreur commune, par exemple, est de vouloir retrouver dans le Soudan toutes les villes que d'anciens auteurs y ont indiquées ; il ne faut pas croire que les villes du Soudan soient durables, parce que les oasis du Sahara se retrouvent. Les oasis sont trop rares pour n'être pas toujours habitées; le Soudan, partout arrosé, partout fertile, partout habitable, favorise les migrations de ses peuples et les déplacements capricieux de leurs princes. Les peuples du Soudan n'édifient point de véritables villes et n'élèvent point de monuments; ils vivent sous des huttes de paille, que le moindre vent renverse ; leurs plus grands villages sont détruits en un jour, rebâtis en une semaine ; à chaque guerre une capitale ou deux périssent et d'autres capitales s'élèvent au loin. Chaque année les pluies manquent sur un point, sont abondantes ailleurs ; les villages alors se meuvent et vont chercher les terres arrosées. Le caprice des rois élève fréquemment de nouveaux palais sur des points différents ; ces palais, faits de boue et de paille, durent peu et ne coûtent guère. Le Dar-Four et le Waday ont eu à peu près autant de capitales que de rois. Il en est de même du Bornou, et Kouga, fondée par le Kanemi, n'a pas plus de rapports avec Koughah, ville morte et oubliée, que Troyes en Champagne n'en a avec la ville de Priam. Màsña, cependant,

Digitized by Google

et Yawa sont des villes anciennes, mais ce sont là des faits exceptionnels: beaucoup de noms, du reste, se ressemblent parce que les langues africaines ne possèdent pas un grand nombre d'articulations. Beaucoup de villages d'un même pays portent le même nom, parce que ce nom est significatif et a rapport en général à la végétation arborescente du lieu (1).

Je n'ai pas à me prononcer ici sur l'unité de la race humaine, j'ignore si l'origine des Africains se confond avec la nôtre; je pense toutefois que l'Afrique n'est pas plus nouvelle que l'Europe et que la race blanche n'a pas précédé la race noire sur la terre; si même on se ralliait aux théories de certains physiologistes, on serait porté à regarder la race noire comme plus ancienne que la nôtre; à considérer le noir comme le fœtus du blanc, sorte d'homme imparfait par la création duquel la nature préludait à son chef-d'œuvre.

Et pourtant cette race, antique habitante de notre planète, quitte à peine de nos jours la vie sauvage, commence à peine à cultiver et à bâtir, ignore jusqu'aux rudiments les plus vulgaires des arts et des sciences, et périrait aujourd'hui sans laisser sur la terre la trace de son passage.

Quelques philosophes, cependant, veulent que l'humanité date d'hier, parce que c'est d'hier seulement que datent les monuments et l'histoire.

(1) Comme nos noms de Saussaie, Chesnaye, etc., nos villages portent souvent des noms de saints: combien y a-t-il de Saint-Martin en France?

Loin de citer les villages qui possèdent des homonymes, les Africains citent ceux qui n'en possèdent pas: Wara, Kobé, Nimro, Kabkabiéh, Màsña sont de ce nombre.

Digitized by Google

Est-ce donc par des monuments que l'homme a dû signaler d'abord sa présence dans le monde? L'architecture a-t-elle devancé toutes nos connaissances? a-t-on bâti des temples avant de forger des dieux; des palais et des forteresses avant que la terre fût partagée et qu'on s'en disputât les lambeaux? Et si le langage n'est pas plus un présent des dieux que la locomotive ou le fil télégraphique, croira-t-on qu'il ait pu se former en un jour (1), que l'écriture en ait suivi de près l'invention, et que les hommes, maîtres de l'écriture, aient tout d'abord songé à formuler l'histoire?

Vixêre fortes ante Agamemnona
Multi, sed omnes illacrymabiles
Urgentur ignotique longa
Nocte, carent quia vate sacro.

L'histoire du Soudan n'a pas encore été écrite; j'apporte à cet édifice des matériaux entièrement neufs et assez nombreux. Ce que j'ai entre les mains est néanmoins encore bien incomplet, et il m'est souvent difficile de suivre la marche des faits à travers une foule de traditions confuses ou de fables. L'esquisse que je vais tracer, peu exacte peut-être dans ses détails, mérite cependant par quelques grands traits d'attirer l'attention des hommes qui pensent. Dans le Soudan comme partout, on verra fonctionner ces lois qui président au développement des sociétés humaines; lois éternelles, immuables, que l'ignorance et la routine peuvent méconnaître, mais que le philosophe voit surgir de l'étude

(1) Nec dictis orare, prius quam lingua creata est;
Sed potius longe linguæ præcessit origo
Sermonem. (Lucrèce.)

Digitized by Google

des faits, et sans la recherche desquelles il dédaignerait l'histoire, devenue un simple catalogue d'événements sans liaison.

On verra que l'Éthiopie longtemps immobile marche à son tour vers le progrès; que l'islam, dont on proclame trop la décadence et la ruine, non content d'abriter les Arabes, les Turcs, les Persans, s'étend pour contenir les peuples éthiopiens qui lui viennent en foule, et qui, plus naïfs, lui resteront encore fidèles quand les autres le délaisseront.

Au Baguermi comme au Waday et comme au Dar-Four, nous verrons des peuples arrachés depuis peu à la vie sauvage se grouper sous la conduite d'un héros comme Hercule, d'un grand chasseur comme Nemrod; ou, dociles à la voix d'un pieux apôtre de l'islam, en faire à la fois leur pontife et leur maître. Nous verrons les États nouveaux embrasser l'islamisme et le répandre; nous les verrons s'agrandir par la guerre en même temps que par le prosélytisme, encourager le commerce, demander aux gens de l'Égypte ou du Gharb des leçons et des conseils, et tournant enfin les yeux vers le nord, attendre de l'Europe indifférente leur perte ou leur salut.

Je commencerai mon examen historique par l'ouest, parce que les États de l'ouest sont les plus anciennement fondés: c'est par l'ouest que l'islam s'est introduit dans le Bournou, le Baguermi, une partie même du Waday; les États orientaux ne l'ont reçu que plus récemment de l'Égypte.

Ce sont donc les États musulmans dont je tracerai ici l'histoire. Ils forment une longue chaîne dont une

Digitized by Google

extrémité touche presque à l'océan Atlantique, tandis que l'autre s'approche de la mer rouge; entre le Sénégal d'un côté, l'Abyssinie de l'autre, s'étend cette zone musulmane qui gagne chaque jour vèrs le sud. C'est cette zone qui s'appelle Takrour (1) ou Belad-et-Takrour, par opposition au Belad-el-Medjous. Le Takrour n'est autre chose en effet que le Soudan musulman tout entier; le lac Tchàdó le bornait à l'est il y a quelques siècles, il ne le borne plus aujourd'hui. Le Baguermi, le Waday, le Dar-Four, le Kordofan et le Sennâr, font donc partie du Takrour au même titre que le Bornou ou l'empire des Fellatas. On trouve la preuve de ce que j'avance dans le travail plein d'intérêt du sultan Mohammed-Bello.

II. — *Fellatas.*

Les Fellatas, moins noirs de peau et plus intelligents que les autres Takrouriens, paraissent être venus de l'est. Le Baguermi était occupé par eux avant Bernim-Besé. Bañ-Malo chassa le chef des Djouba de Yawa, et lui enleva le Fitri. Ce peuple nombreux, belliqueux et puissant, était partagé à cette époque en sept ou huit tribus, qui probablement n'obéissaient pas à un même gouvernement. Les Fellatas, se portant vers l'ouest, s'étendirent jusque dans le Fouta, etc., et fondèrent entre le Bornou et le Sénégal un vaste empire, dont la capitale, au temps de Clapperton, était Sokkoto.

(1) Cette expression de *Belad-et-Takrour* revient à celle de pays converti, tandis que *Belad-el-Medjous* signifie le pays des infidèles.

Digitized by Google

Aucune histoire africaine ne serait plus intéressante à connaître que celle des Fellatas ; peut-être a-t-elle été écrite en langue fellata ou en arabe ; la civilisation des Fellatas est assez ancienne pour permettre de le supposer. A défaut d'ailleurs d'un travail de cette nature, les voyageurs qui visiteront Sokkoto pourraient, s'ils savent s'y ménager une réception aussi bienveillante que celle qui fut faite au capitaine Clapperton, prendre connaissance des archives de l'État, archives qui existent dans tous les États du Soudan et paraissent être tenues avec assez de soin. On les communique sans difficulté aux voyageurs de distinction qui demandent à les voir. Le cheikh Ibrahim, baguermawi, a pu consulter ainsi, en outre de celles du Baguermi, celles du Kotoko, du Fitri, du Waday et du Dar-Four.

Malheureusement, comme il n'a pas eu sous les yeux celles des Fellatas, je ne puis donner sur ce peuple que de vagues indications. Je ne puis signaler que ses cinq derniers princes, et je suis réduit à enregistrer, faute de mieux, la fable accréditée de son origine.

Voici cette fable, qui aidera peut-être plus tard à découvrir la vérité.

Un certain Yakoub, natif de l'Inde, passa d'Égypte dans le Soudan. Le Soudan n'ayant pas d'habitants à cette époque, il épousa une femelle de caméléon (en fellata Douniourgali) ; il en eut une postérité nombreuse représentée aujourd'hui par la nation fellata. L'origine miraculeuse attribuée à ce peuple explique toutes les fables qui ont cours sur l'habileté de ses sorciers, de ses devins, de ses enchanteurs.

Digitized by Google

Suivant quelques-uns, Yakoub serait revenu en Égypte et y serait mort; son tombeau serait situé près du vieux Caire, derrière le tombeau et la mosquée de l'imam Chafey.

De toute façon, l'existence de Yakoub serait postérieure à celle de Mahomet.

Les derniers sultans des Fellatas sont : Ali;

Bello, son fils;

Ismayl-Fodé, appelé Danfodio par quelques auteurs. Réformateur et conquérant célèbre, il s'empara de plusieurs États voisins. Comme l'a fait observer le savant M. Jomard, il est contemporain du chef wahabite Ibn-Saoud, et sa réforme ressemble par quelques traits à celle d'Abd-el-Wahab. Les Fellatas toutefois ne sont point regardés comme hérétiques, mais plutôt comme zélateurs.

Ismayl-Fodé avait étudié au Caire et accompli le pèlerinage. L'islamisme était peu florissant chez les Fellatas avant son règne, bien qu'il y fût ancien.

Mohammed-Bello, et non pas Billah, qui fut visité par Denham et témoigna beaucoup d'estime à ce voyageur auquel il fit présent d'une esquisse du Soudan tracée de sa propre main (1).

Ali ou Aliyo, qui règne encore aujourd'hui.

(1) Je crois qu'il faudrait placer entre Mohammed-Bello et Ali, Atiko, frère de Bello.

Digitized by Google

III. — *Bornou.*

Le Bornou paraît avoir été converti par Riçaleh à une époque très reculée. L'islamisme s'y était introduit, dit-on, mais sans y faire de grands progrès bien avant l'arrivée d'Élyas ou Abd-el-Aziz, natif de l'Yemen, qui travailla beaucoup à le répandre, et qui fut le premier sultan du Bornou. Il établit sa capitale à Kasser-Goumó, à une douzaine de jours à l'ouest de Kouga, sur la petite rivière de Mogomi.

Abd-el-Aziz régna dix-sept ans à Kasser-Goumó; il eut pour successeurs :

Maï (1) Ahmed-el-Goumsemi, son fils;

Ali, fils du précédent.

Ici se présente une lacune qui, d'après le cheikh Ibrahim, correspondrait seulement à cinq ou six règnes. — Je chercherai plus tard à la combler.

Ibram-Kebir (i. e. Ibrahim l'ancien).

Ingèlèroma-Kebir, frère du précédent.

Chetima, fils du précédent. Il régna deux ans et demi.

Mehemedé, fils du précédent. Il régna également deux ans et demi.

Dala (Abd-Allah), fils du précédent. Il n'avait pas de capitale fixe; il passa cependant deux ans à Digoa. La durée de son règne est de quatre ans.

Ibram, fils du précédent. Il battit les Fellatas; il régna dix ans.

Ingeleroma, fils du précédent. Sous son règne les Fellatas, sous la conduite de Bello, s'emparèrent de la plus grande partie du Bornou; il régna cinq ans.

Ali, frère du précédent.

Ali-Goumsemi, fils d'Ingeleroma. Il régna un an.

Hamadou (Hamed), fils du précédent. Il régna un an et deux mois; il fut tué dans un combat par les Fellatas.

(1) *Maï* signifie roi en langue kanouri.

Digitized by Google

Ingeleroma, fils d'Ali. Il régna deux ans.

Denama, frère de Hamadou. Il fut tué à Ngala par les Baguermiens (sous le règne de Bourkoumanda); sa mort fut le résultat d'un malentendu.

Ibram, frère du précédent, tué par le cheikh Omar après trois ans de règne. Il avait appelé les Wadayens contre Omar. Chérif passa le Chari au-dessus de Loggoné, tomba sur les bagages d'Omar, qui gardait un gué situé plus en aval, et le battit. Omar échappa à grand'peine, courut à Ngornou, fit périr Ibram et se réfugia dans le Fezzan ou dans le désert, tandis que Chérif proclamait roi le maï Ali (1846, suivant M. Fresnel).

Ali, qui n'a pour ainsi dire pas régné.

Omar, ou le cheikh Omar fils du Kanemi. Il lui avait succédé d'abord comme maire du palais; après s'être débarrassé d'Ibram et avoir écarté Ali, il s'empara de la royauté (1), qu'une révolution lui enleva bientôt au profit de son frère.

Derman (Abd-er-Rahman).

Omar trouva moyen d'écarter bientôt son frère, mais redoutant de nouvelles entreprises de sa part, il l'invita à venir partager avec lui, à Kougawa, l'autorité souveraine, et, après avoir écarté de lui le plus grand nombre de ses partisans, fit assaillir son palais pendant la nuit et le fit tuer (2). — Cet événement ne date que de quelques mois, j'en ai reçu la nouvelle au Caire cette année, au commencement de juillet.

Il faut peut-être ajouter à cette liste le nom de Dougo-Brémi, successeur de maï Ali-Goumsemi; il en est écarté, à ce que je crois, parce qu'il est mort entre les mains de l'ennemi; il avait établi sa capitale à Maïri-Ndjeselimawa (palais des eaux noires).

(1) Il y a environ dix-sept ans.

(2) Cette trahison même fait ressortir le caractère droit et honnête des Soudaniens; la confiance de Derman montre qu'un tel crime était à peu près sans exemple. L'indignation avec laquelle cette nouvelle a été accueillie au Caire par les noirs contrastait singulièrement avec l'appréciation que les Arabes ou les Turcs portent de faits pareils.

Digitized by Google

Il y a aussi un Ismayl-Kebir, que je ne sais où placer; peut-être n'est-il autre qu'Elyas-Abd-el-Aziz, car il passe aussi pour le fondateur de Kasser-Goumo.

IV. — *Le Kanemi.*

J'ai donné dernièrement, dans une lettre adressée à M. Jomard, quelques renseignements sur la vie du plus grand homme de l'Afrique moderne, le cheikh Mohammed-el-Amin-el-Kanemi (chèk Lanembou); il s'est glissé quelques erreurs dans ce petit travail; j'ai attribué, en effet, à El-Amin quelques faits relatifs à son père, Mohammed-Niñgami, premier auteur de la fortune de sa maison.

C'est, à ce que je crois, le père de Mohammed-Niñgami qui mourut à la Mecque. Sa mère était fille du Khalifa-Kelli (1), sultan du Kanem résidant à Maó. Il épousa lui-même une femme arabe, native de Hón dans le Fezzan.

A la suite d'une expédition tentée par les Fezzanais contre le Kanem, le cheikh Mohammed-Niñgami fut contraint à chercher un refuge dans le Bornou, gouverné alors par maï Dala (Abd-Allah). Le Bornou était ravagé à cette époque par les incursions continuelles des Fellatas qui en occupaient une grande partie. Le maï Hamadou périt lui-même en cherchant à les repousser. Son successeur Ibram fut plus heureux, il les défit dans plusieurs combats, et résolut de leur arracher les provinces méridionales du Bornou, encore occupées par eux. Toutefois, avant d'entreprendre cette

(1) Le sultan actuel du Kanem porte également, à ce qu'il me semble, le nom de Kelli.

Digitized by Google

expédition, il voulut consulter Mohammed-Niñgami, qui vivait dans la retraite et jouissait d'une grande réputation de sainteté.

Mohammed-Niñgami, après s'être mis en prières, fit voir au maï, dans le fond brillant d'un grand bassin de cuivre, les têtes coupées de ses ennemis, présage d'une éclatante victoire (1). Ibram défit, en effet, de nouveau les Fellatas, et alla trouver encore, quarante jours après la première visite, le Niñgami qui, dans le même bassin de cuivre, lui montra les Fellatas les bras liés derrière le dos, image de leur impuissance et de leur soumission.

Maï Ibram, plein de reconnaissance et d'admiration pour le saint, qui avait prophétisé sa victoire et l'avait secouru de ses prières, lui offrit de partager sa puissance. Un ambitieux vulgaire eût accepté avec empressement un honneur si dangereux; mais l'instinct politique ne manque pas aux faiseurs de miracles : le Niñgami rejeta les grandeurs et eut l'air de se sacrifier enacce ptant le vizirat. Désireux d'ailleurs de se soustraire aux agitations de la cour et de continuer à vivre dans la retraite, il bâtit la ville de Ngornou (Ngournou-Angornou), dont il fit sa résidence et dont il eût pu au besoin faire une place forte. Par ses dehors de sainteté et la finesse de son esprit, ce ministre sut prendre un tel empire sur celui qui se croyait son maître, que nul n'osait plus s'adresser qu'à lui pour

(1) Il y a, d'après les théologiens musulmans, deux classes d'hommes pouvant opérer des prodiges : les uns sont des saints, *ewliya* (sing. *wali*), qui sont aidés par Dieu; les autres sont les sorciers, qui sont aidés par le démon. Il va sans dire qu'on juge des miracles par la doctrine, et de la doctrine par les miracles.

Digitized by Google

les affaires de l'État, et que les serviteurs même d'Ibram ne laissaient pénétrer auprès de ce faible prince que ceux que son vizir avait autorisés à le voir. Le Niñgami avait associé son jeune fils Mohammed-el-Amin, surnommé le Kanemi, à tous les actes de son administration qui, du reste, était sage et prévoyante. Il l'avait initié à tous les secrets de sa politique, et parvint en mourant à lui faire assurer par Ibram la continuation des priviléges et du pouvoir dont lui-même avait joui.

Chose remarquable, le Kanemi, fils d'un homme éminent, ne laissa pas que d'être un grand homme. A peine était-il au pouvoir que la guerre, probablement fomentée par lui, éclata entre le Bornou et les Fellatas : maï Ibram mourut peu après et fut remplacé par maï Ali (dont la mère était Goudjoubawi); quant au Kanemi, il pénétra à la tête d'une armée dans l'empire des Fellatas, battit leur armée que commandait Bouba-Ngámà, s'empara de Hadadja et fit prisonnier le sultan Moussa, tributaire et allié de l'ennemi.

De retour à Ngornou, le Kanemi, grandi par la victoire, se vit le maître de l'État; mais il ne se départit pas de cette prudence qui avait si bien servi son père; il quitta Ngornou, dont la position ne lui convenait pas, et bâtit Kougawa (1) dans un lieu couvert auparavant de baobabs. Après la mort de maï Ali, Denama et Ingeleroma, prétendants au trône, se disputèrent la faveur du Kanemi. Denama fut placé sur le trône, il ne l'occupa que peu de jours; le Kanemi,

(1) *Kouga*, baobab; *Kougawa*, ville des baobabs, lieu des baobabs, en langue kanouri.

Digitized by Google

mécontent de lui, le renversa et le remplaça par Ingeleroma, qui mourut peu après en revenant d'une expédition dans le Mandara. Le maï du Mandara, Elyas, tué par lui, lui avait, dit-on, prédit qu'il mourrait avant quatre mois ; ce qui eut lieu.

Denama fut alors replacé sur le trône par le Kanemi, qui eut le tort d'oublier l'offense qu'il avait faite à ce prince. Denama parut avoir tout oublié et se montra docile aux volontés du faiseur de rois ; mais il fit tenir secrètement au bañ de Baguermi, Bourkoumanda III, des lettres dans lesquelles il lui représentait sa triste situation : « Mon ministre, disait-il, a 18 000 cavaliers, je n'en ai que 2000 ; je suis son prisonnier, et tous les rois ont à rougir de la honte qui m'est infligée par un ministre orgueilleux. »

Bourkoumanda répondit que ne pouvant mettre sur pied que 9000 chevaux, il n'entrerait en campagne que si le parti royal prenait les armes. Denama s'engagea à soulever ses partisans quand il en serait temps. Bourkoumanda fit alors avancer son armée, pénétra dans le Bornou et occupa Ngala (Angala). Le Kanemi vit d'où venait l'orage, mais il feignit la confiance, réunit à la hâte 10 000 chevaux, et se rapprocha de Denama qu'il contint par sa présence et qu'il contraignit à dissimuler.

L'armée baguermienne vint camper en face de celle du Kanemi. Bourkoumanda, sachant que Denama s'y trouvait, dépêcha secrètement vers lui un de ses esclaves avec une lettre. L'esclave arriva dans le camp ennemi, chercha la tente royale : convaincu que ce devait être la plus spacieuse et la plus belle, il entra dans celle du Kanemi, et remit au vizir, qu'il prit pour

Digitized by Google

le roi, et qui se garda bien de le détromper, la lettre de Bourkoumanda qui, après avoir reproché à Denama son inaction, l'invitait à se placer à l'aile droite de son armée et à n'en pas bouger pendant la bataille ; au plus fort de l'action, quelques hommes déterminés, se jetant sur la gauche ou le centre des Bornouens, pénétreraient jusqu'au Kanemi et le tueraient : ce qui, d'un coup, terminerait la guerre.

Le Kanemi dit à l'esclave qu'il n'osait pas écrire, mais que Bourkoumanda pouvait être assuré de son concours ; puis il le renvoya vers son maître, chargé de riches présents.

Au matin, lorsque les armées prirent leur ordre de bataille, le Kanemi fut saluer Denama. Après les compliments d'usage, il lui représenta que le grand effort de la journée aurait lieu par l'aile droite, que la place d'un prince, dont la vie était si précieuse, n'était pas à l'endroit le plus menacé, qu'il pensait s'y porter lui-même et l'engageait, en conséquence, à se tenir à l'aile gauche qu'on pourrait plus tard faire agir comme réserve. Denama, auquel le but de ce discours échappait, accueillit avec joie une proposition qui semblait lui fournir l'occasion, soit de passer à l'ennemi, soit de couper toute retraite au Kanemi si celui-ci était repoussé. Le combat s'engagea, les sicaires de Bourkoumanda se jetèrent sur l'aile gauche, traversèrent les lignes ennemies, entourèrent Denama et le massacrèrent sans que le Kanemi, ni aucun des chefs qu'il avait mis le matin dans sa confidence, fissent le moindre effort pour secourir ce prince.

Les Baguermiens connurent bientôt l'erreur qu'ils avaient commise, le Kanemi leur parut protégé par

Digitized by Google

Dieu, et, sans tenter plus longtemps le sort des armes, ils battirent en retraite.

Le cheikh se hâte de proclamer Ibram et pénètre à son tour dans le Baguermi, sous prétexte de venger Denama. Bourkoumanda lui oppose Bar-Iba, puis Fatcha-Éré qui le repousse; le Kanemi a encore à combattre à Darda (à l'O. et en face d'Asó) Kadé-tchouromá-Halméli; il le bat et le poursuit jusqu'à Bugoman, dont il s'empare. Fatcha-Abou, cependant, le bat à Madjiri-Bölâñgwá (sur le Bahar-Loggoné, à l'O. du fleuve, entre Kosseri et Loggoné), s'empare de sa femme Amina, et le contraint à fuir à Ngornou.

Le Kanemi perd sa popularité, on le chansonne. Il tente de nouveau la fortune à Affadé; battu encore, il s'allie avec les Fellatas, en obtient des secours et s'empare de Nadjiroma. Les Baguermiens l'en chassent bientôt, le poursuivent jusqu'à Loggoné, s'emparent de son esclave Kadjalla-Tàé et défont encore son armée à Multam (à 2 heures de Kosseri et 1 j. d'Affadé). Le cheikh, cependant, ne perd pas courage; il revient à la charge et bat à son tour les Baguermiens à Maé-Dinéo. Un esclave du Bàñ, Abd-Allah-Gàbàdnà veut tuer le cheikh, qui s'en empare et le fait périr: l'armée du Kanemi se retire.

Bourkoumanda veut venger son esclave, il livre bataille au cheikh à Galfaï (à l'E. de Ngala, sur le Bahar-Loggoné, 1 j. au N. de Kosseri); les Baguermiens sont vainqueurs. Le Kanemi effectue sa retraite sur Lèderi (au N.-O. de Ngala, à 2 heures du Tchàdó) et y prend position; l'armée baguermienne l'y poursuit, il la défait complétement: vingt et un princes baguermiens

Digitized by Google

ou alliés du Baguermi, parmi lesquels le Ngar-Mourbá, restent sur le terrain (1).

Le cheikh confie alors ses troupes à son esclave Barka-Gánà, qui occupe Karga : le Djerma-Ngoumdé, fils d'une Merem ou princesse du Baguermi, le repousse; le Kanemi envoie trois généraux au secours de Barka-Gana, les quatre chefs sont battus encore à Saïkó (à 1 j. à l'O. de Saïramban). Le cheikh marche à son tour, atteint le Djerma-Ngoumdé à Saï-Mà (i. e. suis-moi Bag), près de Babalia et le bat ; mais Ngoumdé reçoit des renforts, et le Kanemi doit se retirer sur Wilki (près et à l'O. de Galfaï) ; il revient bientôt avec les Fellatas, mais il est repoussé.

Il dirigea peu après une ghazwa contre Yakoba. Le prince de Yakoba se soumit, et le cheikh eut avec lui une entrevue, dans le récit de laquelle la crédulité des Africains trouve encore à se montrer.

— Tu m'as vu, dit le cheikh au prince, tu ne verras plus désormais personne.

— Tu m'as fait la guerre, répondit le prince, tu ne la feras plus à qui que ce soit.

Bientôt le prince était aveugle ; quant au cheikh, il tomba malade : on le ramena à Kouga dans une sorte de takht rahwan, et il mourut dans sa capitale, après quarante jours de maladie. Suivant les uns, il succomba à un abcès à l'oreille ; suivant les autres, tout un côté de son corps était enflé (2).

(1) Cette bataille fut livrée le 28 mars 1824. Le major Denham était alors à Ngala; il attribue la victoire du cheikh à l'effet moral de deux pièces de canon qu'il lui avait données.

(2) Le récit qui précède n'est pas parfaitement d'accord (particulièrement en ce qui concerne Hamadou) avec la liste royale donnée

Digitized by Google

V. — *Tributaires du Bornou.*

Mandara.

L'islamisme introduit il y a plus d'un demi-siècle dans le Mandara, n'y est florissant que depuis une quarantaine d'années ; le maï Elyas est le prince du Mandara qui travailla le plus activement au triomphe de cette religion. Les successeurs du maï Elyas sont :

2° Ali, qui fut tué par les Fellatas après deux ans de règne.

3° Bagör (Beker, Abou-Beker), probablement le Mohammed-Beker visité par le major Denham. Mon informateur ne lui donne que deux ans de règne ; peut-être y a-t-il erreur, peut-être aussi le Mohammed-Beker de Denham est-il antérieur à celui-ci et même à Ali ou à Elyas.

4° Ali, qui régna cinq ans.

5° Bagör, qui est monté sur le trône il y a quatorze ans et l'occupe probablement encore.

Kosseri est gouverné par un prince qui porte le titre de khalifa.

Kotoko (1) dont la capitale est Loggoné.

Le méghaïs (i. e. roi) Ali, originaire du Mézògou, qui aurait été proclamé il y a soixante-huit ans, passe pour le premier prince du Kotoko ; ses successeurs sont :

2° At-Kerim (Abd-el-Kerim), son fils.

plus haut ; je chercherai plus tard à résoudre cette difficulté, mais ce n'est pas en France que je le tenterai.

(1) J'ai donné déjà, dans le *Bulletin* de la Société de géographie de juillet 1855, les listes royales du Kotoko, du Baguermi, du Médogo, du Fitri, du Waday et du Dar-Four ; mais elles étaient un peu incomplètes, des faits importants étaient omis, la durée des règnes n'était pas indiquée. Je les reproduis ici afin d'y introduire des corrections et des additions nombreuses.

Digitized by Google

3° Marouf (i. e. ar. faveur), fils d'At-Kerim.
4° Saleh, fils d'At-Kerim.
5° Mohamaté (Möhammed), fils de Saleh.
6° Yousouf, qui règne depuis onze ans.

VI. — *Baguermi.*

Temps de l'idolâtrie (*wakt ed djahelieh*).

Bernim-Bèssé venu de l'Yemen, hardi chasseur, combat les lions et les autres bêtes féroces, nourrit ceux qui s'associent à son genre de vie de la viande des bœufs sauvages, des antilopes, des éléphants tués par lui. Cette viande suspendue aux branches des tamarins vaut à la clairière hantée par Bernim-Bèssé le nom de Mas-Dja (*mas*, tamarin; *dja*, viande, en baguermien), qui plus tard fut altéré en celui de Masña ou Màssiñá. Il chasse les Fellatas du pays et est proclamé roi par les siens; ses successeurs sont:

2° Nigó-Koubètká, son frère.
3° Souyoul-Méïmou, frère des précédents.
4° Ban Kourou-Dèndjilgé (dèndjilgé, espèce de poisson), fils du précédent.
5° Sórò-Danteñou (danteñou, dokhn), fils du précédent.
6° Kèrlèmkéké-Tchou (i. e. beaucoup de paroles, bavard), frère de Bernim-Bèssé).

L'islamisme est adopté et répandu dans le Baguermi par son septième souverain bañ Máló (bañ, i. e. roi) appelé aussi Kwáérou (i. e. ghazi), fils de Bernim-Bèssé; il monta sur le trône vingt-huit ans après son père (1);

(1) D'après mon Baguermien, Bernim-Bèssé (et non bañ Malo, comme je l'ai écrit par erreur dans ma lettre du 12 juin) aurait été proclamé roi il y a deux cent quarante-trois ans, ce qui est très admissible; toutefois en additionnant la durée des différents règnes

Digitized by Google

il chassa de Derkam les Djoubà (1), tribu fellata qui obéissait à un roi nommé Yaya (2). Bañ Máló régna deux ans; ses successeurs sont :

8° Soliman bañ Bigli (bañ bigli, i. e. le roi gros). Son fils n'occupa le trône que six mois; il n'est pas compté parmi les souverains du Baguermi, parce que, dégoûté de la puissance et désireux de mener la vie contemplative, il abdiqua, se fit ermite et se retira dans une île située au centre du lac Koèy-Dàbó.

9° Bàr, fils de Máló, qui régna deux ans.

10° Kèndànà, fils de Máló, qui régna également deux ans.

11° Wañdjà, autre fils de Máló, qui ne régna que sept mois.

12° Abd-el-Kader-Kebir (kebir, i. e. ar. le grand et l'ancien, *priscus*).

13° Alàwin, fils d'Abd-el-Kader. Son esclave, Fàtchà-Kánó, s'empara d'Illélàt sur les Wadayens; le Kamkolak Amin-Djougourdé l'en chassa et le poursuivit jusqu'à Bourda où il se fit battre par Fàtchà-Kánó. Alàwin régna vingt-cinq ans.

14° Abdàlá (Abd-Allah), fils d'Alawin, qui régna six ans; il portait le surnom de Wan-lèl-Djigé.

15° Bourkoumanda (i. e. Osman), fils d'Abd-Allah. Sa mère se nommait Léla-Isabala; il régna neuf ans; il fit la guerre au Wadayens, battit leur armée et s'empara de la personne de Möhammed-Zaouni qui avait occupé le trône pendant six

telle qu'elle est donnée ici, on ne trouvera que deux cent vingt-trois ans : il y a lieu de croire que quelque régence aura été omise. Cette liste est déjà plus complète que celle que j'ai donnée précédemment. Il est possible aussi que les vingt-huit ans qui séparent Bernim-Bèssé de bañ Máló soient comptés non de l'avénement, mais de la mort du premier; en accordant alors vingt ans de règne à Bernim-Bèssé, on aurait un total de deux cent quarante-trois ans. Je n'ai pas besoin, du reste, de faire observer que beaucoup de ces évaluations sont approximatives, et que quelques-unes doivent être erronées. Il s'agit toujours ici d'années lunaires.

(1) Parmi les autres tribus des Fellatas, j'ai entendu citer les Ilalé, les Dada, les Gilélèmbi.

(2) Ce nom ne pouvait appartenir qu'à un musulman.

Digitized by Google

mois. Les Wadayens ne tardèrent pas à reprendre courage; Bourkoumanda leur livra bataille auprès de Sadàó, dans le Baguermi, et les défit. Les Wadayens n'avaient pas encore remplacé Möhammed-Zaouni, après la journée de Sadàó ils élirent Issa; une terrible épidémie mit fin à la guerre.

16° Hadji Abd-el-Kader II, frère d'Abd-Allah, qui régna trente ans, abdiqua et vécut encore deux ans.

17° Dèl-Birni, frère d'Abd-el-Kader, qui régna trois ans.

18° Alàwin II, fils de Dèl-Birni, qui régna cinq ans.

19° Hadji Amin, frère d'Alàwin. Il occupa le trône pendant vingt-deux ans, s'empara du Dar-Fitri, et fit périr le ngàr Ab-Sekkin.

20° Abd-er-Rahman-Gorân, fils d'Amin; il régna vingt-quatre ans. Les Wadayens étaient jaloux de venger l'injure reçue par la captivité de Zaouni (1); Saboun envahit les terres du Baguermi et battit Abd-er-Rahman, qui mourut peu après. Maître du Baguermi, Saboun éleva au pouvoir:

21° Gar-Moubabéra (peut-être Ngar...), qui ne put se maintenir plus de quarante jours, et dont le nom n'est pas inscrit sur les listes royales.

22° Bourkoumanda II, fils d'Abd-er-Rahman, s'étant emparé du trône sur Gar-Moubabéra, soutint avec des succès divers la guerre contre les Wadayens; vaincu d'abord et contraint à abandonner ses États, il fut remplacé successivement par:

23° Hadji Gariñelmi, créature de Saboun, qui occupa le trône pendant six mois.

24° Et par Hadji Bentchuró-Binga, qui s'y maintint pendant cinq ans. Ces deux princes ne sont pas portés sur les listes royales.

Bourkoumanda II réussit enfin à reprendre le pouvoir; la durée totale de son règne fut de quarante-trois ans. Il con-

(1) Tel est le véritable motif des guerres de Saboun contre le Baguermi. Ce que raconte à cet égard le cheikh Mohammed-et-Tounsy, n'est pas d'accord avec les témoignages que j'ai pu recueillir; j'ai lieu de croire qu'il n'y a jamais eu de Tchigama. Quant à l'inceste commis par le bañ de Baguermi, il en est question dans le travail de Mohammed-Bello.

Digitized by Google

vertit, il y a environ vingt ans, et soumit à un tribut le Bousso; il fit la guerre contre le Kanemi.

25° Abd-el-Kader III, qui règne depuis sept ans.

Le Baguermi a soutenu douze guerres contre le Waday, dont il est tributaire seulement depuis Sabour.

Kanem.

Le Kanem, dont la capitale est Màó, est gouverné aujourd'hui par Fougou Bògàr (fougou, i. e. roi); son prédécesseur, qui était allié et tributaire du Bornou, a été chassé par les Wadayens et s'est réfugié au Bornou.

VII. — *Fitri, Médogo.*

1° Ngàr Bóólàd (ngàr, i. e. roi), proclamé il y a quatre-vingt-dix-sept ans, fut le premier roi du Fitri; sa capitale était d'abord à Djiró, il se transporta plus tard à Yawa, ville ancienne et considérable. Ses successeurs sont :

2° Ab-Sekkin (i. e. ar. le père du couteau), fils de ngàr Bóólàd.

3° Djamous (i. e. ar. le buffle).

4° Djérab (i. e. ar. la gale).

5° Ab-Sekkin II, tué par les Baguermiens sous Mohammed-el-Hadji (Hadji Mohammed-el-Amin, Hadji Amin).

6° Ab-Khodàr (i. e. ar. le père du vert ou des légumes).

7° Bàyó.

8° Djérab II, qui règne depuis six ans.

Médogo.

1° Ngàr Abou-Choucheh, ayant étendu un peu les limites de ce petit État, peut être regardé comme son premier souverain; ses successeurs sont :

2° Mukèt.

3° Sàrà.

4° Khódàr.

5° Younes, qui règne depuis deux ans.

Le Sila est gouverné par Abbó, fils d'Angareb.

Digitized by Google

VIII. — *Waday.*

Saleh fut l'apôtre et le premier souverain du Waday.

On prétend que, bien loin d'être Abasside, Saleh était un esclave du Bornou, amené et vendu dans le Hedjas; il y fut atteint d'ulcères aux jambes, et son maître, pour s'en débarrasser, l'émancipa. Saleh regagna le Soudan, évangélisa les Toundjour, épousa la fille de leur roi et devint sultan du Waday. Il ne régna que deux ans; ses successeurs sont:

2° Abd-el-Kerim, son fils, qui régna cinq ans.

3° Edris, qui mourut de la variole; et

4° Mohammed-Zaouni, dont les deux règnes n'embrassèrent qu'une année. Zaouni, fait prisonnier par les Baguermiens, fut après quelques années mis en liberté par eux; mais plus désireux de faire oublier la honte de ses armes que de revendiquer le trône, il se retira dans le désert. Les Wadayens ne comptent pas ces deux princes au nombre de leurs rois.

5° Issa (Aïssa), fils d'Abd-el-Kerim, qui régna un an et sept mois.

6° Saleh-Dered (Mohammed-Saleh-Dered), fils d'Issa. Suivant un informateur, il régna quarante ans; suivant un autre, vingt et un ans seulement. Il fut chassé du trône, contraint à se réfugier au loin; le lieu de sa mort est inconnu, et je crois que pour ce motif son nom ne figure pas sur les listes royales.

7° Saboun, fils de Dered, grand guerrier et grand législateur; il régna quatorze ans suivant un informateur, dix-huit suivant un autre, et mourut à Dougri.

8° Yousouf-Kharifeïn, fils de Saboun, régna sept ans suivant les uns, seize ans suivant les autres; il vainquit le ngàr Ab-Khodar et le contraignit à s'enfuir à Djaé. Yousouf fut blessé à mort pendant la nuit, sur la route de Wara à Tara, par des brigands qui ne le connaissaient pas (1); il eut la force de

(1) Le cheikh Mohammed, qui rapporte cet événement avec des détails qui font honneur à son imagination, attribue à Saboun la fin misérable de Kharifeïn.

Digitized by Google

se traîner jusqu'à Tara, où il mourut le lendemain, après avoir remis les rênes du gouvernement aux mains de son fils.

9° Abd-el-Aziz-Rakeb, qui régna trois ou cinq ans.

10° Dared, frère d'Abd-el-Aziz; il régna trois ans.

11° Dàawieh (Saleh), qui régna trois ans, à ce que je crois.

12° Saboun II, qui ne se maintint que peu de temps au pouvoir.

13° Chérif, frère de Saboun I. Saboun II ayant usurpé le trône, Chérif, dérobé par Abd-el-Fetah aux recherches de son ennemi, gagna le Dar-Four; il adressa alors au sultan Abd-ul-Medjid, dont il reconnut la suzeraineté, une demande de secours. La Porte répondit à ses avances en invitant le sultan du Dar-Four à rétablir Chérif: Fadel, dont c'était l'intérêt, dirigea une armée sur le Waday; les Siliens furent battus à diverses reprises; une femme, qui combattait avec un courage admirable dans leurs rangs, fut prise, et Chérif fut rétabli. Les tribus royales des Ab-Senoun, Ab-Chareb et la tribu des Kodoy se soulevèrent bientôt; Chérif les battit une première fois à Boubla, où ils laissèrent 700 morts, et une seconde fois à Djoulkan, où 4000 morts restèrent sur le terrain.

Chérif a fait longtemps la guerre à ceux du Tama sans arriver à les soumettre; mais l'événement capital de son règne est la guerre du Bornou, entreprise par lui contre le cheikh Omar, sur la demande du maï Ibram. Chérif règne depuis dix-huit ans, il a pour vizir l'aguid El-Môhamid; il a trois fils: 1° Ali, 2° Mahmoud, 3° Yousouf, et une fille.

D'après une de mes notes, sa mère appartiendrait aux Fellatas du Dar-Four; d'après un autre renseignement, elle serait issue de la tribu des Marfa. Je crois que cette dernière origine est la vraie, peut-être ai-je confondu dans mes notes la mère de Chérif avec la mère de ses deux fils aînés; cela me paraît d'autant plus probable, que c'est son troisième fils, Yousouf, qui n'a aujourd'hui que sept ans, qui est regardé comme l'héritier du trône.

D'après les dernières nouvelles que j'ai reçues du Soudan, Chérif serait déjà mort, et Yousouf l'aurait remplacé sans rencontrer une grande opposition.

Digitized by Google

IX. — *Dar-Four.*

Soliman-Sólôñ (Sólôñ, i. e. en langue four., Bédouin, Arabe), fils d'un Toumourki et d'une fille arabe de la tribu des Bederieh du Kordofan, visita l'Égypte et ne regagna le Dar-Four qu'après avoir embrassé l'islamisme; il prêcha cette religion dans le Djebel-Marrah, et après quelques conversions obtint celle du Melek Doukḳoumé, chef des Toumourki, qu'il circonscrit avec un rasoir qu'il avait apporté du Caire et qui dut servir pour plusieurs milliers d'individus. Soliman proclamé roi établit sa capitale à Bir-Nabak (puits des lotus); son règne, si l'on peut appeler ainsi l'exercice très paternel d'une autorité fondée plutôt sur l'opinion que sur la force, fut très long et très heureux. Ses successeurs sont :

2° Moussa, son frère, qui régna vingt et un ans.

3° Edris, fils de Moussa, qui régna deux ans.

4° Abou-el-Kaçem, frère d'Edris, qui régna trois ans.

5° Omar-Lélé, fils d'Abou-el-Kaçem, qui régna cinq ans; sa capitale était Kabkabieh.

6° Bakour (Abou-Beker), fils d'Omar-Lélé, qui régna trente ans; il s'occupa activement de répandre l'islamisme.

7° Abd-er-Rahman-Kebir, fils d'Omar-Lélé, qui régna deux ans et demi.

8° Tèhérab, fils de Bakour (1), suivant un informateur, et d'Abd-er-Rahman, suivant un autre; il régna, suivant l'un, cinq ans, suivant l'autre, dix-huit ans; il s'empara du Kordofan et y répandit l'islamisme.

9° Abd-er-Rahman II, fils ou frère de Tèhérab; il régna vingt ans. Le khalifa Deldoum, esclave de la mère de Tèhérab, qui avait chassé du Kordofan Hachim de Gimir, leva l'étendard de la révolte et marcha sur le Dar-Four. Abd-er-Rahman

(1) Le cheikh Mohammed en a parlé comme fils de Bakour.

Digitized by Google

fut d'abord obligé de fuir; mais étant revenu avec une armée, il battit le khalifa et l'exila dans les monts Marrah (1).

A la suite de ce succès, Abd-er-Rahman agrandit Tendelty et y fixa sa capitale.

C'est Abd-er-Rahman II qui entra en relations avec le général Bonaparte, lors de l'expédition d'Egypte.

10° Mohammed-Fádel, fils d'Abd-er-Rahman; il régna quarante ans, combattit l'Abou cheikh Titi, père de Msellem, qui s'était révolté.

Le prétendant Abou-Madian parvint à lui échapper; Ahmed-Djourab-el-Fil lui donna un asile et protégea sa fuite. Cet Abou-Madian devint dangereux par la suite pour Mohammed-Fádel, par ses intrigues et ses tentatives réitérées auprès de Méhémet-Ali, dont il espérait obtenir des secours, et c'est en réalité Abou-Madian qui a le plus contribué à fermer le Dar-Four à ceux qui viennent d'Égypte.

C'est sous le règne de Mohammed-Fádel qu'une armée égyptienne, commandée par le defterdar Mohammed-Bey, ayant battu les Fouriens et les Nouba réunis auprès de Bara, s'empara du Kordofan; le gouverneur général ou Magdoum du Kordofan, Msellem, périt dans cette bataille.

Le chef Nouba, qui commandait au Djebel-Haraza, avait écrit à Fádel pour lui demander des secours: il promettait d'arrêter et de détruire l'armée égyptienne dans les défilés difficiles de ses montagnes, défilés dans lesquels cette armée devait s'engager pour trouver de l'eau. Fádel espéra que les gens de Haraza suffiraient à défendre le passage et dirigea ses troupes sur Bara, alors capitale du Kordofan; grâce à cette faute stratégique, le Djebel-Haraza fut franchi et l'armée fourienne détruite par le defterdar. Fádel, effrayé, n'osa pas reprendre les hostilités.

11° Hosseyn, fils de Fádel, qui occupe le trône depuis quatorze ans. Sa mère s'appelle Kaltouma (Kaltouma Terdjem); ses frères de père et de mère sont: Zemzem, Ab-Bakar, Fakih-Noureyn; il est lui-même le troisième fils de Fádel. Ses fils sont: 1° Abou-el-Becher (Adam); 2° Abd-er-Rahman; 3° Ibrahim. — Son vizir actuel s'appelle Adèm-Tarbouch.

(1) Gracié sous Mohammed-Fádel, il mourut à Tèldàwá, ville située à six journées au sud du Fácher.

Digitized by Google

I. — *États indépendants.*

L'islam, adopté par quelques Africains, leur a fourni un code de lois et un type de gouvernement; il les a mis en rapport avec des peuples plus avancés, dont ils ont imité en partie les institutions militaires; il leur a inspiré cet enthousiasme qui naît d'une foi vive, il a assuré ainsi leur prépondérance sur leurs voisins idolâtres et permis la fondation de quelques vastes empires.

On croit communément que l'Afrique centrale musulmane se divise en un nombre infini de royaumes; des voyageurs portés à l'exagération, ou des traducteurs trop classiques, ont tellement prodigué aux Africains le titre de roi, que le Soudan paraît peuplé de rois. L'examen attentif et sérieux des faits nous montre l'Afrique sous un autre point de vue; nous y retrouvons presque l'Europe du moyen âge, partagée entre beaucoup de princes ou de ducs, mais dominée toujours par un petit nombre d'empereurs ou de rois.

Le titre de sultan est le seul que nous devions rendre par le mot *roi*, encore ne faut-il le faire que lorsqu'il désigne le chef d'un État indépendant, un prince qui ne paie de tribut à aucun autre; s'il désigne un prince tributaire, il vaut mieux le traduire par le mot *prince*, à moins que nous ne voulions former une hiérarchie d'empereurs et de rois, ce qui, pour l'Afrique, me semblerait ambitieux.

Le titre de roi, impliquant l'exercice indépendant d'un pouvoir suprême, ne saurait être la traduction

Digitized by Google

du mot arabe *melek*, qui vient de *mulk*, bien; veut dire littéralement propriétaire, seigneur, *dominus;* n'est appliqué en Afrique qu'à de petits vassaux, ou à des agents directs du souverain, à des gouverneurs de villes ou de provinces.

Il règne une telle confusion en cette matière, qu'un géographe éminent, après avoir dit que le mot *mek* signifie roi, ajoute qu'on en a dérivé le mot *mekdoum* qui, selon lui, signifie royaume.

L'anglais *kingdom* vient de l'anglais *king*, mais il ne s'ensuit pas que l'arabe *maqdoum*, ou mieux encore *magdoum*, qui s'écrit par un *qaf*, vienne de l'arabe *mek*, qui s'écrit par un *kef* (1). *Maqdoum*, d'ailleurs, ne signifie pas royaume, mais bien gouverneur général, vice-roi. J'ai parlé, un peu plus haut, du maqdoum Msellem, gouverneur du Kordofan pour le sultan du Dar-Four, qui fut tué par les Égyptiens à la bataille de Bara. Quant au mot *mek*, qui n'est pas l'abréviation de *melek* (comme je l'ai dit moi-même par erreur dans un autre travail), il n'indique jamais un roi, et doit se traduire tout simplement par chef, ou par maire.

Le Soudan occidental nous montre les deux royaumes des Fellatas et du Bornou; le Soudan oriental ne nous en présente également que deux, le Waday et le Dar-Four. C'est autour de ces grands États que pivotent les États secondaires; presque tous en dépendent et leur paient tribut; quelques-uns s'y refusent, mais leur condition n'en est pas meilleure : ils sont bloqués au lieu d'être dominés, et ravagés ou du moins me-

(1) La racine du mot *maqdoum* est *qadama*, qui ne renferme dans le même ordre aucune des lettres employées dans le mot *mek*.

Digitized by Google

nacés sans cesse de l'être, au lieu d'être soumis à un tribut, plus coûteux à leur orgueil qu'à leur pauvreté. Leur existence indépendante, n'étant point reconnue par des traités, ne saurait être prise en considération: s'il fallait les regarder comme autant d'États indépendants, on devrait partager la Turquie en presque autant de petits royaumes qu'elle a de provinces; presque toutes ces provinces étant depuis des siècles dans un état perpétuel d'insurrection.

L'absence à peu près complète d'un droit public reposant sur des traités livre tout à l'abus de la force, et fait de la guerre l'état normal des sociétés barbares. Les grands États se font toutefois moins la guerre entre eux qu'ils ne la font aux petits; ils attaquent et rançonnent les vassaux les uns des autres: chaque nouvelle lutte semble avoir pour objet, comme pour théâtre, une principauté conquise dont les habitants vaincus appellent à leur secours les ennemis de leurs vainqueurs; ceux-ci viennent et ravagent le pays jusqu'à ce que ceux qui les y ont précédés soient parvenus à les en chasser. Il arrive dès lors très souvent que la moitié orientale d'un de ces petits États paie tribut à un roi, et que sa moitié occidentale paie tribut à un autre; quelquefois même l'État dépend de deux maîtres et offre à chacun d'eux une rançon proportionnée à sa puissance ou à son audace.

Il résulte évidemment du fait que je viens d'exposer une grande difficulté dans le tracé des limites des grands royaumes: le Kanem, attribué au Waday, pourrait l'être au moins en partie au Bornou, car si Mâó paie tribut au sultan Chérif, quelques villages plus occidentaux paient tribut à Omar. Enfin les tribu-

Digitized by Google

taires ont eux-mêmes des tributaires; les vassaux, des vavassaux : ainsi le Bousso est tributaire du Baguermi, qui lui-même est tributaire du Waday.

Il est difficile de bien arrêter les limites dans le sud, parce que les grands royaumes cherchent surtout à s'étendre dans le sud par la prédication et les armes; ils gagnent toujours de ce côté, bien que les fleuves comme l'Omm-et-Timan, ou des montagnes élevées et abruptes, puissent arrêter quelquefois ou défier leurs efforts.

Pour résumer en quelques mots la situation politique du Soudan, je dirai que, de nos jours, les Fellatas sont contenus; le Bornou, que des princes dégénérés achevaient de perdre, se relève avec une dynastie nouvelle; le Waday, plus récemment converti et plus barbare encore, grandit chaque jour : déjà il a soumis à un tribut humiliant le Baguermi, qui a joué un rôle assez marquant à une autre époque; déjà sa puissance menace le Dar-Four, qui manque de cette unité et de cette audace qui font la force du Waday.

Dans un travail de la nature de celui-ci, on ne peut s'attendre à trouver la même netteté que dans la description d'une contrée bien connue. Des renseignements d'origine diverse peuvent parfois se contredire : j'ajourne alors une décision qui exige une nouvelle enquête. Mes notes prises à la hâte, dans le moment de la conversation, ne sont pas toujours aussi complètes que je le désirerais : souvent, à propos d'un événement, je nomme une ville dont il me serait impossible de fixer la situation; mais ces lacunes regrettables disparaîtront peu à peu, dès que j'aurai retrouvé mes informateurs.

Digitized by Google

II. — *Waday.*

Le Waday est habité par onze tribus ou peuplades conquérantes, dont quatre se qualifient de tribus royales.

Les tribus royales sont celles :

1° Des Ab-Senoun (pères des dents, parce qu'ils se les noircissent en les frottant avec du piment après les avoir soumises à des fumigations de tabac) : la famille royale appartient à cette tribu, qui a pour capitale Am-Kouchak ;

2° Des Gamara : la mère de Sabour appartenait à cette tribu ;

3° Des Marfa, dont sont sorties les mères de Kharifeïn et de Chérif ; à Keña Bitéha, à Hoggené-le-Petit et à Ambourtouno, résidence du cheikh Malek ;

4° Des Malanga, à laquelle appartenait la mère de Dered.

Les autres sont celles :

5° Des Ab-Charib (pères des moustaches), ainsi nommés parce que seuls, dans cette partie du Soudan, ils portent des moustaches : ils habitent à Tibabé et Tinné ;

6° Des Kodoy ;

7° Des Kachmiré, du côté de Wadi-Ousña ;

8° Des Kiliñan ;

9° Des Karña ;

10° Des Masmadji ; ou Masmadjeh ;

11° Des Kondôñó.

Am-Baché (*baché*, sorte d'arbre ; au Kordofan, *giddem*), située à 2 journées de Wara, est la capitale actuelle du Waday. Saleh-Dered est, je crois, le premier sultan du Waday qui en ait fait sa résidence.

Le Waday est divisé en cinquante gouvernements, dont les chefs-lieux sont :

1° Bir-Tawil (i. e. le puits profond), à 5 journées à l'E.-S.-E. de Wara ;

2° Andiña, à 2 j. de Bir-Deguig et à 3 j. S.-E. de Wara ;

Digitized by Google

3° Bir-Báchöm (i. e. le puits du fennecus), 1 j. au S. de Keñá-Bitéhá;

4° Bererit (ne pas confondre avec un autre lieu du nom de Bororit), 2 j. à l'O. de Bir-Tawil et 2 j. à l'E. de Doulla;

5° Am-Kouchak ou Amkouchak (i. e. pâte très chargée d'eau: ce nom est appliqué à une ville pour indiquer la plénitude de sa population), 2 j. à l'E. de Wara, 5 j. au S. de Bir-Tawil, 1 j. à l'O. de Tama, 1 j. $\frac{1}{2}$ au S. du Djebel-Kourtoum;

6° Tibabé, à 5 j. de Wara, à 2 j. de Kourmoudi, à 2 j. de Gamara;

7° Tinné, à 5 j. de Wara, 3 j. au S. de Tibabé;

8° Tôñ-Kôñ, une des capitales d'Abd-el-Kerim, à 6 heures à l'O. de Kiliñân, à 1 j. au S. d'Am-Baché;

9° Abou-Goudam, la montagne d'Abou-Goudam (djebel Abou-Goudam), est à 1 j. $\frac{1}{4}$ ou 1 $\frac{1}{3}$ au S.-O. d'Am-Baché, à 1 j. de Kaouri-Adalil, et à 1 j. de Bir-Yoyo;

10° Tourân, 1 j. à l'E. de Wara;

11° Am-Maghar (la mère de la pierre rouge, probablement du sulfure de mercure; *maghara* est habituellement pris dans le sens de caverne), à 2 j. $\frac{1}{3}$ au N. d'Am-Kawarem;

12° Géba, 1 j. $\frac{1}{3}$ à l'E. d'Am-Maghar;

13° Bir-Yòyó, 4 j. au S. d'Am-Maghar;

14° Goz (i. e. dune), de 2 j. $\frac{1}{3}$ à 3 j. au N. de Nimro;

15° Gamara, résidence de Kharifeïn;

16° Kourmoudi, d'où part une route qui se dirige à travers le désert sur le Fezzan;

17° Habilé;

18° Boubla;

19° Djoulkân;

20° Marfa-Habilé, au S. de Kéna-Bitéha;

21° Douroungoulou, grande ville auprès d'un lac très fréquenté par les éléphants: Abd-el-Fokara, aguid (1) ou chef des Arabes du Debaba, y réside;

22° Chibina, à 3 j. à l'E. de Douroungoulou: Zeyad Ibn-Kheir-Allah, aguid du Loubous, y réside; son père était affranchi de Saboun;

(1) L'aguid est ce que nous appelons en Algérie un khalifa.

Digitized by Google

23° Koundjourou, dont les habitants s'appellent Kouka : cette ville est plus ancienne que Wara sans l'être autant que Masña ;

24° Birket-Fatmeh, grande ville et palais, résidence ordinaire de Saboun ;

25° Masmadjeh, résidence de l'aguid El-Masmadjeh, au S. d'une grande montagne et au N. du Batha ;

26° Hachaba (gommier), résidence de l'aguid El-Hadaïd (chef des forgerons, directeur des forges) : le fer du Djebel-Masmadjeh y est mis en œuvre ;

27° Id-ed-Djubayè (i. e., en arabe, puits de l'impôt, *bir el ôcher ; id* s'écrit par un *élif*, un *yé* et un *dal*) : beaucoup de tribus arabes s'y réunissent et y acquittent la dîme ;

28° Karôña-Asal (en haut, miel ; le mot *asal* est le seul arabe) : les Arabes appellent ce lieu Bererit ; peut-être y a-t-il deux Bererit, peut-être ce lieu-ci est-il le Bororit dont j'ai parlé plus haut ;

29° Hòggöné, qu'il ne faut pas confondre avec la capitale du Dar-Sila qui porte le même nom.

30° Abkar-Djambôñ (*kara*, village, pl. *ab kar*) (1), résidence de l'aguid Kheir-Allah : la route de Sila passe un peu à l'O. de ce point ;

31° Andila, 1 j. $\frac{1}{2}$ au S. d'Ab-Kar ;

32° Atrak, 2 j. au S. d'Ab-Kar ;

33° Am-Loubana (mère des *louban*, arbre dont la fumée est employée par les femmes comme astringent) : c'est la résidence du djerma (2) Angouroutou (wad.), préfet des hippopotames ou mieux inspecteur des chasses royales et percepteur des droits de chasse égaux à la moitié du produit ; il n'y a au Waday que deux districts de chasse royale, Loubana et Seyta.

(1) Ou en arabe, *kara*, pl. *kar*, d'où *ab kar*, père des villages ? J'ignore si ce mot est arabe, les dictionnaires ne sont d'aucun secours dès qu'il s'agit du langage des Bédouins : on n'y trouve ni *id*, ni *Djubayè* dans le sens que je leur donne, et cependant *id ed Djubayè* est un nom bien arabe et sur la signification duquel je n'ai pu être trompé.

(2) *Djerma*, *djourma*, litt. écuyer, se prend dans le sens d'aide de camp, confident.

Digitized by Google

34° Hidjer-Bêïdh (la pierre blanche): une roche blanche et polie forme le sol de ce district; si c'était, comme je le crois, du marbre, le granit ne serait pas loin; la ville d'Hidjer-Beïdh a été bâtie par Izz-ed-Din, grand cadi du Waday, sous le règne de Dered;

35° Dagal, à 4 j. à l'O. d'Andila (ne pas confondre ce lieu avec le Dagal du Dar-Sila);

36° Koudougous, résidence du cheikh Addó;

37° Chálà;

38° Karâñgala (sorte d'arbre), habité par des gens du Bornou;

39° Chokayan;

40° Koundjâñ: on y rencontre beaucoup d'éléphants;

41° Mènèmèné: les éléphants y abondent également;

42° Doubla: les éléphants ne s'y montrent pas;

43° Malanga-Altiñ (altiñ, wad., terme de menace que je ne saurais traduire);

44° Malawa, 3 j. à l'E. de Difdé;

45° Difdé (i. e. ar. crapaud, Defdâ);

46° Am-Bouézi (*bouézi dourah*, probablement en wadayen), à 4 j. au N. de Difdé;

47° Hidjrat (les cailloux, les petites pierres, plaine pierreuse), résidence du djerma mouloutou Abd-el-Aziz;

48° Rèméli (probablement les sables, le sol sablonneux), résidence de l'aguid des Tibous Goraân, à 3 j. à l'O. de Hidjrat;

49° Beni-Husseïn, à 2 grandes journées au N.-E. de Hidjrat, on ne trouve pas d'eau en route;

50° Am-Kawarem (ar. *Kawarem*, sing. *karmé*, sorte d'arbre dont le fruit jaune ressemble à de l'ambre, *karman*), à 3 j. au S.-E. de Beni-Husseïn.

Quelques villes royales telles que Tara, Nimro, Wara, Am-Baché, me paraissent jouir de certains priviléges et former autant de petits gouvernements.

Toutes les provinces du Waday sont réunies en quatre groupes, à savoir:

Le groupe du Sbah (ar. i. e. l'orient, l'est, synonyme *cherk*);

Digitized by Google

Le groupe du Gharb (ar. i. e. l'ouest);

Le groupe du Bahri (ar. i. e. le côté de la mer, le nord, syn. *chemal*, le côté gauche);

Le groupe de l'Yemin ou du Saïd (ar. i. e. *Yemin*, le côté droit, le sud, syn. *gibli*) (1).

Ces quatre groupes, toutefois, sont plutôt géographiques qu'administratifs. Les gouverneurs de provinces ne dépendent guère que du sultan; les gouverneurs généraux ou chefs de groupe jouissent d'une considération plus grande sans être armés d'une autorité qui pourrait les rendre dangereux. Il en est autrement au Darfour, comme nous le verrons bientôt, et c'est sans doute à sa politique méfiante que le Waday doit sa grandeur.

III. — *Tributaires du Waday : Kánem, Baguermi.*

Les États qui paient tribut au sultan de Waday, sont :

Le Kánem, le Baguermi, le Fitri, le Médògó, le Sila, le Rôña (2); le Kòlòkó paie quelquefois tribut au Waday, mais on doit le considérer comme dépendant plutôt du Bornou.

Le Tama est en état presque continuel de rébellion.

Le Kánem, dont l'existence paraît assez ancienne,

(1) Il y a aussi un aguid du Batha et du Batéha; Ibrahim-ibn-Arous est le titulaire actuel de ce poste.

(2) On peut ajouter à ces noms ou en retrancher le mot préfixe *dar*, qui signifie lieu, contrée, habitation (maison dans le Gharb): on peut dire Dar-Fitri, Dar-Médogo, Dar-Sila, etc., de même que Dar-Four, Dar-Waday, Dar-Baguermi, etc., et l'on peut dire aussi le Fitri, le Médogo, le Sila, le Four, le Waday, le Baguermi, etc.

Digitized by Google

a pour capitale Mâó, ville située à 2 journées au nord du lac Tchâdó, au milieu des sables. La situation assez septentrionale du Kânem n'est pas très favorable aux cultures, aussi ce pays est-il surtout parcouru par des Tibous et des Arabes, pasteurs de chameaux; les Tibous : Gounda, Sogéïda, et les Arabes Ghawâzemé, s'y livrent pourtant un peu à la culture, ainsi que les Kânembous ou Lanembous, qui sont les aborigènes.

Le Kânem a été le théâtre de presque toutes les luttes du Bornou et du Waday.

Je crois que Karga d'un côté, et Mborgou de l'autre, constituent des petites principautés indépendantes du Kânem, mais tributaires du Waday.

Le Baguermi est le plus important des États secondaires du Soudan, il existait comme royaume indépendant avant qu'il fût question du Waday et du Dar-Four; il constitue la région la plus fertile, la mieux arrosée du Soudan (1); son peuple est aussi brave et plus industrieux que les peuples voisins.

On cite, parmi les peuplades noires qui cultivent le Baguermi, les Girfâ, les Arâzâ, les Mòémâña, les Bèrgélè, les Daba, les Lètnèn, les Mbârmâ, les Liman.

La capitale du Baguermi est Mâsña ou bŏm Masña, c'est-à-dire la cité de Masña, qui s'élève à environ quatre heures de distance au nord du Batchikam ou rivière ombragée; c'est une des plus anciennes et des plus belles villes du Soudan. Elle est bâtie sur les deux bords opposés d'un étang ou rahad, de forme un peu allongée, nommé *maé Manga*. L'un des côtés de

(1) *Ba*, en baguermien, signifie cours d'eau; *ba guermi* me paraît un nom composé, mais j'ignore le sens de ses deux dernières syllabes.

Digitized by Google

la ville possède le marché et le palais du sultan, l'autre côté renferme le palais du vizir actuel, Mbarama, qui est un affranchi du bâñ; l'unique baobab dont j'ai parlé plus haut, et une sorte de temple consacré à une idole de bois nommée *merem Dida*, que les musulmans paraissent avoir épargnée. Il existe à Masña beaucoup de maisons à deux et même trois étages. Je les ai entendu comparer aux habitations de Djedda et de la Mecque, je les crois beaucoup moins belles et moins confortables; elles n'en sont pas moins une des merveilles de l'Afrique centrale.

Pour se rendre du palais du sultan à celui de son vizir, on doit, pendant l'hivernage, contourner entièrement le rahad; pendant la saison sèche, cependant, il existe entre les deux palais un pont noyé ou sorte de gué amélioré au moyen de fascines, on y passe en ayant de l'eau jusqu'à la cheville.

Je ne possède pas la division administrative du Baguermi.

IV. — *Fitri, Médogo, Sila, Rôña, Tama.*

Le Fitri est un très petit État dont les habitants paraissent former un seul peuple avec ceux du Médogo; les langues du Fitri et du Médogo ne diffèrent que par un petit nombre de mots.

En langue baguermienne, le mot *fitri* signifie désert, région inhabitée (en arabe *khéla*). On raconte que ce nom fut donné à cette contrée par des Baguermiens fugitifs qui s'y établirent : les émigrants africains conservent presque toujours le nom de *déserts* à leurs petites colonies.

Digitized by Google

La principauté ou la petite fédération de Fitri entoure entièrement le lac de ce nom ; elle se divise en quatre gouvernements ou districts qui sont ceux de :

Gamsa ;

Gollo, à 1 journée à l'ouest de Yawa ;

Tikéti ;

Kabra, au sud du lac, à 2 journées de Tikéti et 1 journée de Gamsa.

Yawa (en langue fitri, *ya*, mère, voc. *wa doura*, i. e.: ma mère, voici du doura), capitale du Fitri, est une des villes les plus anciennes du Soudan ; elle existait longtemps avant Masña, et jouissait à cette époque d'une importance dont elle n'a conservé qu'une partie.

Les autres lieux habités du Fitri sont Djiro, Debounoro, Melmé et Roumlo.

Le Médogo forme deux provinces : celle de Médogo, dont le chef-lieu est probablement Kéési, et celle de Barwala.

Le Djebel-Médogo, garantie de l'indépendance de ce petit peuple, est très élevé. On l'aperçoit d'une très grande distance, il n'est toutefois jamais couvert de neige : c'est probablement le point culminant d'une chaîne à peu près continue qui, se dirigeant vers l'ouest-nord-ouest, sépare le bassin du lac Fitri de celui du lac Kendji, et porte successivement les noms de Djaé, Mataé, Moyto, Falé, Gono, et Masarma.

Le Dar-Sila et le Dar-Rôña sont peuplés par les Dadjó.

Le Dar-Sila semble faire depuis longtemps partie de l'agglomération wadayenne ; il est vrai qu'il s'est révolté souvent, mais ces mouvements avaient moins pour but d'échapper à la sujétion que d'imposer au

Digitized by Google

Waday ses propres décisions : c'est ainsi que les gens du Sila, partisans de Saboun II, combattirent Chérif, ramené par les Fouriens, et lui résistèrent longtemps encore dans leurs montagnes après qu'il eut triomphé d'eux dans la plaine. Le Dar-Sila joua à cette époque un rôle assez important; il fournit des secours ou un refuge aux ennemis de Chérif, qui, ramené par une armée étrangère, vit presque tout le Waday s'armer contre lui.

Les Wadayens n'ont pas encore pardonné aux Fouriens cette restauration; les Fouriens, d'ailleurs, gardent vis-à-vis des Wadayens l'insolence de leur victoire, et lorsqu'en pays étranger des Fouriens et des Wadayens viennent à se rencontrer, il est rare qu'une querelle ne s'élève pas entre eux et que le sang ne coule pas. Les étudiants wadayens, peu nombreux à El-Azhar, y étaient, il y a quelques années, victimes de la brutalité de leurs ennemis; ils ont laissé le champ libre à ces derniers, et vont maintenant étudier à Damas, où ils fréquentent la mosquée de Seïdna-Yaya (N. S. Jean, Saint-Jean, ancienne cathédrale, le tombeau de Saint-Jean est au milieu de la mosquée), mosquée très sainte, puisque c'est sur le plus élevé de ses minarets (*ak minaré*, ou le minaret blanc) que Jésus-Christ doit descendre lorsqu'il viendra sur la terre pour juger les vivants et les morts.

Je suis porté à croire que le nom de Dar-Seleih n'a été donné au Waday que parce qu'on l'a confondu avec le Dar-Sila, et nullement à cause de son apôtre Saleh.

Le Dar-Sila est un pays de hautes montagnes; les sommets les plus élevés de la chaîne entourent un vaste

Digitized by Google

cirque dans lequel on ne pénètre que par une seule issue facile à garder et à défendre. C'est au milieu de ce cirque que s'élève la ville de Hòggöné, capitale actuelle du Dar-Sila; sa capitale ancienne, Bandála, est en dehors de la passe.

La vallée où coule la rivière Doey, qui se termine à Dagal, ne fait pas partie du Dar-Sila et paraît ne dépendre que très peu du Waday : c'est le refuge des malfaiteurs du Sila, du Waday, du Dar-Four, du Fitri et du Médogo.

Le Dar-Rôña est, comme le Dar-Sila, un pâté de hautes montagnes; sa capitale, Boukhas, est située à proximité de l'Omm-et-Timan. Le nom de *bòukhas* est arabe : c'est le pluriel du mot *boukhsa*, qui signifie calebasse.

Le Tama a deux capitales. L'une, Kàràÿ, située au bas du Djebel-Tama, est habitée en temps de paix; elle est, du reste, bien défendue par la nature. L'autre, d'un abord inaccessible à l'ennemi, porte le nom arabe de Bergou-má-Châfou (i. e. les Bergou ou Wadayens ne l'ont pas vue), parce que les Wadayens n'ont jamais pu s'en rapprocher beaucoup dans leurs ghazwas. Bergou-má-Châfou sert, en temps de guerre, de citadelle aux montagnards de Tama.

V. — *Dar-Four.*

Le Dar-Four, limité du côté de l'est par les conquêtes de l'Égypte, s'étend vers le sud jusqu'à l'Omm-et-Timan; la chaîne du Djebel-Marrah le borne ou le traverse du sud au nord. Un même soulèvement paraît avoir formé la chaîne des monts Medob que les cara-

Digitized by Google

vanes qui se rendent à Siout longent pendant plusieurs jours.

Parmi les peuples soumis au sultan du Dar-Four, je citerai les Toumourki, les Mimi, les Medobi, les Zaghawah, les Bégo; on rencontre aussi dans le Darfour un grand nombre de villages peuplés par les Fellatas, les gens du Bornou, etc. La capitale actuelle ou résidence royale (*fâcher*) du Dar-Four est Tèndelty (i. e. grand concours de peuple, en fourien), dont le nom ancien était Kinèbo : c'est plutôt un énorme village qu'une ville; il en est autrement de Kóbé, dont les maisons ressemblent un peu à celles de Siout.

La ville de Tèndelty ne fait partie d'aucune province ni d'aucun gouvernement général; elle est gouvernée par une sorte de lieutenant de police qui porte le titre de wàrôn (1) doulouñ. Le lieutenant de police actuel est le wàrôn doulouñ Bichara, dont le prédécesseur s'appelait Ahmed.

Le Dar-Four est divisé en quatre gouvernements généraux, à la tête de chacun desquels est placé un magdoum.

Le gouvernement général du nord, dont le chef actuel est le magdoum Hassan, qui réside, je crois, à Kóbé, comprend sept provinces dont les chefs-lieux sont :

1° Millit;
2° Kófót, à 2 j. de Millit;
3° Kóbé, à 1 j. de Kófót;
4° Koutoum, à 4 j. au N. de Kofot; les Djellabs y passent;

(1) *Wàrôn*, signifie roi en langue fourienne. A Dongola on dit *oron nemer*, le roi nemer; c'est peut-être le copte *ouro*, car l'*n* n'est là que pour marquer la relation des deux mots.

Digitized by Google

5° Djebel-Erégat, résidence du melek Sibèïroun, à 3 j. $\frac{1}{2}$ au N. du Koutoum;

6° Artó, à 5 à 6 j. à l'E. du Djebel-Erégat;

7° Djedid-es-Sél (i. e. le torrent nouveau).

Le gouvernement général de l'est qui obéit à l'abou-cheikh, le personnage le plus considérable du Dar-Four après le roi, comprend quinze provinces, dont les chefs-lieux sont:

1° Sani-Karao;

2° Argout, à 1 j. à l'O. de Sani-Karao, gouverné par un melek;

3° Toulou, occupé jadis par les Kubabich, aujourd'hui par les Hamar;

4° Sodéri, très grand village;

5° Kadja, résidence du melek Zead: on y fabrique beaucoup de boucliers;

6° Souroudj;

7° Karnak-el-Faras (i. e. ville de la jument), où Abou-Madian parvint à échapper à ses ennemis;

8° Djebel-Hillé, très grand village dans la montagne;

9° Boutà, très grand village;

10° Fòrógit;

11° Deriet-Msellem;

12° Goz-Fafa;

13° Am-Sàyàlà (*sayala*, i. e. ar. *acacia seyal*), à 1 j. à l'E. de Kério, au S. d'Argout;

14° Wadi-Béra, très grand village entre Marbouta et le Facher, à trois heures de cette dernière ville;

15° Toukoumaré, très grand village à six heures au S. du Wadi-Béra.

Djedid-Ras-el-Fil, et Wada, situé à 1 journée au N.-E. de Djedid-Ras-el-Fil, sont les deux résidences de l'abou-cheikh. Je ne crois pas que ces villages soient des chefs-lieux de provinces.

Le gouvernement général du sud ou du saïd comprend quatorze provinces dont les chefs-lieux sont:

Digitized by Google

1° Tubaldieh (i. e. ar. les baobabs), que je crois être la résidence du magdoum;
2° Dara;
3° Kochocha;
4° Ril, à 1 j. de Dara à l'O.: Téhérab en avait fait sa capitale;
5° Abougá, à 2 j. au S. du Facher;
6° Mànàwáchi, très grande ville peuplée par des gens du Bornou;
7° Korcho;
8° Hachaba (i. e. ar. gommiers), d'Ererat, gouverné par le fakih Nedjm-ed-Din;
9° Kouli-Bela (i. e. en fourien, bénéfice considérable), très grande ville;
10° Arfá (i. e. en fourien, charge, imp.), très grande ville gouvernée par le fakih Salem;
11° Wadi-Saleh (qu'il ne faut pas confondre avec le Wadi-Saleh du Djebel-Marrah), gouverné par le fakih Arnót: Wadi-Saleh n'est qu'à 1 journée de Rôña; cette vallée est fréquentée par les Arabes Táàcha et Misrieh;
12° Obà;
13° Tóbòllá;
14° Eridja.

Le gouvernement général de l'ouest comprend dix-sept provinces, dont les chefs-lieux sont:

1° Bir-Bidi (les mille puits), à 2 j. à l'O. de Facher par Goz-kàbgá;
2° Chòbá, à 1 j. de Bir-Bidi;
3° Kourou, à 1 j. de Choba;
4° Kabkabieh, à 2 j. de Kourou par le désert: Kòrgá, résidence royale, se trouve à une heure au S. de Kabkabieh;
5° Andiña, grande ville à 2 j. de Kabkabieh, dans le S.?
6° Tiwá, à 1 j. d'Andina;
7° Hellet-fakih-Soliman (*hellet*, ar. village), à 1 j. de Tiwa;
8° Sásà, à 1 j. de Hellet-fakih-Soliman;
9° Abdakké, à 1 j. de Sasa;
10° Koulkoul, à 1 j. d'Abdakké;
11° Bourtou, à 1 j. de Koulkoul;
12° Rouèy, à deux heures au N.-E. de Bourtou;
13° Melkedji, à 1 j. $\frac{1}{4}$ de Bourtou;

Digitized by Google

14° Bouera, à 2 j. de Melkedji ;
15° Bediné, à 1 j. de Bouerá ;
16° Djebel-Ghalla (i. e. ar. montagne du grain), à 2 j. de Bediné ;
17° Wadi-Haraz, 2 j. à l'O. du Djebel-Ghalla.

Djebel-Marrah.

Le Djebel-Marrah, d'où sont descendus les maîtres du Dar-Four, doit à cette circonstance, non moins qu'à sa force comme position militaire, quelques priviléges; il paraît ne dépendre que du sultan, qui y fait garder les prisonniers d'État. C'est à Torân, dans le Djebel-Marrah, que sont les sépultures royales.

La capitale ou place forte des monts Marrah s'élève au milieu d'un cirque auquel on ne parvient que par une gorge étroite et bien gardée ; le nom de cette ville est Djèlti-Bora (i. e. en fourien, tue, entre), parce que le meurtrier fugitif s'y trouve à l'abri de toute poursuite. Il n'est toutefois pas permis à tout le monde d'y chercher un refuge : un Arabe qui voudrait s'y introduire serait massacré impitoyablement par les Toumourkis.

Les Djebel-Médob et Gimir, le Dar-Fôñòró et quelques autres petits États, dépendent du Dar-Four auquel ils paient habituellement tribut.

VI. — *États idolâtres.*

Parmi les États non musulmans qui ont pu jusqu'à ce jour conserver leur indépendance, je citerai le Sàrà, ou pays des Kirdi (1); Sara, dont la capitale est

(1) Les idolâtres sont appelés en arabe canonique, *medjous* et

Digitized by Google

Mbaïmoka, ville très forte située sur la rive gauche du Chari.

Le Sàrwá, ou le pays des Sàrwá : les esclaves qui en proviennent sont très recherchés au Baguermi. Auprès de Sarwa on trouve les villages de Boua, de Gabri et de Ñelem.

Les villages de Miltou, Moul, Ndam, Tomak, Sömraï, Sara-Falgi, Sara-Ñar, Sara-Goulaï, Koumra, Tchéré, me paraissent appartenir en partie au bañ Falgi, en partie au bañ Baragé, dont les États sont plus au sud ; il est à croire aussi que quelques-uns d'entre eux sont indépendants de ces deux princes.

Je crois que les peuplades Sara ont avec les Baguermiens une origine commune ; leur langage, autant que j'en puis juger par deux ou trois mots, me paraît être le même. Le roi des Sara est appelé Bàñ, mais peut-être sont-ce les Baguermiens, et non ses sujets, qui lui donnent ce titre.

Le Djebel-Gògmi est tributaire du Baguermi ; ses habitants sont idolâtres, les princes seuls sont musulmans. Le chef actuel se nomme ngar Féla ; son prédécesseur ngar Abd-er-Rahman est prisonnier à Masña.

Le Djebel-Balil est gouverné par un chef qui porte aussi le nom de Féla, très commun parmi ces idolâtres, et le titre de ngar, que nous retrouvons dans le Médogo et le Fitri. Peut-être les peuplades du Médogo et du

abid el esnam ; au Bornou et au Baguermi, *kirdi ;* au Waday, *djenakher* (sing. *djonkhor*), et au Darfour, *fertit*.

Le mot arabe *qafir*, pl. *qoufar*, et autres, signifie infidèle (*ellazina qafirou*), et s'applique à tous les non musulmans, qui se divisent en kitabis (chrétiens et juifs), et medjous (djiaours ou guèbres, disciples de Brahma, Boudha, etc.).

Digitized by Google

Fitri (1) viennent-elles du sud, ainsi que celles du Baguermi; peut-être y a-t-il eu un mouvement de migration des peuples de l'Afrique centrale vers le nord (2), mouvement qui aura déplacé les Fellatas et rejeté les Tibous dans le désert. C'est une question à examiner.

Les Djebels : Géra (i. e. rond), dont la capitale est Abou-Telfan ; Som, Olé, Kouba, dont la capitale du même nom est située dans le voisinage de la plaine vers le nord, sont occupés par divers petits peuples confondus au Waday sous le nom générique de Djenakher.

Les Fôñoro, les gens de Kouba, de Banda, etc., sont également les Fertit des Fouriens.

(1) Une partie des gens du Fitri sont originaires du Bornou.

(2) Peut-être est-ce une migration rayonnante dont on retrouve des traces presque partout; je cite seulement en passant les Gallas.

Digitized by Google

VI^e PARTIE. — ITINÉRAIRES.

Paris, 1^er octobre 1855.

Je donne ici quelques-uns des itinéraires qui m'ont servi à construire l'esquisse d'une partie du Soudan. J'ai cru inutile de donner en même temps les distances, qui m'ont permis de fixer la position d'un grand nombre de villages, plusieurs de ces distances ont d'ailleurs été indiquées dans ce qui précède. Je me suis aussi abstenu de répéter les itinéraires que j'avais déjà eu l'occasion de publier. On remarquera quelques différences entre les indications de ces itinéraires et celles données plus haut, ces différences toutefois sont minimes et peu importantes. Il faut, dans un travail de la nature de celui-ci, savoir faire la part de l'erreur et ne pas prétendre à une exactitude qu'on ne saurait obtenir.

Lorsque le Soudan oriental aura été parcouru dans toute son étendue par un explorateur européen, intelligent et éclairé tel que le docteur Vogel, qui le visite peut-être en ce moment, on pourra remplacer l'esquisse que j'en donne par une esquisse meilleure ou même par une véritable carte, les contradictions qu'il est facile de rencontrer dans mon travail seront alors aisément résolues; plusieurs de mes indications devront être écartées; mais je ne doute pas que, considérés en masse, les faits que j'énonce le premier, sur la foi d'autrui, et avec la seule garantie de ma connaissance de l'Afrique et des Africains, ne reçoivent une éclatante confirmation.

Digitized by Google

I. — *Loggoné à Masña.*

Àsó.	1 jour.
Kógròché.	1 j.
Kàtchgi.	2 heures
Bákálà	2 h.
Masña.	6 h.
Soit. . . .	3 jours.

II. — *Masña à Mborgou.*

Abgar.	3 heures.
Walmemet.	2 jours.
Saïramban.	2 j.
Ketekmek.	10 j.
Mborgou.	1 j.
Soit environ. . . .	15 jours.

III. — *Masña à Mòïtó.*

Par Ab-Gar ou Ab-Kar, Gélás, Dar-Lélé, Rèdbé et Wódió. 3 jours.

IV. — *Mòïtó à Màó.*

Ángoura, grand village.	1 jour.
Saïramban.	3 j.
Karga.	4 j.
Màó	4 j.
	12 jours.

V. — *Masña à Màó.*

Par Walmemet, Saïramban, Karga. 12 jours.

VI. — *Masña à Yawa.*

Cásà.	4 heures.
Bálàó.	4 h.
A reporter. . . .	8 heures.

Digitized by Google

Report. . .	8 heures.
Cósé.	1 j.
Dèndéyé.	1 j.
Birket-el-Áïn.	1 j.
Tékèti.	1 j. ½.
Yawa.	1 j.
Soit un peu plus de. .	6 jours.

VII. — *Yawa à Wara.*

Gamsa.	1 jour.
Seyta.	5 heures.
Difdé.	1 jour.
Karnoy.	1 j.
Am-Djawakhin.	1 j.
Cadmoul.	1 j.
Hidjrat.	6 heures.
Am-Loubana.	1 jour.
Réméli.	1 j.
Am-Càwárem.	1 j.
Hellet-Beni-Husseïn.	1 j.
Am-Oucher.	1 j.
Gerri.	1 j.
Gébà.	1 j.
Djebel-Kousà (1).	1 j.
Nimró.	2 j.
Wara.	2 heures.
Soit environ. . .	16 jours.

VIII. — *Yawa à Wara, par le Batha et le Batéha.*

Roumlo.	1 j. ½.
Ouldjaya.	½ jour.
Barwala.	2 j.
Kondjoro.	1 j.
A reporter. . .	5 jours.

(1) Peut-être Khousa, en arabe, eunuque complet.

Digitized by Google

Report. . .	5 jours.
Am-Kharroubé.	$\frac{1}{2}$ j.
Birket-Fatmeh.	1 j. $\frac{1}{2}$.
El-Hachaba.	1 j.

Par Masmadji :

Id-ed-Djubayé.	1 j.
Karnoy.	1 j.
Karñá-Asal.	1 j.
Karñá-Oucher.	1 j.

On entre dans le Batéha :

Chak.	1 jour.
Farwála	2 j.
Kaouri.	1 j.
Kánàlà.	2 j.
Kafara.	1 j.
Kèña-Bitéha.	2 à 3 heures.

On sort du Batéha.

Am-Baché.	1 jour.
Wara	1 j. $\frac{1}{4}$.
Soit environ. . .	21 j. $\frac{1}{4}$.

IX. — *Kèña-Bitéha à Doulla.*

Malanga-Altiñ.	3 jours.
Fodjé.	1 j.

Par Derb-el-Almé :

Bardé.	2 j.
Doulla.	1 j.
Soit. . .	7 jours.

X. — *Chak à Kerwadjit par le Batha.*

Loggené-Soghaïr.	4 jours.
Ab-Kar.	1 j.
Kataltek.	1 j.
A reporter. . .	6 jours.

Digitized by Google

Report. . .	6 jours.
Malanga.	1 j. ½.
Fodjé.	1 j.
Choutek.	½ j.
Derb-el-Almé.	1 j.
Bardé.	½ j.
Doulla.	½ j.
Kerwadjit.	1 j.
Soit environ. . .	12 jours.

XI. — *Wara à Hoggené dans le Sila.*

Ab-Oundourou.	1 jour.
Id-el-Harr.	1 j.
Keña-Bitéha.	1 j.
Endillit.	1 j.
Atrak.	1 j.
Am-Loubana.	1 j.
Ras-él-Fil.	1 j. ½.
Bokhas-Soghaïr.	1 j.
Andila.	1 j.
Hidjer-Beïdh.	4 heures.
Höggené.	1 jour.
Soit près de. . .	11 jours.

XII. — *Wara à Kourmoudi.*

Gamara.	1 jour.
Marba-Habidé.	1 j.
Goz	1 j.
Rahad.	1 j.
Kourmoudi.	1 j.
Soit. . . .	5 jours.

XIII. — *Wara à Kóbé par le Batha.*

Tara.	2 heures.
Kiliñan.	2 jours.
Wadi-Hamra.	1 j.
A reporter. . .	5 jours.

Digitized by Google

Report. . .	5 jours.
Wadi-Ousña.	1 j. ½.
Bir-Degig.	1 j.
Kerwadjit.	1 j.
Kouré.	1 j.
Zilfa.	1 j.
Melkédji.	1 j.
Bouéra.	1 j.
Wadi-Fili.	1 j.
Wadi-Masáñà.	1 j.
Djebel-Ghalla.	1 j.
Bediné.	1 j.
Djebel-Amer.	1 j.
Kôñé.	1 j.
Festouñ.	8 heures
Bir-Ouchĕr.	1 jour.
Daouga.	1 j.
Kabkabieh.	6 heures.
Bir-Nabak.	1 jour.
Sani-Kàràó.	½ j.
Bir-Garda.	5 heures.
Soit de. . .	22 à 23 jours.

XIV. — *Kôñé à Hoggené.*

Koulkoul	1 jour.
Masáña.	1 j.
Ab-Daggé.	1 j.
Bourtou.	1 j.
Cadmoul.	1 j.
Djebel-Awadj.	2 j.
Mòdólné.	3 j.
Abà.	1 j.
Mononda.	6 heures.
Kaïtou.	1 jour.
Biiiñ.	1 j.
Tesou.	1 j.
Betcheketé.	1 j.
A reporter. . .	15 j. ½.

Digitized by Google

Report. . .	15 j. ½.
Liliman.	1 j.
Gamachour.	1 j.
Hoggené.	1 j.
Soit. . .	18 j. ½.

XV. — *Kôbé à Hoggené.*

Bouré.	10 jours.
Hoggené.	4 j.
Soit. . .	14 jours.

XVI. — *Tèndelti au Dar-Rôña.*

Abouga.	2 jours.
Menawachi	1 j.
Korcho.	2 j.
El-Hachaba.	3 j.
Kouli-Béla.	5 j.
Arfa.	4 j.
Wadi-Saleh.	2 j. ½.
La frontière du Dar-Rôña.	1 j.
Soit de. . .	20 à 21 jours.

XVII. — *Kôbé au Souq-el-Deleyba.*

Djebel-Kousâ ou Khousâ.	½ jour.
Goz-Gerné.	½ j.
Tèndelti (el Facher).	½ j.
Kèryó.	1 j. ½.
Ab-Tágieh.	1 j.
Am-Hedjlidj.	1 j.
Am-Djamous.	2 j.
Tubaldieh.	1 j. ½.
Dara.	2 j.
Kochochà.	1 j.
Am-Waragat.	2 j.
Souq-Deleyba.	1 j.
Soit de. . .	14 à 15 jours.

Digitized by Google

XVIII. — *Kèryó à Lobeïdh.*

Djedid-Ras-el-Fil.	1 jour.
Djemâan.	1 j.
Et-Towecha.	3 j.
Ouad-Bichara ou Dar-Hammer. . .	1 j. $\frac{1}{2}$.
Abou-Haraz.	7 j.
Lobeïdh.	1 j.
Soit de. . .	14 à 15 jours.

VII^e^ PARTIE. — PORTRAIT ET MŒURS DES SOUDANIENS.

I. — *Idée de ce travail, progrès des Africains.*

Ce travail commencé en Égypte, achevé en France, ne présente pas tout l'ordre et toute la suite désirables. J'ai voulu publier de suite des faits intéressants, sauf à les grouper plus tard dans un ordre plus méthodique: c'est donc ici plutôt le journal de mes études ou le répertoire de mes notes que le tableau de ce que j'ai appris; ce tableau d'ailleurs serait incomplet, car je ne veux point répéter ce que j'ai dit ailleurs; je me borne à revenir sur les erreurs et à combler autant que je le puis les lacunes de mes travaux précédents. Le jour où je pourrai résumer dans un livre méthodique et complet le résultat de mes recherches, n'est point encore venu.

Je poursuis donc mes études avec patience et je les poursuis avec joie, car il me semble qu'en accumulant un grand nombre de faits dont la mention paraît souvent fastidieuse, je réunis les éléments des plus hauts problèmes qu'agite la philosophie; je m'approche de la connaissance de ces lois immuables qui prési-

Digitized by Google

dent à la vie des sociétés comme d'autres lois président à la vie de la nature.

M'éloignant de l'Europe, foyer d'une civilisation industrielle sans égale, de cette Europe dont l'intelligence brilla d'une si vive lumière dans les deux derniers siècles, je gagne l'Afrique à demi musulmane, à demi barbare. J'y retrouve l'Europe du moyen âge, et cette Europe germaine et gauloise, hérissée de forêts, encombrée de peuplades misérables et féroces. Naturalisé pour ainsi dire dans un présent qui ressemble à notre passé, je comprends mieux l'histoire, je la vois se répéter devant mes yeux : ici j'assiste à la naissance d'un peuple, j'entends les premiers bégaiements d'une langue qui se forme ; là je vois une nation qui commence à cultiver le sol ; tente les premiers essais d'une industrie grossière ; fonde un gouvernement ; érige des autels à des dieux récemment inventés, et, mise en rapports avec des peuples plus avancés, en reçoit quelques idées qui décident de son avenir.

Je vois quelques États africains suivre une marche réellement progressive et je m'empresse de signaler ce fait. Mais ne croyez-vous pas, me demande-t-on, à l'infériorité des Africains? Ne les croyez-vous pas éternellement confinés dans l'ignorance et dans la barbarie? Pensez-vous qu'ils puissent jamais s'élever à la hauteur où nous sommes parvenus? Ma réponse est celle-ci : je crois à l'infériorité des Africains ; je crois cependant qu'ils peuvent progresser, même sans le contact des autres peuples, plus lentement à la vérité et dans une moindre mesure. Je considère l'isolement dans lequel ils ont si longtemps vécu comme la principale cause de leur extrême barbarie, et cet isolement

Digitized by Google

leur était imposé par la nature même du sol qu'ils habitent.

Le contact des Arabes a déjà modifié leurs mœurs et leurs idées. Le contact de l'Europe les élèvera plus haut, si l'Europe, plus tard, leur tend la main pour les guider au lieu de les opprimer et de les détruire.

Les Indous, les Égyptiens, les Grecs et les Romains ont su créer, à travers les siècles, une civilisation qu'ils nous ont léguée ; sans ces maîtres illustres, nous ne serions encore que des Celtes ; ne méprisons donc pas tant les peuples qui n'ont pas eu leur part de ce grand héritage ! Certes les noirs n'ont point l'esprit des Grecs, et, livrés à eux-mêmes, n'égaleraient probablement jamais ce peuple d'élite, mais s'ils n'ont point le génie qui invente, ils ont peut-être à un assez haut degré la docilité qui imite, et s'ils ne peuvent s'éclairer d'une lumière qui leur soit propre, ils peuvent réfléchir une partie de celle que l'Europe verse sur le monde ! Malheureusement leur esprit est naturellement futile et ils sont plus portés à singer nos sottises qu'à imiter ce qui fait notre grandeur (1).

(1) Note ajoutée après le tirage du *Bulletin*.

Un savant philologue écrivait récemment qu'il n'y a point d'exemple d'un peuple sauvage devenu civilisé. Je ne prétends pas en chercher dans l'histoire, l'histoire date d'hier ; le court espace de temps qu'elle embrasse peut ne pas fournir l'exemple de l'évolution complète d'une race humaine : mais ces haches de pierre, ces débris de pirogues, que nous découvrons chaque jour en fouillant le sol de la vieille Europe, que sont-ils, sinon la preuve matérielle de la sauvagerie de nos ancêtres antéceltiques, antégermaniques ?

Si nous n'avons point vu une même race suivre toutes les phases de sa vie, nous avons vu cependant quelques peuples passer de l'état

Digitized by Google

II. — *De la population du Soudan.*

Quel est le chiffre de la population des divers États du Soudan, ou, en d'autres termes, quelle est la densité de leur population?

Cette intéressante question me préoccupe depuis longtemps. Il ne m'a pas été donné de la résoudre; mais il me sera peut-être possible de l'élucider un peu en discutant quelques-unes de ses principales données. La polygamie ou plutôt la promiscuité qui règne dans le Soudan est favorable à l'accroissement très rapide de la population. Les villages du Soudan paraissent être très vastes et très peuplés; ceux qui servent de résidence à des princes ont souvent plusieurs lieues de tour et la multitude de leurs habitants les fait ressembler à d'immenses fourmilières.

sauvage à la barbarie; quelques autres sortir de la barbarie pour s'élever à la civilisation. Les traditions antiques de la Grèce ne nous montrent-elles pas l'ignorance et la grossièreté des premiers hommes? Nos ancêtres Celtes et Germains n'étaient-ils pas barbares et ne sommes-nous pas civilisés? Je dirai plus, ne pourrions-nous pas distinguer, pour le N. et l'O. de l'Europe, cinq époques successives: 1° l'époque des haches de pierre et des cavernes qui est peut-être celle des Dolmens, des Menhirs, des Cromlechs; 2° l'époque des Gaulois et des Germains, de César et de Tacite; 3° les siècles chrétiens du moyen âge; 4° les temps modernes à partir de la grande ère de la découverte de l'imprimerie, ou peut-être mieux de la découverte de l'Amérique; 5° enfin l'époque actuelle préparée par le XVIII^e^ siècle, se distinguant de celle qui l'a précédée, d'une part, par la vapeur et l'électricité asservies, la rapidité des voyages, l'instantanéité des communications; de l'autre, par la création ou l'immense développement des sciences physiques et naturelles, ainsi que la naissance des études philologiques, ethnologiques basées sur une connaissance plus exacte du passé et du présent?

Digitized by Google

Ces villages, toutefois, ne sont si vastes que parce que les habitations y sont clair-semées; la foule n'y est si nombreuse, si agitée, si bruyante que parce que le séjour des habitations est peu confortable, et que les noirs ont l'habitude de vivre autant que possible à l'air et au soleil.

Le nombre des villages est d'ailleurs très restreint, il n'y a que de grands villages, parce qu'en cas d'attaque, de grands villages seuls peuvent se défendre, et ces villages sont d'autant plus grands et d'autant plus peuplés, qu'ils doivent moins de puissance défensive à la nature ou à l'art. Une petite troupe se maintient dans une forteresse. Une troupe un peu plus nombreuse suffit à défendre un de ces bourgs solidement bâtis que l'on rencontre en Espagne; il faut presque une armée pour couvrir de misérables huttes entourées de haies ou de palissades.

On peut donc presque dire que le chiffre de ces agglomérations humaines est en raison inverse des moyens défensifs qu'elles empruntent à la nature ou à l'art.

D'un village à l'autre s'étendent d'ordinaire de vastes espaces incultes. Les frontières des États sont des marches, c'est-à-dire des bandes de terrain dont la largeur varie entre une et dix journées entièrement abandonnées aux bêtes fauves, et couvertes de forêts insondées que l'on ne traverse pas sans crainte.

C'est ainsi qu'un désert arbreux sépare le Dar-Four du Waday; que d'autres solitudes séparent le Waday du Djebel-Tama, du Kanem et du Baguermi. C'est ainsi que le Djebel-Géra et le Djebel-Som sont séparés du Djebel-Olé et du Djebel-Koubá, par d'immenses

Digitized by Google

plaines non point inhabitables, mais entièrement inhabitées.

Quelles ressources alimentaires les noirs et les Arabes tirent-ils du Soudan : les Arabes sont pasteurs et dès lors ne peuvent être nombreux ; les noirs échappent à peine à la vie sauvage, beaucoup d'entre eux cherchent encore leur subsistance au sein des forêts, se nourrissent des fruits que leur offre la nature ou du gibier que leur flèche peut abattre ; ceux-là encore ont besoin d'espace et ne peuvent être nombreux ; leurs frères plus avancés commencent à cultiver la terre ; ils défrichent les forêts en y mettant le feu et sèment sur les cendres aux premiers jours de la saison pluvieuse. L'étendue du sol qu'ils cultivent ainsi doit toutefois être bien restreinte, puisque partout, dans le Soudan, la propriété territoriale individuelle est à peine connue. Les Soudaniens, ainsi que les Germains de Tacite, ne possèdent d'autre sol que celui de l'enclos qui environne leurs cabanes, le champ qu'ils ont semé ne leur appartient que jusqu'à la récolte. Depuis cette récolte jusqu'aux semailles prochaines, il n'a point de maître : le droit d'y semer s'acquiert en y plantant sa lance et en semant le même jour (1).

(1) Note ajoutée après le tirage du *Bulletin*.

Dans quelques parties du Soudan, on remue la terre avec des bêches. Sur le bord des grands cours d'eau, toutefois, on trouve une lisière inondée chaque année, plus fertile à la fois et plus facile à travailler que les terrains arrosés seulement par les pluies ; ceux qui la cultivent n'ont besoin que d'un pieu assez fort à pointe charbonnée ; saisissant le pieu à deux mains et l'élevant en l'air, ils frappent le sol de sa pointe qui y pénètre assez profondément, ils impriment alors au pieu une secousse circulaire de façon à ce que le trou devienne un cône très évasé. Sur les frontières de l'Abyssinie,

Digitized by Google

Cet état de choses n'amène que rarement des contestations, car, dans le Soudan, ce n'est point comme chez nous, la terre qui manque à l'homme, mais l'homme qui manque à la terre.

La principale culture dans le Soudan oriental est celle du dokhn. M. Thibaud, qui a cultivé lui-même, dans le Kordofan, le dokhn pour la nourriture de ses domestiques, m'a assuré, au Caire, qu'un hectare de dokhn ne pouvait nourrir que de huit à dix hommes. C'est peu sans doute, chaque tige de dokhn porte beaucoup de grains, mais les tiges sont fort espacées.

D'un autre côté, cependant, quelques racines et quelques tubercules féculents contribuent puissamment à l'alimentation des Soudaniens. Je ne crois pas que le manioc soit connu dans le Soudan oriental, mais on y rencontre un tubercule que je crois fort être celui du *Convolvulus batatas;* cette plante, toutefois, n'est l'objet d'aucune culture.

La gomme, quelques fruits, celui du *Lotus*, par exemple, quelques graines sauvages; la chair des bœufs, des moutons, des chameaux, de l'éléphant, de l'antilope, de l'hippopotame et du crocodile même, ainsi que celle de quelques poissons, ajoutent encore quelque chose à l'alimentation des Soudaniens.

L'abondance du gibier, la fécondité des troupeaux et du sol dépendent surtout de l'abondance des pluies. Or, je l'ai dit ailleurs, il tombe dans le Soudan à peu près autant d'eau que dans l'Inde, mais cette eau n'est

les lisières des cours d'eau sont quelquefois partagées entre un certain nombre de propriétaires; lorsque ceux-ci veulent donner au sol sa façon, ils font appel à leurs voisins, dont ils paient le travail par le don d'une certaine quantité de viande, d'un mouton, d'une chèvre.

Digitized by Google

pas également répartie entre les différents districts : les uns sont souvent inondés, tandis que les autres souffrent de la sécheresse ; cette dernière circonstance entraîne toujours la famine, car le nègre imprévoyant et d'ailleurs misérable, n'a pas amassé de provisions ; des milliers d'hommes dès lors succombent à la faim, ou périssent en disputant à d'autres une terre moins ingrate (1).

Les guerres se poursuivent avec acharnement ; comme chez tous les barbares, le vainqueur ne garde pas de mesure ; si le fanatisme s'en mêle, il extermine les vaincus, ainsi que le firent souvent les Juifs ; si la cupidité l'anime, il les réduit en esclavage et les trans-

(1) Note ajoutée après le tirage du *Bulletin*.

L'arbre à pain introduit à Fernando-Po, depuis quelques années, l'a été récemment au Gabon par les missionnaires américains. Il faut espérer qu'il pourra s'y acclimater et qu'il pourra se répandre de ce point sur tout le Soudan. On sait que la culture de l'arbre à pain est celle qui, sur un terrain donné, peut nourrir le plus grand nombre d'hommes.

Cette culture garantit donc de la famine les peuples qui s'y adonnent. Si les commerçants ou les explorateurs qui visitent l'Afrique intérieure connaissaient mieux nos colonies intertropicales, il leur serait facile d'introduire et d'acclimater dans le Soudan un grand nombre de plantes utiles. C'est en leur rendant de pareils services qu'on peut mériter et obtenir la confiance des populations. On excite au contraire la méfiance des noirs en montrant un zèle intempestif pour l'abolition d'un trafic qui les enrichit, ou pour le triomphe d'une religion qu'ils abhorrent. L'acclimatation des espèces coloniales dans le Soudan me paraît possible, parce que le climat du Soudan est pareil à celui de la plupart des colonies. Pas d'acclimatation réelle en dehors de la parité de climat. Cet axiome semble niais à force d'être évident ; je le répète cependant, parce que je le vois tous les jours mettre en oubli.

Digitized by Google

porte au loin, de toute façon il tend à faire de sa conquête une solitude, un désert! Les épidémies enfin sont fréquentes : la variole exerce les plus grands ravages dans le Soudan; la suette y régnait cette année; le choléra y a déjà fait au moins deux apparitions depuis 1832. C'est pourquoi je ne pense pas que le Soudan soit extrêmement peuplé. Je ne proposerai pas un chiffre approximatif, c'est aux voyageurs seuls qu'il appartient de fournir de telles évaluations, encore est-il bien difficile aux voyageurs d'apprécier l'importance d'une population éclair-semée dans d'immenses villages, mobile, insaisissable, souvent cachée dans les montagnes ou derrière des marécages; et j'avoue que je n'oserais émettre une opinion sur la population des villages du Soudan que j'ai visités moi-même.

III. — *Constitution des Soudaniens, leur alimentation.*

L'incurie des Africains ou leur peu d'industrie rend leur existence précaire et misérable : tantôt tourmentés par la faim, tantôt atteints par les intempéries de l'air, ils s'affaiblissent ou contractent des maladies qui se prolongent en l'absence de soins éclairés. La race ne peut que se ressentir des souffrances de l'individu, elle tend à devenir chétive et scrofuleuse.

Ces maux, dus à la misère, doivent moins atteindre les riches que les pauvres et respecter habituellement ceux qui ont reçu de leurs pères un sang à la fois plus noble et moins appauvri.

Je dois le dire, toutefois, bien que les peuples bar-

Digitized by Google

bares soupçonnent à peine l'hygiène et la médecine, leurs maux n'égalent pas les nôtres : les plus chétifs d'entre les Africains paraîtraient robustes si on les comparait à cette multitude étiolée qui encombre nos manufactures ; chez nous le mal est invétéré, presque incurable ; les Africains, cependant, n'ont besoin que d'un peu de bien-être pour acquérir la force et la santé.

C'est que, comme tous les barbares, ils vivent au grand air, ignorent les fatigues d'un labeur insalubre et ne font point usage d'aliments ou de boissons frelatées.

L'alimentation des Soudaniens est au contraire substantielle et saine, puisque la viande et le dokhn en forment la base ; leur boisson est tantôt le lait, tantôt la bière de dokhn ; l'air et le mouvement hâtent la digestion de ces substances qui sont facilement assimilées. Les Africains riches en absorbent des quantités incroyables, aussi sont-ils généralement robustes et de haute taille ; ceux qui font usage de la bière de dokhn deviennent très gras, mais leur embonpoint n'est pas de l'obésité : tout se développe à la fois chez eux, les bras, les jambes et le corps. La fatigue, les privations leur font perdre cet embonpoint en quelques semaines, mais quelques jours d'abondance leur suffisent à le recouvrer, tant la nature de leur constitution et celle du climat favorisent la plénitude de la vie.

Les Africains se portent à l'amour avec une ardeur et une puissance dont nous avons lieu d'être confondus. La polygamie, peu pratiquée des Turcs et qui embarrasse même les Arabes, paraît indispensable aux noirs : les princes soudaniens entretiennent un nombre

Digitized by Google

tel de concubines que souvent ils sont loin de connaître tous leurs enfants; ils ignorent cependant les débauches auxquelles conduit la satiété. Les peuples civilisés et blasés ont seuls des vices, les peuples primitifs n'ont que des défauts.

Les Soudaniens possèdent de grands troupeaux de moutons, de chèvres et surtout de bœufs. Ces derniers animaux sont en si grande abondance sur le fleuve Blanc que les négociants européens, qui font de ce côté la traite de l'ivoire, peuvent s'en procurer à raison de 10 piastres l'un en verroteries. Les indigènes cependant comme tous les pasteurs, se montrent économes de la viande de leurs troupeaux; si d'ailleurs ils viennent à tuer un bœuf, l'usage n'admet pas qu'ils en vendent la chair au détail, ils sont tenus de donner à leurs voisins ce qu'ils ne consomment pas ou de les appeler tous à un banquet. Cette coutume est quelquefois éludée sur les frontières occidentales de l'Abyssinie d'une manière assez ingénieuse et assez profitable : douze ou quinze pasteurs forment une association pour la viande; chacun d'eux doit à son tour livrer un bœuf qui est mangé par tous les membres de l'association; afin d'éviter les parasites, les associés vont s'établir au sein de quelque clairière éloignée et y passent deux ou trois jours; pendant la nuit, ils se gardent des bêtes féroces par de grands feux; pendant le jour, ils dansent, ils chantent, ils racontent des histoires, et par-dessus tout, ils mangent du bœuf à peu près cru; pressés d'accomplir leur tâche, ils se disputent avec une noble émulation le sceptre de la gloutonnerie.

Je discutais un jour avec un Fourien sur les mé-

Digitized by Google

rites de la viande crue et de la viande cuite; je lui représentais que la viande crue était d'une digestion peu facile et remplissait de vers les intestins. « Cela se peut, me dit-il, mais si je jette contre un arbre un morceau de viande cuite, s'y colle-t-il? Non. Si c'est un morceau de viande crue, il s'y colle cependant, eh bien, notre corps est comme l'arbre, la viande crue s'y attache, elle se fond dans notre chair, elle est bien plus nourrissante que l'autre. » Le raisonnement de ce brave homme me parut assez absurde. Je crois toutefois, mais par des motifs différents du sien, que la viande crue ou à moitié cuite est la plus nourrissante. Le mouton se mange rarement cru.

IV. — *Des stigmates.*

Des stigmates, un tatouage particulier, la manière de porter les cheveux ou de tailler la barbe, servent toujours à distinguer les unes des autres les peuplades barbares; les soldats romains portaient la marque de leur César; Constantin leur imposa la croix; en Amérique les Virginiens se marquent, les Brésiliens se tailladent, d'autres Indiens se matachent; jadis il en était de même des Goths qui se peignaient de cinabre, et des Pictes qui ont dû leur nom à une pratique semblable (1). Si donc de mêmes usages devaient faire attribuer aux peuples qui les possèdent une même origine, l'Amérique aurait été peuplée par les Pictes et les Romains; l'Afrique elle-même leur devrait ses

(1) ..... Ferroque notatas
Perlegit exsangues Picto moriente figuras.
(Claudien. *Bell. get.*)

Digitized by Google

habitants. Il est bon de montrer à quelles absurdités conduit ce système, pour empêcher l'esprit humain d'y descendre (1).

J'ai indiqué ailleurs les signes auxquels se reconnaissent quelques peuplades africaines et quelques tribus arabes du Soudan. Denham avait inséré, dans les planches de son excellent ouvrage, des figures indiquant le dessin d'après lequel se tailladent quelques-uns des peuples qu'il a vus. Le cheikh Mohammed a parlé des stigmates usités au Dar-Four et au Waday; la connaissance de ces marques est d'une importance réelle pour le voyageur et pour le géographe qui veut diriger une enquête. Il est bon de savoir juger à la simple vue de son visage de la nationalité d'un noir qu'on croise dans la rue; on ne le fera pas appeler pour lui adresser des questions oiseuses et on ne le laissera pas passer si son témoignage peut être utile.

Cependant la marque n'est pas toujours un signe certain de reconnaissance : il arrive quelquefois que des noirs portent une marque étrangère; c'est ainsi que j'ai connu un Baguermien qui portait les taillades du Bornou, parce que sa mère était de ce pays et peut-être par suite d'une autre circonstance.

La marque du Bornou consiste dans des taillades dirigées depuis les tempes jusqu'au menton et dont le nombre me paraît indéterminé.

La marque du Baguermi consiste en une petite tail-

(1) Note ajoutée après le tirage du *Bulletin*.

La circoncision, empruntée par les Israélites aux Égyptiens, n'était probablement, d'abord, qu'un stigmate ou signe de reconnaissance, destiné à prévenir toute union des filles égyptiennes ou israélites avec des étrangers.

Digitized by Google

lade sur le front au-dessus du nez, et en deux taillades sur chaque tempe.

Un genre de marques assez commun dans le Soudan est celui des dents limées en pointe ou arrachées. Une peuplade du fleuve Blanc s'arrache les incisives supérieures, une autre les incisives inférieures; leur prononciation s'en ressent. Le langage de ces peuples ne peut être articulé convenablement par ceux qui possèdent toutes leurs dents: il constitue une série de sifflements bizarres plutôt qu'une langue humaine. Ces articulations étranges ne sont pas des lettres, on peut les noter, mais ce serait dégrader l'alphabet que de leur y donner une place.

J'ai cité dans ce travail les Ab-Senoun, qui se distinguent des autres Wadayens par leurs dents noires, ce qui ne veut pas dire que les Ab-Senoun soient d'origine siamoise.

Les Ab-Charib se distinguent par leurs moustaches, d'autres par la manière de porter leurs cheveux; les Arabes en font des tresses; les noirs idolâtres, surtout du côté de l'Abyssinie, en font de grandes touffes, des tours ou des couronnes. Les Abba-Djifar en font deux grandes houppes, dont l'une s'élève sur le front et l'autre sur la nuque.

V. — *Les troupeaux, le lion.*

Les noirs du Soudan central paissent de nombreux troupeaux de bœufs. J'ai recueilli auprès de quelques-uns de ces noirs des renseignements curieux sur les soins donnés aux troupeaux; les mœurs des bœufs et celles des bêtes féroces qui les attaquent.

Digitized by Google

En outre des clairières ou ils paissent d'habitude, les bœufs sont conduits pendant une saison dans de vastes pâturages qui, dans quelques parties du Soudan central, constituent de véritables propriétés individuelles, non que l'on reconnaisse un maître à la terre, mais parce que cette terre, stérile par elle-même, est fécondée par des irrigations dues au travail de l'homme. On n'a pas besoin de semer ces prairies artificielles, les bœufs n'y étant conduits qu'après la chute de la semence.

Dans quelques contrées voisines du Choa, on délaie de temps à autre dans l'eau, dont on abreuve les bœufs, une terre saline qui est apportée de loin et que l'on paie fort cher; ce sel est probablement du natron : les troupeaux s'en trouvent fort bien, leur appétit s'accroît, leur embonpoint augmente, leur poil devient luisant.

D'ordinaire, on retire, pendant la nuit, les bestiaux dans un simple parc formé de branchages épineux. Quelquefois cependant, dans les pays dont je viens de parler, on les enferme dans des sortes d'étables, couvertes de paille, dans lesquelles ils sont séparés les uns des autres par des pièces de bois. On en place entre les files à hauteur de poitrail, afin d'empêcher les bœufs de se battre.

Les bœufs du Soudan, de haute taille, robustes, pourvus en général de cornes énormes, sont très batailleurs; leurs luttes sont terribles. Deux taureaux, jaloux de la possession d'une génisse, se menacent par d'effroyables beuglements, trépignent, fouillent et éparpillent le sable, s'éloignent pour prendre du champ, se précipitent l'un sur l'autre la tête baissée,

Digitized by Google

les cornes en avant (1) : les cornes se choquent et se croisent comme des épées, chacun des deux adversaires cherche à dégager les siennes et à écarter celles de son ennemi, ou se roidissant sur leurs jarrets, tous deux se poussent à la fois et cherchent à se renverser; à peine tombé, le vaincu est déchiré à coups de cornes; quelquefois, cependant, le plus faible a recours à la fuite, il se dégage à l'aide d'une feinte habile, tourne les talons et galope; l'autre le poursuit alors, lui plonge ses cornes dans le bas-ventre et roule sur son cadavre.

Lorsqu'un troupeau nombreux se trouve agité de quelque velléité subite, se précipite vers un cours d'eau ou vers un pâturage, prend la fuite ou fond sur un ennemi, les petits veaux étouffés, heurtés, foulés par cette cohue, reçoivent plus d'un coup de corne. Presque tous les bœufs du Soudan portent des cicatrices qui n'ont point d'autre origine.

Dans le Waratta, sur les frontières du Choa, on calcule qu'il faut dix-huit hommes pour renverser un bœuf; avec le laço des gauchos, il n'en faudrait qu'un. On égorge les bœufs avec un sabre. Les taureaux sont châtrés par écrasement.

(1) Le Tasse, imitant Virgile, décrit ainsi la fureur du taureau :

..... Il tauro, ove l'irriti
Geloso amor con stimoli pungenti,
Orribilmente mugge, e co' muggiti
Gli spirti in se risveglia, e l'ire ardenti,
E'l corno aguzza ai tronchi; e par ch'inviti
Con vani colpi a la battaglia i venti:
Sparge col piè l'arena, e'l suo rivale
Da lunge sfida a guerra aspra e mortale.

Digitized by Google

Dans plusieurs contrées de l'Afrique intérieure, les pasteurs donnent un nom à chacun de leurs bœufs et s'en servent pour les appeler. Ils leur apprennent leur nom d'une manière assez originale : lorsque le troupeau est en marche, il arrive souvent qu'un bœuf s'écarte, le bouvier l'appelle alors plusieurs fois en lui lançant des pierres, le bœuf regagne sa place; s'il s'en éloigne de nouveau, le même manége a lieu de telle façon qu'il finit par obéir au seul appel de son nom, afin d'éviter le châtiment qui le menace.

Le lion du Soudan diffère par quelques traits, comme le savent les naturalistes, de celui d'Algérie; il est moins robuste et moins hardi que ce dernier. Il est certain que les habitants de l'Afrique centrale n'en ont pas peur. Quelquefois un lion rôde pendant la nuit autour de leurs parcs, les bœufs l'éventent et beuglent, les chiens aboient en reculant, les hommes sortent de leurs demeures et cherchent le lion en poussant de grands cris; le lion s'enfuit, les hommes le poursuivent et, s'ils parviennent à l'atteindre, l'attaquent à l'arme blanche; il arrive souvent que le lion, très effrayé par cette poursuite, lâche ses excréments, qui ressemblent à ceux de l'homme.

Le lion, qui chasse seul ou par familles, est précédé le soir par les chacals, et les hyènes qui chassent en troupe et par battue, il les écarte, et ces animaux affamés attendent qu'il se soit repu pour se jeter sur les restes de son festin, ronger la peau et les os du gibier dont il a dévoré les chairs; aussi leurs excréments sont-ils blanchâtres et remplis de poils. La hyène est quelquefois tellement pressée par la faim, qu'elle

Digitized by Google

attaque et mange le chien, ce que les autres carnassiers ne font pas, au moins lorsqu'ils sont libres.

Les carnivores, en effet, ne se repaissent point de la chair d'autres carnivores. La chair du loup, celle du vautour, etc., répugnent à l'homme. Des prophètes ont déclaré impurs ces animaux, parce que leur nourriture se rapprochait de la nôtre (1). L'aigle ne mange pas l'épervier, le lion ne mange pas le chacal, et je crois qu'il doit éprouver de la répugnance pour la chair de l'homme qui se repaît de viande.

Les restes du lion sont infects, parce que le lion déchire et lacère longtemps sa proie avec ses ongles avant de la dévorer; aussi les noirs n'y touchent-ils jamais; ils n'hésitent pas, à ce que je crois, à manger ceux de la panthère. Le lion chasse quelquefois de jour, il s'approche alors de sa proie en rampant, sans se laisser éventer, arrivé à une distance convenable, il s'élance sur elle en deux ou trois bonds, la saisit et l'égorge. Il se jette par derrière sur le mouton, le saisit entre ses griffes, le secoue et le choque contre les rochers ou les arbres et le dépèce.

Il déploie plus de ruse dans l'attaque du bœuf; il bondit de façon à tomber d'arrière en avant sur l'une ou l'autre de ses épaules, mais de préférence sur son épaule gauche, qu'il saisit avec ses dents. Il lui

(1) Note ajoutée après le tirage du *Bulletin*.

Les plus récents ont suivi, sans en soupçonner les motifs, la conduite de leurs devanciers, mais je trouve toujours chez eux trois sortes de substances impures: 1° les excréments et les chairs corrompues; 2° la chair humaine; 3° la chair des animaux carnivores ou qui se repaissent d'aliments corrompus.

Digitized by Google

enfonce dans le garot les griffes de sa patte droite, tandis que des griffes de la patte gauche il déchire les artères de son cou, arc-boutant en même temps au sol ses pattes de derrière, il pousse le bœuf et le renverse.

Le bœuf attaqué ainsi pousse des beuglements plaintifs auxquels répondent tous les bœufs qui l'entendent; tous perdent la tête, cherchent à s'abriter les uns derrière les autres, se poussent, se pressent et se blessent; aussi le lion se rend-il plus redoutable par le désordre qu'il met dans les troupeaux que par le nombre de ses victimes.

Je ne crois pas que le lion aime la chair humaine, il lui arrive cependant quelquefois d'en goûter, la faim, l'occasion l'y entraînent. On m'a raconté à ce sujet le fait suivant.

Une femme qui venait de ramasser du bois fit rencontre, dans un taillis assez éloigné de son village, d'un lion qui passait au vent et ne l'avait pas flairée : la femme eut peur et laissa tomber son fardeau; le lion fut étonné d'abord et montra quelque hésitation; voyant enfin qu'il avait affaire à faible partie, il se rapprocha de la femme par des circuits, se jeta sur elle et la dévora. On n'eut connaissance de cet événement qu'après deux jours, mais les détails du drame étaient écrits sur le sable, par les traces épannies et profondes du lion.

Les Soudaniens, très habiles dans ce qu'ils appellent la lecture du sable, ne savent pas seulement reconnaître la trace des divers animaux, ils savent encore distinguer le pas du mâle de celui de la femelle. J'ai cru longtemps qu'ils se basaient pour cela sur ce que

Digitized by Google

le bassin de la femelle, plus développé que celui du mâle, l'oblige à écarter davantage les jambes de derrière: je me trompais; ils ont remarqué que le pied de la vache était plus ouvert que celui du taureau, ils prétendent qu'il en est de même de celui de la jument par rapport à celui du cheval et, qu'au contraire, le pied du chameau est plus ouvert que celui de sa femelle.

Des citadins élevés au sein de la civilisation la plus raffinée et complétement ignorants de la nature, sont tentés de rejeter de pareils faits; le Nubien, cependant, auquel on a volé, pendant la nuit, un bœuf ou un mouton, cherche au matin la trace de son voleur: il prend un morceau de cuir bien sec et le découpe à la mesure de cette trace; tôt ou tard son œil lui montrera une trace pareille et son cuir servira à justifier ses soupçons; si le vol est important, il aura d'ailleurs fait garder la trace, et c'est avec sa trace ainsi conservée qu'il confrontera son voleur. On dit en dongolawi, *tin àdjingé àssàrà*, il a mesuré avec une peau de bœuf, ce qui revient à dire: il a pris ses dispositions pour retrouver son bien.

VI. — *Industrie, commerce.*

L'industrie des Soudaniens est très peu avancée, ils savent extraire quelques métaux, forger le peu de fer employé dans la fabrication de leurs armes; tisser et teindre avec l'indigo quelques cotonnades. C'est le Baguermi surtout qui fabrique ces bandes minces d'étoffe qu'on coud les unes à côté des autres pour en confectionner des vêtements; les idolâtres, du reste, ne

Digitized by Google

poussent pas si loin la recherche du costume, ils se contentent en général de la peau de bête dont la tradition affuble Hercule, parce que, nous dit Diodore, Hercule vivait aux premiers jours du monde. Quelques-uns, cependant portent des vêtements d'une singulière espèce: les Sydamiens, par exemple, s'affublent des fibres de la feuille d'un grand bananier, ou peut-être du latanier; ils les réunissent par une extrémité à un cercle qu'ils se passent au cou et les laissent pendre librement jusque sur leurs jambes: ce vêtement est appelé par eux *gòtchó;* les mêmes Sydamiens se coiffent d'un bonnet conique fait de la peau poilue d'un animal que je ne connais pas, mais dont le cri est, m'a-t-on dit, *wòrrou wòrrou.*

Les noirs du fleuve Blanc portent quelquefois des calottes assez habilement travaillées. M. d'Arnaud m'a montré un de ses dessins représentant un Bari, dont la chevelure disparaissait sous un tissu de ces petites porcelaines appelées *wadé* par les Arabes. M. d'Arnaud l'invita à lui donner sa coiffure en échange de quelques verroteries, le noir accepta volontiers : malheureusement sa coiffure ne faisait qu'un avec sa tête, les *wadé* étaient passés dans ses cheveux, on ne pouvait que les enlever un à un, et M. d'Arnaud désappointé dut renoncer à son acquisition.

Le commerce est encore peu développé dans e Soudan, nos monnaies sont à peine connues, et ne sont point d'usage au Dar-Four, au Waday, au Baguermi, au Bornou.

Dans plusieurs parties de l'Afrique intérieure, le sel est accepté comme monnaie. Sur les frontières occidentales de l'Abyssinie, il est échangé contre des

Digitized by Google

esclaves par des marchands abyssins ou arabes. Ce sel est moulé en cylindres de diverses dimensions et de valeurs diverses.

Au Bornou et chez les Fellatas on se sert, comme monnaie, de wadè'; en kanouri, *kôñgónà;* en balébèli, *kòrdi;* il y a 20 000 de ces petites coquilles au quintal; un bœuf en vaut de 3 000 à 5 000; un esclave, de 15 000 à 20 000; un tob (1), 400; trois têtes de maïs, 30 ou un *girsé.*

Dans le Baguermi on se sert de ces bandes minces d'étoffe dont j'ai parlé plus haut: on se servait surtout auparavant de petites plaques de fer enfilées par paquets; ces plaques de métal rappellent involontairement l'*as rudis* de Numa Pompilius.

Les tobs longs et larges de Dongolah sont employés comme monnaie au Waday et dans le Dar-Four; enfin les hachach, ou fers de bêche, passent dans le Kordofan comme je l'ai dit ailleurs.

L'ivoire, très recherché aujourd'hui par les négociants qui fréquentent Khartoum, est très commun dans le Soudan central, bien que les noirs ne puissent tuer que peu d'éléphants, parce qu'en l'absence de tout débouché, l'ivoire s'accumule depuis des siècles entre leurs mains, le Dar-Róña, le Djebel-Médògó, le Djebel-Gògmi sont peut-être les lieux du monde où il y a le plus d'ivoire: il paraît y être employé exclusivement à l'ornementation des cabanes royales.

Les négociants de Khartoum auraient donc un immense avantage à remonter le Keïlak, et j'espère qu'ils

(1) Ce tob ou pièce de toile est long de trois à quatre coudées, on l'appelle *gàbágà* au Bornou, et *páli* dans l'Afnou.

Digitized by Google

le feront bientôt : se présentant comme chasseurs, ils seront bien accueillis des peuplades trop souvent affamées qu'ils nourriront de la chair des éléphants qu'ils tueront ; on sait que les Africains sont ardents à cette curée.

La chasse de l'éléphant est très productive dans le Soudan central comme sur le Nil Blanc, dans cette dernière région, M. de Malzac a tué, m'a-t-on dit, l'année dernière, dix-sept éléphants ; les quatre derniers ont été abattus par onze balles ; on comprend qu'il s'agit de balles cylindro-coniques à pointe d'acier et d'un calibre assez fort.

VII. — *Récit d'un enfant waratta.*

Un enfant waratta, très intelligent et déjà un peu lettré, qui est depuis cinq ans dans ma maison, m'a fait le récit suivant de sa captivité. Je le laisse parler.

Notre village était bâti sur une hauteur environnée de toute part de vastes plaines herbeuses où paissaient nos troupeaux ; à une distance de deux heures à peu près de notre village commençaient de grandes et obscures forêts qui se perdaient à l'horizon : c'était le repaire des bêtes féroces ; il eût été dangereux d'y pénétrer de nuit ; un jour que sur la lisière de cette forêt je gardais nos bœufs avec quelques autres enfants, je me souvins d'une branche que j'avais redressée et émondée peu auparavant, dans le but de m'en faire plus tard une baguette et je résolus d'aller la couper ; mes camarades voulurent m'en dissuader. — Le lion te mangera, me dirent-ils, ne va pas dans la forêt. — Le lion, répondis-je, ne se promène pas en

Digitized by Google

plein jour; maintenant c'est aux vautours de manger et aux lions de dormir; je n'ai rien à craindre, d'ailleurs, je n'ai pas peur. Je les quittai alors, content de montrer plus de courage qu'eux et je pénétrai dans la forêt. J'y avais à peine fait quelques pas lorsque je vis un cheval sellé, chargé de deux petites outres. Je crus ce cheval abandonné et m'emparai de sa longe dans le dessein de le conduire à notre village. Je voulus toutefois savoir ce que contenaient les outres; j'en ouvris une, j'en tirai un morceau de galette de dokhn et un grand couteau, le couteau me fit peur et je le replaçai précipitamment. Je me sentis à ce moment saisir par-derrière, je me retournai tout troublé et je vis un homme grand et robuste qui, me tenant toujours, me demanda ce que je faisais auprès de son cheval. Je ne savais que lui répondre; il se mit à rire et me dit: Veux-tu monter à cheval, nous allons aller chez ton père qui donne ce soir un repas et prépare, en ce moment de la bousa. Flatté de monter à cheval, trop intimidé d'ailleurs pour refuser, j'acceptai son offre. Il monta, me prit en croupe, me lia à sa ceinture et nous partîmes au galop. J'étais d'abord enchanté d'aller si vite, de voir tant de pays; mais bientôt j'éprouvai de la fatigue et je m'étonnai de ne point arriver chez mon père; après une course de huit à neuf heures, nous nous arrêtâmes dans un village pour y passer la nuit. Je demandai mon père, on me dit que je le verrais le lendemain; mon guide fit provision de viande sèche et le lendemain matin nous continuâmes notre voyage; nous arrivâmes le soir dans un second village; une vieille femme, chez qui nous descendîmes, m'apporta un grand plat de lait et

Digitized by Google

de pâte que je mangeai avec appétit : cette femme cherchait à me rassurer, mais j'étais fort inquiet. Un Sydamien parut dans la cabane avec mon guide, il me regarda un instant, puis mon guide disparut et je restai seul avec le Sydamien. Je compris alors l'étendue de mon infortune et je versai d'abondantes larmes! J'étais convaincu d'ailleurs que le Sydamien devait me manger, car ce peuple, qui fait avec nous quelque commerce, n'en passe pas moins parmi nous pour anthropophage.

Deux ou trois jours de voyage encore nous conduisirent à la frontière de l'Abyssinie : là nous descendîmes dans un grand village et je fus conduit dans une cabane très vaste, où je vis plusieurs filles et plusieurs petits garçons qui paraissaient être dans la même situation que moi. Bientôt arrivèrent quelques hommes qui paraissaient les chefs du pays; ils nous firent ranger tous devant eux et demandèrent à chacun de nous comment il se trouvait là; mon Sydamien m'avait dit de répondre qu'il me tenait de mes parents, je n'osai faire une autre réponse et l'on passa à d'autres; il n'en restait plus à interroger que trois, lorsqu'une fille de mon pays répondit qu'on l'avait enlevée et qu'elle voulait quitter son ravisseur. On la fit passer dans une autre cabane afin de la renvoyer à ses parents; les deux enfants qui furent interrogés après elle firent la même réponse; j'aurais alors voulu revenir sur ma déclaration, mais je n'osai pas et l'on ne m'en laissa pas le temps. Mon sort était décidé, je ne devais plus revoir ma famille ni mon pays! j'allais chercher une autre patrie et d'autres protections. Le lendemain nous partions en caravane pour Massawa.

Digitized by Google

Paris, février 1856.

Les VIII, IX, X et XI[e] parties du mémoire sur le Soudan ont été lues à l'Académie des sciences morales et politiques, dans les séances des 2 et 9 février, par l'auteur, qui y avait joint l'introduction suivante et y avait ajouté quelques explications destinées à résumer les premières parties de ce travail. Ces explications auraient ici été superflues et n'ont en conséquence pas été rappelées.

Le travail que j'ai l'honneur de communiquer à l'Académie complète un ouvrage que j'ai publié il y a deux ans sous ce titre : *Le Désert et le Soudan*, et fait partie d'un mémoire assez volumineux dont j'ai fait paraître déjà deux cahiers. Ce mémoire traite de la géographie, de l'ethnographie, de l'histoire, de l'état social et des institutions de l'Afrique intérieure. J'ai présenté à la Société de géographie les portions de ce

Digitized by Google

travail qui l'intéressaient plus spécialement. J'ai pensé que les détails que j'étais à même de fournir sur l'état social et les institutions des peuples primitifs du Soudan pouvaient être de nature, par les comparaisons qu'ils amènent et les réflexions qu'ils font naître, à intéresser l'Académie des sciences morales et politiques. J'ai pensé que cette savante compagnie voudrait bien, en faveur de la nouveauté des faits, excuser l'imperfection de la forme sous laquelle je les lui présenterais, et que peut-être mes investigations patientes trouveraient dans sa haute approbation la récompense que j'ambitionne le plus.

Étudier l'Afrique, c'est étudier en quelque sorte l'avenir de la France elle-même. L'Afrique n'est plus cette région fabuleuse que le Tasse nous représente :

« Sul mar culta e ferace, addentro solo
» Fertil di mostri e d'infeconde arene. »

Cette partie du monde, si voisine de nous, s'en trouvait éloignée par des haines séculaires et par une crainte née du souvenir d'antiques désastres, lorsqu'au commencement de ce siècle, l'Égypte fut atteinte par nos armes; le prestige qui environnait ce monde inconnu tomba devant l'examen. Trente ans plus tard, l'Algérie devenait un appendice de la France.

C'est toutefois moins à la force de ses armes qu'à la sagesse de ses conseils, à la prudence de sa conduite, que la France doit ses progrès en Afrique. A côté de l'Algérie conquise par la force, mais soumise par la justice, se groupent : l'Égypte régénérée, l'Abyssinie décrite, l'Afrique australe visitée par des Français, dont le prestige de nos arts, de notre sagesse ou de

Digitized by Google

notre religion protégeait et protége encore les lointaines entreprises. Le Sénégal, dont la conquête pacifique datait de 1760, longtemps improductif et négligé, a repris aussi le rang qu'il devait tenir. Une administration intelligente étudia les ressources de cette colonie, lui révéla des richesses qu'elle ne soupçonnait pas, et, par l'introduction en 1842 de la culture de l'arachide, servit à la fois les intérêts de la métropole et ceux de la colonie, l'industrie de Marseille et le commerce du Sénégal.

L'établissement, en 1845, de nouveaux comptoirs d'Assinie, du grand Bassam et du Gabon, a donné les plus heureux résultats. Pendant quelques années, à la vérité, le comptoir du Gabon faisait peu d'affaires; mais cet état de choses paraît bien changé aujourd'hui. Il y a souvent, pour les colonies, comme une période d'incubation dont les hommes d'État doivent savoir avec patience attendre le terme; ils ont travaillé pour l'avenir, l'avenir jouira du fruit de leurs travaux.

Ces comptoirs servent aujourd'hui de centre à des missions catholiques, qui, après avoir traversé de longues épreuves, paraissent en progrès. Des intrigues, des révoltes ont agité récemment le Sénégal; mais elles n'ont eu d'autre résultat que de porter plus loin notre drapeau et le renom de notre puissance.

Dans la mer des Indes, d'autre part, nos établissements de Nossi-bé et de Mayotte, ainsi que le traité conclu en 1844 avec l'imam de Mascate établi à Zanzibar, ont accru notre influence, développé notre commerce, facilité les investigations de la science.

Enfin, dans l'Afrique australe, et jusqu'à une distance de 250 lieues du Cap, les missionnaires évangé-

Digitized by Google

liques français ont fondé douze missions, d'où le christianisme et les arts de l'Europe rayonnent et se répandent sur des peuples plongés jusqu'alors dans l'ignorance et la barbarie la plus profonde.

Ces missions, déjà assez anciennes, ont valu à la science plus d'un progrès : la géographie, l'ethnographie, l'étude des langues africaines, leur ont de nombreuses et grandes obligations. La sage réserve qui préside aux relations des missionnaires avec les Anglais du Cap et les Boers indépendants, l'influence qu'ils ont su acquérir sur les peuples qu'ils dirigent, assurent l'avenir de ces établissements français.

Ainsi, grâce à des efforts sages et prévoyants, grâce à l'énergie de quelques hommes d'élite, l'Afrique s'ouvre de tous côtés devant nous, et doit de plus en plus attirer notre attention, devenir l'objet de nos études.

VIII^e^ PARTIE. — GOUVERNEMENT.

I. — *Gouvernement; pouvoir des esclaves.*

Quatre monarchies puissantes se partagent le Soudan; ces monarchies ne sont point anciennes et ont eu d'humbles débuts. Ce n'est qu'à une époque récente que quelques princes par leurs conquêtes, d'autres par l'habileté de leur politique, ont étendu les limites de leurs États ou grandi l'autorité royale.

Chez les Barbares la république ne souffre qu'un petit nombre de citoyens, une tribu, une peuplade dont tous les hommes valides réunis en cercle peuvent entendre la voix d'un même orateur, n'ont besoin de déléguer à personne le soin de régler leur conduite et de décider de

Digitized by Google

leurs actes. Mais la prérogative si précieuse dont jouit chaque membre de ces petites sociétés, ne saurait être conservée par des millions d'hommes peu éclairés, sans qu'il en résultât de la négligence ou du désordre. Elle devient alors quelquefois le privilége d'un petit nombre de chefs, ou de quelques corps influents tels que l'armée, la magistrature, le clergé, les corporations industrielles, qu'on peut alors considérer comme autant de citoyens collectifs.

Mais une nation nombreuse et barbare ne présente pas toujours les éléments sérieux d'un gouvernement aristocratique. Le despotisme alors s'y établit dès les premiers jours : l'orient musulman en fournit de remarquables exemples.

Ce despotisme, cependant, rencontre des limites, car le peuple ne le souffre qu'à la condition que le coran sera la charte et le code de l'État. Cette garantie doit être respectée d'autant plus qu'elle est seule. Rien n'est plus dangereux pour un despote, dit Montesquieu, que de vouloir changer les coutumes du peuple.

Les princes du Soudan, en réduisant quelques petits chefs à leur payer tribut, ont acquis des vassaux qui ne sont point dangereux. Le sol n'étant pas la propriété exclusive d'un petit nombre, il y a peu d'hommes riches ou puissants que le gouvernement doive redouter. Mais les dynasties soudaniennes ont dû à l'islamisme leur grandeur ou leur consécration; elles sont tenues d'y rester fidèles, et le peuple ne leur obéit que tant qu'elles-mêmes obéissent au coran et se montrent dociles à la voix de ses interprètes.

Ces interprètes sont les eulemas ; le prince doit les

Digitized by Google

consulter sur toutes les affaires de quelque importance; leur fetwa ou décision suffit à tout justifier et peut tout compromettre.

Le souverain choisit du reste ses agents soit parmi ses enfants, soit parmi ses esclaves.

Les esclaves, très nombreux dans le Soudan, y sont, pour la plupart, comme chez les Romains et dans nos colonies, employés à la culture des terres et à divers travaux; il est rare dans le Soudan, comme dans les républiques de l'antiquité, qu'un homme libre consente à travailler lui-même.

Quelques esclaves cependant, appelés à exercer des fonctions domestiques, peuvent s'élever dans la confiance de leur maître; ces esclaves appartiennent presque toujours à des races particulièrement estimées; c'est ainsi que les Sarwa sont traités avec beaucoup de faveur dans le Baguermi.

On peut dire, en thèse générale, que la faveur accordée à l'esclave est d'autant plus grande que sa race diffère moins de celle de son maître. Partout, comme chez les Juifs et les Romains, le débiteur, contraint de se vendre, est traité avec bonté par son concitoyen devenu son maître, ou vengé par le peuple des injures qui lui sont faites.

Nous voyons chez les Romains les esclaves domestiques s'élever du gouvernement de la maison de leur maître au gouvernement même de l'État. L'orgueil proverbial de la maison claudienne n'empêcha pas Tibère et son successeur d'être conseillés ou menés par leurs affranchis. Sans doute au temps de la grandeur romaine, les citoyens, plus jaloux de leur gloire, n'eussent pas supporté patiemment une telle injure.

Digitized by Google

Claude, cependant, rappela un jour aux sénateurs que, dès les premiers temps de la république, des affranchis y avaient joué un rôle important.

L'Égypte ancienne nous montre Joseph surgissant de la servitude pour devenir l'arbitre de l'empire.

L'Égypte musulmane a été longtemps possédée par des mamelouks, sorte de milice recrutée par la servitude, et l'empire ottoman regorge d'esclaves qui règnent sur les enfants de leurs maîtres.

Quelques esclaves noirs tiennent dans le Soudan la place que les mamelouks tiennent dans tout l'Orient, et que les affranchis occupaient à Rome.

Je citerai, parmi ceux qui ont acquis quelque célébrité, Barka-Gana, qui commandait l'armée du Kanemi à l'époque à laquelle Denham et Clapperton visitèrent le Bornou; Kadjalla-Taé, qui la commandait auparavant; Fatcha-Kano, Abd-Allah-Gabadna, Mbarama, etc., qui figurent dans l'histoire du Baguermi; le khalifa Deldoum, qui usurpa sur Hachim de Gimir la vice-royauté du Kordofan, et disputa la royauté du Dar-Four à Abd-er-Rahman II, etc., etc.

L'affranchissement est regardé dans le Soudan comme une formalité oiseuse, ou comme l'injuste rupture d'un lien qui ne doit jamais être brisé. Ainsi Barka-Gana, quoique à la tête d'une armée, dut reconnaître le pouvoir du Kanemi sur sa personne, et s'humilier devant cet homme remarquable qu'il avait offensé et qui lui pardonna facilement.

II. — *Légitimité, usurpations, insignes.*

En théorie, l'islam ne peut avoir qu'un chef, qui est le khalife ou vicaire du prophète; pour être légitime,

Digitized by Google

ce khalife doit être musulman, mâle, majeur, sain d'esprit, de condition libre, et de la tribu de Koreych.

Dans la pratique, le monde musulman est divisé entre une multitude de souverains qui se prétendent tous khalifes, bien que la plupart d'entre eux ne soient pas koreychites.

Le padichah des Turcs est le plus puissant de tous ces khalifes; il a pour lui l'éclat et le prestige d'un passé glorieux. La race turque a été maîtresse de l'Algérie; elle domine encore à Tunis, à Tripoli, en Égypte; le padichah a le titre de protecteur des villes saintes; enfin la plupart des musulmans croient que les princes chrétiens en reçoivent l'investiture et lui paient tribut. On ne s'étonnera donc pas si les princes du Soudan le regardant comme le maître du monde, le véritable partageur (padichah) des couronnes, s'adressent quelquefois à lui dans leurs embarras, et, à défaut d'un appui matériel, qu'il ne saurait leur prêter, aient recours à son appui moral : c'est ainsi que Chérif fut rétabli dans ses États. Les princes soudaniens paraissent même se prêter à recevoir du padichah l'investiture de la royauté. Le pacha de Tripoli jouit dans le Soudan d'une grande influence : il en est de même du vice-roi d'Égypte qui cherche à étendre de ce côté le renom de sa puissance.

Le sultan du Maroc jouit aussi de quelque crédit à Ten-Bouctou, comme parmi les fellatas, et de tous ceux qui commandent à l'Afrique méditerranéenne; les maîtres de l'Algérie sont les seuls que le Soudan ne connaisse pas et qu'il ne consulte jamais.

L'origine de la royauté dans le Soudan, comme partout, a été l'élection. Les rois élus ont légué à leurs

Digitized by Google

enfants ou à leurs frères le pouvoir dont on leur avait confié l'exercice. En général, le personnage le plus âgé de la famille royale a succédé au trône, à l'exclusion des enfants mêmes du roi décédé. Cette coutume est celle des Arabes et des Turcs ; les Soudaniens, s'ils ne la suivaient déjà, ont dû l'adopter dès qu'ils se sont trouvés en rapport avec d'autres musulmans.

Chez eux, comme chez les Arabes et les Turcs, le pouvoir est souvent disputé les armes à la main par plusieurs rivaux dont les droits paraissent se balancer. Le vainqueur fait alors aveugler les vaincus, ou bien il leur fait couper l'oreille ou trancher la main. En les stigmatisant de la sorte, il les rend indignes de régner et n'a plus à les craindre ; c'est ainsi que nos premiers rois faisaient tondre leurs rivaux, ce qui valait assurément mieux que de les faire périr.

Dans le Soudan, du reste, les attentats politiques sont en général punis avec peu de rigueur, parce qu'ils sont commis par des hommes puissants qu'il est bon de ménager. L'exil, dans les monts Marrah, fut le seul châtiment du khalifa Deldoum, qui avait menacé le trône d'Abd-er-Rahman II. Le khalifa fut même rappelé plus tard par Fadel, qui, comme beaucoup de princes, se piquait de faire en tout le contraire de ce qu'avait fait son prédécesseur.

Si la perte de la vue, celle d'une oreille ou d'une main, excluent du trône, une défaite honteuse, la fuite pendant le combat, la perte de la liberté, en excluent bien davantage encore. Les noms des princes qu'atteignent de tels malheurs sont retranchés des listes royales et condamnés à l'oubli.

Le seul exemple de l'usurpation de la royauté par

Digitized by Google

une maison nouvelle nous est offert par le Bornou, où règnent aujourd'hui les descendants de Mohammed-Niñgami.

Cette usurpation n'a pu s'accomplir que par l'effort patient de trois générations de maires du palais; elle rappelle par quelques traits l'usurpation carlovingienne.

Comme je l'ai dit plus haut, les capitales, ou plutôt les résidences royales, changent souvent dans le Soudan. Ainsi le Bornou a eu successivement pour capitales : Gasr-Goumo, Angala, Angornou, Kougawa; le Waday : Nimro, Tara, Oulad-Ali, Wara, Ambaché; le Dar-Four : Bir-Nabak, Rich, Teldawa, Kabkabieh, Kobé, Tendelti; les Fellatas, depuis quelques années, Sokkoto et Wurno; le Kordofan, Bara et Lobeidh, etc.

Nos anciens rois changeaient aussi volontiers de capitale, tant la Barbarie se ressemble partout, et, pour ne parler que de ceux de la seconde race, Charlemagne trônait à Aix, Louis-le-Débonnaire à Thionville, Charles-le-Chauve à Compiègne, Louis d'outremer à Laon, etc., etc.

Le signe du pouvoir royal dans le Soudan me paraît être le tambour qu'ils appellent *tambol* (*tympanum*, tymballe) à peu près partout, et que les Arabes connaissent sous le nom de *nogara*. Ces tambours, construits en bois, entourés de cuir, et assez ordinairement de cuir d'hippopotame, jouent sur le champ de bataille le rôle des enseignes. On doit les suivre partout, les entourer et les défendre jusqu'à la mort; leur vacarme anime au combat, annonce la victoire. Ils ne se taisent que si l'ennemi s'en empare; leur silence indique la défaite et donne le signal de la déroute.

Digitized by Google

IX^e^ PARTIE. — ART DE LA GUERRE.

I. — *Ligues, périodes de l'art de la guerre.*

La guerre est l'état normal du Soudan, comme celui de toutes les contrées barbares. Les douceurs de la paix sont refusées à des peuples qui ne connaissent point la foi des traités; ils ne peuvent jouir que de ces trèves passagères qui naissent de la fatigue ou du découragement; mais bien qu'il n'y ait pas de traités, il existe, en outre des relations de suzerain à vassal établies par la victoire et maintenues par l'appareil de la force, quelques rapports de bon voisinage ou même d'alliance tacite entre divers états du Soudan. La communauté d'origine est pour beaucoup dans ces alliances qui divisent le Soudan en un certain nombre de ligues opposées les unes aux autres.

La connaissance exacte de ces ligues est indispensable à celui qui veut parcourir le Soudan; bien accueilli par un prince, il est assuré d'une réception pareille auprès de tous ceux qui font partie de la même ligue; il a tout à redouter, au contraire, de la part de ceux qui appartiennent à des groupes différents. Veut-on, par exemple, se rendre du Baguermi dans le Batha, il faut passer par le Fitri; on ne traverserait pas sans danger le Médogo. Le Fitri, en effet, entretient avec le Baguermi des relations de bon voisinage, tandis que le Médogo en est éloigné par des haines séculaires.

Plus d'un explorateur a dû ses échecs, dans le Soudan, à l'ignorance de cette situation politique, qui n'est pas particulière à l'Afrique, mais commune à toutes les contrées barbares.

Digitized by Google

L'art de la guerre me paraît présenter trois périodes plus ou moins bien marquées, et que j'appellerai période héroïque, période tactique et période mécanique.

Pendant la période héroïque, la guerre, qui jusque là n'avait été que lutte inintelligente et à forces égales de sauvages désarmés, commence à devenir un art; des armes offensives et défensives sont inventées, et le cheval est appelé à la défense de l'homme. Toutefois, on ne songe point encore à créer des armées permanentes, à les diviser, pour la facilité du commandement, en plusieurs corps destinés à se soutenir les uns les autres, à régler les mouvements, l'ordre de marche et jusqu'à la discipline et la tenue de ces armées. C'est l'élan individuel, le courage et non la combinaison savante, qui assurent alors la victoire. La cavalerie joue habituellement un grand rôle dans les guerres de cette période, que j'appelle héroïque, et à laquelle je pourrais aussi bien donner le nom de chevaleresque.

Mais bientôt la légion se forme et se subdivise; le héros s'efface, on ne compte plus que par cohorte; la discipline prime le courage, on combat avec ensemble, avec ordre; l'union des fantassins les protége contre la cavalerie, et, grâce à sa mobilité, l'infanterie devient l'élément principal, essentiel, des armées, la force de l'antique légion romaine et celle des armées modernes : c'est la période tactique, véritable apogée de l'art de la guerre.

Mais cet art décline vite chez des peuples riches et raffinés; la défense de la patrie est confiée à des mercenaires indifférents, la mollesse des mœurs corrompt

Digitized by Google

les armées ; le soldat, devenu timide, redoute les luttes à l'arme blanche ; le poids de sa cuirasse fatigue le légionnaire dégénéré qui veut pouvoir demander son salut à la fuite. Un de ces princes dont l'imbécillité hâte la décadence des empires, Gratien, lui permet de se dépouiller de ses armes en attendant qu'il livre ses enseignes. C'est aux machines alors qu'on remet le soin de défendre la patrie, ou d'assurer son triomphe sur de timides ennemis. La légion d'Adrien traîne 10 onagres et 55 balistes roulantes : c'est la période mécanique, période pendant laquelle l'artillerie seule a encore quelque gloire à recueillir.

Les peuples du Soudan ne connaissent encore que la guerre héroïque.

Nous examinerons d'abord les armes offensives et défensives dont ils font usage, ensuite leur tactique rudimentaire ; enfin leur manière de fortifier et d'attaquer les places.

II. — *Armes offensives et défensives.*

Les armes offensives par excellence des Soudaniens comme de tous les Barbares sont la lance et le javelot, qui n'en diffère habituellement que par un peu moins de longueur.

D'après la forme du fer, on distingue plusieurs espèces de lances ou de javelots : l'*am-chéri* du Waday et l'*ab-kreicha* (père des boyaux, kerch) ont un fer ovato-lancéolé. Le *girgid* (pl. *garagid* du Dar-Four) porte au-dessous d'une lame semblable des barbelures dirigées vers le fer.

Le *bellem* (i. e. tu pleureras) du Kanem a le même

Digitized by Google

fer, des barbelures, et entre le fer et les barbelures, un croissant dont la convexité est tournée vers le haut.

Le *fôr* présente un fer en forme de losange allongé; le *dara-dòrô* du Dar-Four y ajoute un croissant analogue à celui du *bellem*.

Les tibous Göraân et Krèïda font usage de javelots à lame sagittée dont la hampe est hérissée de barbelures de plusieurs sortes.

Les Ab-Djenoub font usage d'une lance ou javelot, dont le fer n'est pas symétrique et fait crochet d'un côté.

Les Kouba se servent de javelots sans lame et barbelés sur une certaine longueur; ces javelots sont quelquefois entièrement de fer, et les Kouba les font rougir au feu avant de les lancer sur l'ennemi.

Enfin, on se sert dans presque tout le Soudan d'une lance ou javelot dont le fer ensiforme est séparé de la hampe par un bloc de bois ordinairement cubique. Le fer de cette arme pénètre dans l'intervalle des mailles du haubert, et perce la saye ou vêtement ouaté. Le bloc de bois a pour objet de l'arrêter, et peut-être aussi de porter un peu plus en avant le centre de gravité de l'arme, ce qui en assure mieux la direction.

Le javelot est rarement lancé horizontalement; on le lance suivant un angle qui varie avec la distance, de sorte que ses coups sont en général plongeants; un guerrier exercé plante ainsi son javelot sur le crâne même de son ennemi.

Les Soudaniens se servent de la grande épée droite à poignée en croix des Arabes et de nos anciens chevaliers; cette épée est l'arme principale de la cavalerie fourienne, moins bien armée que celle du Waday et

Digitized by Google

surtout que celles des états occidentaux. Les Soudaniens se servent aussi de la masse d'armes et de la hache d'armes.

Leurs arcs ont de 4 à 5 pieds de longueur; leurs flèches sont petites et légères, presque toujours barbelées, souvent striées ou évidées et empoisonnées.

Le poison des flèches est préparé par des gens dont c'est la spécialité, et qui font mystère de leur recette. On connaît deux espèces de poison : le premier ne détermine pas nécessairement la mort; on ne trouve pas de remède au second, appelé pour cela *mouga* au Bornou, *koulouma* dans l'Afnou, c'est-à-dire poison sourd, impitoyable. Le vulgaire croit que ce poison est extrait de la chair corrompue d'un serpent très venimeux; on s'emparerait de ce serpent en dressant sur sa route habituelle un rasoir, le serpent se couperait en deux en passant sur cet obstacle; c'est le cas de dire avec Quinte-Curce : *Equidem plura transcribo, quam credo : nam nec affirmare sustineo de quibus dubito ; nec subducere quæ accepi.*

L'archer ne touche le fer de ses flèches empoisonnées qu'après avoir pris la précaution d'oindre ses mains d'une pommade appelée par les Tibous *mòskòtôl.*

L'archer isolé, marchant courbé ou gagnant du terrain en sautillant, cherche à s'adosser à quelque obstacle : il ne craint point en effet d'être attaqué de face; il porte un carquois sur l'épaule gauche, il y puise à la fois sept ou huit flèches, en garde deux entre ses doigts, et tient les autres entre ses dents; pour tirer, il place son arc horizontalement devant lui, et le bande en glissant sur la corde une des deux flèches qu'il a

Digitized by Google

placées entre ses doigts, tandis qu'il retient la seconde.

Avant de tirer, il fait habituellement quelques feintes; il menacera par exemple deux cavaliers avant de tirer sur un troisième.

La rapidité du tir est extrême; la force déployée dans cet exercice est si grande, que les archers portent une pièce de cuir au bras droit, pour ne pas se blesser lorsque la main retombe après avoir lâché la corde. Je crois, en définitive, que le tir de l'arc est très efficace; il est plus rapide que celui du fusil de munition, au moins aussi sûr, puisqu'il n'est pas gêné par la fumée. J'ajouterai que la trajectoire de la flèche est très rasante. J'ignore sa sortie; mais je la crois assez grande. Nous voyons dans Tacite que les machines de Corbulon, qui portaient sans doute à un millier de pas, frappaient plus loin que les flèches des Parthes; mais il ne paraît pas que ce fût de beaucoup.

J'ai cherché inutilement au Caire à poursuivre des expériences sur le tir de l'arc, je n'ai pas trouvé de bons archers; peut-être en trouverai-je quelque jour, et pourrai-je me donner cette intéressante distraction!

Les Soudaniens possèdent encore une arme de jet d'un genre tout particulier : c'est une sorte de serpe à deux tranchants, quelquefois double, emmanchée de façon à rebondir si elle touche la terre; on cherche, en la lançant, à lui imprimer un mouvement circulaire de façon qu'elle atteigne plus d'un ennemi; cette arme, qui déchire le corps nu des fantassins et tranche le pied des chevaux, est considérée comme très redoutable; mais le jet en étant incertain, on ne peut s'en servir avec succès que contre des groupes

Digitized by Google

assez nombreux : de plus, sa confection étant longue et difficile, ce qui ne convient guère à une arme de jet, les cavaliers riches en font usage ; ils en portent toujours un certain nombre suspendues à l'arçon de leur selle.

Denham a représenté cette arme dans l'atlas de son ouvrage sous le nom de *honga monga*.

D'après, toutefois, les renseignements que j'ai recueillis, cette arme serait nommée au Bornou *ngalio ;* au Mandara et dans le Kotogo, *zouga ;* par les Arabes du Waday et du Dar-Four, *kourbatch ;* par les Fertit, *toutoumané ;* au Baguermi, *ndjiga*. Il en existe du reste plusieurs variétés : un ndjiga un peu plus compliqué s'appelle, au Baguermi, *ila-kaga*, en arabe *deneb-en-nemer* (i. e. queue de tigre), un ndjiga plus compliqué encore (double à ce que je crois, et muni d'une pointe en avant) s'appelle, au Baguermi, *ndjiga kwâñ*. Ces armes ont quelques rapports avec le *womera* des Australiens.

On se sert aussi d'une sorte de serpe captive ou de croc retenu par une courroie pour renverser les chevaux dans les jambes desquels on lance cette arme.

Les armes défensives des Soudaniens sont le casque, la cuirasse, les brassières, la cotte de mailles, la *chayèh* et le bouclier. Les Soudaniens ont reçu des Arabes le casque, leur cuirasse et la cotte de mailles. Le casque diffère peu de la calotte normande ; il est souvent terminé à son sommet par une pointe de fer. Souvent aussi il est pourvu d'un nasal mobile et d'une pièce de mailles destinée à couvrir les oreilles et le cou, la cotte n'ayant pas de capuchon. La cuirasse est formée de plusieurs plaques métalliques, tantôt attachées sur

Digitized by Google

du cuir, tantôt clouées les unes sur les autres. La cotte ne vient qu'à la ceinture ou descend jusqu'au genou, et est pourvue de demi-manches (1).

La *chayèh* ou *libada* arabe est notre ancien gaubeson ; c'est un vêtement ouaté et piqué à l'épreuve de toutes les lances, flèches et javelots dont le fer n'est pas très délié.

On couvre souvent le poitrail des chevaux d'une chayèh particulière appelée au Dar-Four *detel*. Quelquefois aussi les chevaux sont bardés de fer.

Le bouclier est l'arme défensive de l'infanterie ; les cavaliers arabes n'en ont jamais fait usage que dans les tournois ; aussi les mots arabes *ters* et *derega*, qui veulent dire bouclier, sont-ils pris souvent dans le sens de fantassin.

Le bouclier arabe, de forme allongée, est employé par les Fouriens comme par les Nouba : ceux de Dongolah l'appellent *kârougé*, ce qui est probablement une corruption de l'arabe *derega ;* ils en distinguent deux espèces : le farradi, qui est d'un ovale peu allongé, et le kobab, qui est plus long et de forme ovato-lancéolée. Ces boucliers sont de cuir d'antilope tendu sur un châssis de bois léger.

Le bouclier du Waday affecte la forme d'un triangle isocèle comme notre ancien écu ; mais il est d'une dimension plus grande et se porte dans le sens opposé, c'est-à-dire la pointe en haut. Ce bouclier est de cuir

(1) Je ne crois pas que les Soudaniens soient à même de fabriquer des cottes de maille, celles qu'ils possèdent leur viennent du Caire, de Damas, de l'Arabie, de Bagdad et datent pour le moins des mamelouks d'Égypte ; aucun article n'est plus recherché des Africains et ne saurait donner de plus grands bénéfices aux traitants.

Digitized by Google

d'antilope, de girafe, de buffle sauvage ou d'éléphant. Les boucliers de buffle sont les meilleurs ; ceux d'éléphant étant très lourds, ne sont pas employés dans la guerre de campagne.

Les boucliers du Médogo, larges à la base, échancrés dans le milieu et terminés en pointe, sont fabriqués avec des herbes ou des roseaux habilement tressés ; ils sont à la fois solides et légers ; je les crois à peu près plats.

Les boucliers des Bidouma de Karga sont moins échancrés que ceux du Médogo, et leur partie supérieure est arrondie ; on les fabrique d'un bois léger dont les pores se resserrent, et qui devient impénétrable dès qu'il est mouillé ; les bidouma doivent donc, avant de combattre, le tremper dans l'eau, ce que leur position sur les bords ou au centre d'un vaste lac leur permet toujours de faire ; mais il est évident que s'ils se hasardaient dans les déserts qui bornent le Kanam, leur bouclier leur serait de peu de secours. Comme il est assez léger et n'a pas de corde d'attache, ils le portent sous le bras lorsqu'ils sont en marche.

La longueur de tous ces boucliers varie entre 3 et 5 pieds ; les Africains leur donnent plus de largeur à la base qu'au sommet, parce qu'ils s'accroupissent souvent derrière eux, qu'ils veulent y trouver un point d'appui solide, qu'ils combattent les jambes écartées ; qu'enfin il résulte de cette forme que le haut des boucliers laisse des créneaux par lesquels les archers ou les fusiliers qui se glissent en arrière des lignes peuvent tirer sur l'ennemi.

Digitized by Google

III. — *Tactique, ordre de bataille, passage des rivières.*

On ne peut que, faute d'un nom plus convenable, qualifier d'armées les rassemblements formés dans le Soudan en temps de guerre; il n'y a de troupes permanentes et de troupes exercées que dans quelques états du Soudan, et encore ces troupes, très peu nombreuses, ne sont-elles préposées qu'à la garde du souverain dont elles sont simplement la maison militaire.

La nouvelle de la guerre est habituellement portée dans les villages par des hérauts chargés d'appeler le peuple à prendre les armes : on se servait autrefois du cor pour convoquer le ban et l'arrière-ban; les hérauts africains se servent, dans le même but, d'un cornet dont les notes aiguës sont entendues à de grandes distances : les chefs se hâtent alors de réunir leurs vassaux, leurs serviteurs, leurs esclaves, et de se rendre au lieu où le rassemblement doit se faire.

Nous pouvons distinguer dans un rassemblement de cette espèce cinq éléments principaux, à savoir : les archers, les fusiliers, les piquiers, les cavaliers légèrement et pesamment armés.

Les archers sont habituellement une troupe auxiliaire ou servile : ce sont les États idolâtres qui fournissent d'archers les grands États musulmans du Soudan; le Waday et le Dar-Four paraissent n'en pas avoir; les fusiliers peu nombreux sont en général des Arabes, des Touaregs ou ce qu'on appelle des Maures, c'est-à-dire des gens de l'Afrique septentrionale et occidentale; les piquiers forment l'infanterie de ligne et la principale masse, sinon la principale force des armées.

Digitized by Google

Les cavaliers légèrement armés sont des Arabes.

Les cavaliers pesamment armés sont des chefs arabes, des chefs noirs, les serviteurs de ces chefs et quelques personnages riches; on les appelle en arabe *libadi*, parce qu'ils portent presque tous la libada ou gaubeson; ils sont la force principale des armées; c'est à eux qu'il appartient de décider la victoire.

Lorsqu'on approche de l'ennemi, les archers, sorte d'infanterie légère et de tirailleurs, commencent l'action qui se continue par les piquiers, formés sur une ou deux lignes profondes. Ces piquiers ont peu de consistance et peu de mobilité; on peut cependant leur faire former l'orbe pour résister à la cavalerie.

Lorsque les archers et les fusiliers sont repoussés, ils se réfugient, comme je l'ai dit, en arrière des piquiers, et tirent par les créneaux que les boucliers de ceux-ci laissent entre eux.

Les libadis, formés ordinairement en seconde ligne, et suivis des cavaliers légèrement armés, formés en troisième ligne, saisissant un moment favorable, se précipitent sur l'ennemi probablement par des ouvertures ménagées à l'avance dans la première ligne : reçus par les piquiers, ils ont bientôt à supporter le choc de libadis ennemis; alors commence la véritable bataille, qui devient une mêlée générale.

Les libadis chargent souvent par bandes plus ou moins nombreuses, dont chacune reconnaît un chef, et qui rappellent les scarres de l'ancienne *bataille* française.

On m'a assuré qu'au Bornou les libadis se plaçaient toujours en première ligne, les deréga (boucliers) ou piquiers en seconde ligne et les archers sur les flancs.

Digitized by Google

Les Soudaniens n'ayant pas d'artillerie font, ainsi que les anciens, peu de cas des positions dans la guerre de campagne. Le Kanemi, cependant, vaincu par les Baguermiens, s'arrêta à Lederi, et y occupa une forte position dans laquelle il livra une bataille défensive qui se termina par la déroute et la destruction de l'armée baguermienne.

Je n'ai rien à dire sur la marche des armées soudaniennes, qui s'effectue sans beaucoup d'ordre. Je ferai seulement observer que lorsqu'il s'agit d'effectuer un passage de rivière, ce qui ne peut avoir lieu qu'à un gué, la cavalerie se répand sur le bord de la rivière, y fait entrer ses chevaux, et en sonde le fond avec des lances, dès qu'un cavalier a trouvé une tête de gué. Les autres se rapprochent de lui et achèvent sa découverte. Il est remarquable que cette manière de procéder est exactement celle des cosaques, tant il est vrai que, par toute la terre, les hommes mus par les mêmes désirs, conduits par les mêmes raisonnements, sont amenés, par la nature même des choses, à suivre les mêmes voies.

C'est à la suite d'un passage de rivière, aussi bien exécuté qu'inattendu, que le sultan du Waday, Chérif, tomba sur les derrières d'Omar, le battit complétement et coupa toute retraite à son armée.

IV. — *Positions, forteresses.*

Dans le Soudan, comme partout, la possession des plaines est souvent disputée; les peuples qui les habitent, n'ayant de force que dans leur nombre, sont souvent défaits et quelquefois détruits. Les frontières

Digitized by Google

des divers États, théâtre fréquent de luttes acharnées, deviennent des marches, des déserts.

Les montagnes, cependant, asile des plus faibles, dernier refuge des vaincus, opposent, à la rage des oppresseurs, des obstacles devant lesquels elle doit presque toujours s'arrêter.

Les îles et les archipels des grands lacs jouissent d'une immunité pareille ; on ne pénètre dans les montagnes que par des gorges d'un difficile accès, et dont la recherche est pleine de périls ; on n'atteint de même les îles des lacs africains qu'en suivant des gués, variables suivant la saison, difficiles à découvrir, sinueux, traversés par des canaux profonds, ou interrompus par des gouffres.

On ne saurait poursuivre sur un terrain si dangereux un ennemi qui en connaît toutes les ressources. Ainsi les Égyptiens périrent en s'engageant sur une route que Moïse et les hommes de Gessen venaient de suivre.

Il résulte de ce que je viens de dire que la population des hautes montagnes et celle des archipels lacustres du Soudan peut, en thèse générale, être regardée comme autochthone, et que l'origine de la population des plaines sans défense présente au contraire un problème fort compliqué.

Les montagnards ne se contentent pas toujours de la défense naturelle que leur offre le relief du terrain ; quelquefois ils entourent leurs villages ou l'entrée de leurs défilés d'un rideau ou d'un labyrinthe d'arbres épineux. C'est à une précaution de cette nature que les Tamiens doivent la conservation de leur indépendance. Le sultan du Waday, Chérif, désireux de les soumettre, parut il y a quelques années devant leurs

Digitized by Google

montagnes. Les taillis épais qui en gardaient la base ne lui permirent pas d'y pénétrer : c'est en vain qu'il tenta de les incendier ; l'arbuste épineux dont ils étaient principalement formés, appelé *am-dourou* par les Arabes, et *dousou-gara* par les gens du Bornou, ne prenant pas feu facilement, et les Tamiens étant toujours prêts à tomber à l'improviste sur les incendiaires, Chérif se résolut alors à bloquer les Tamiens ; ceux-ci, cependant, défiant la surveillance de ses soldats, se glissaient de nuit, isolément ou par bandes, par les sentiers étroits de leur labyrinthe, jusque dans la plaine ; pénétraient dans le camp même de Chérif, et assassinaient ses officiers presque sous ses yeux, ou, se portant à de grandes distances, enlevaient à des villages wadayens, éloignés de plusieurs journées de marche, des troupeaux de bœufs qu'ils emmenaient dans leurs montagnes sans être aperçus.

Les signalait-on, ils disparaissaient au moment où l'on pensait les atteindre, et c'était courir à une mort certaine que de les suivre dans leurs sentiers. Ces sentiers, en effet, ont si peu de largeur, que non-seulement on ne peut y engager qu'un homme de front, mais que encore, pour n'être pas déchiré ou plutôt arrêté par les épines, cet homme doit tour à tour marcher de côté ou ramper.

C'est pourquoi, après quelques mois d'un blocus inutile, et après avoir essuyé les pertes les plus sensibles, Chérif offrit la paix aux Tamiens et regagna sa capitale.

Les palissades sont fort usitées dans le Soudan. Au Bornou, on emploie à faire ces défenses le bois d'un arbre appelé en Kanouri *kábi*, en Balebeli *dáchi*. Cet

Digitized by Google

arbre, qui est très vivace et n'a pas d'épines, donne une gomme odorante qui ressemble à la myrrhe.

On fait également usage des trous de loup, des petits piquets, des chausse-trapes et des abatis épineux.

Les Fouriens et les Wadayens n'entourent point leurs villes de murailles, comme les Soudaniens occidentaux : ces derniers ont emprunté aux Arabes leur ancien système de fortification; leurs enceintes sont habituellement carrées; au milieu, de chaque côté, s'ouvre une porte flanquée d'une ou de deux tours saillantes, de forme quadrangulaire.

Les places du Soudan ont tantôt deux, tantôt quatre portes, rarement davantage.

Les Arabes placent souvent la porte sur le flanc d'une tour; les Soudaniens, qui élèvent des tours pleines, ne sauraient en faire autant; comme, du reste, ils n'élèvent de tours que près des portes, les murailles, qui ont souvent un développement considérable, ne sont pas suffisamment flanquées.

Les Soudaniens en rendent l'approche plus difficile par les défenses accessoires dont j'ai parlé plus haut, et par un fossé assez profond, quelquefois inondé, et dont les déblais servent de base aux murailles ou fournissent les matériaux nécessaires à leur construction.

Les murailles sont donc construites en terre mêlée de pierres, de broussailles; soutenues quelquefois par un clayonnage grossier ou par un revêtement plus solide; elles sont assez hautes pour défier l'escalade et leur épaisseur est souvent considérable. Dans quelques parties du Soudan, elles sont revêtues d'un enduit gras d'argile ou de fumier, qui les préserve de l'action destructrice des pluies intertropicales : quelquefois aussi

Digitized by Google

le sommet des murailles est couronné de créneaux.

Loggoné, capitale du Kotoko, dans le Soudan, et Achanama, capitale des Tibous, dans le désert, passent pour des places très fortes. D'après un informateur Tibou, Achanama serait double; il y aurait la ville commerciale située dans la plaine, et la forteresse bâtie sur la montagne; cette forteresse, de figure carrée, aurait deux portes : une plus petite au sud, et une plus grande au nord, destinée aux bestiaux.

Il existerait en dedans de l'enceinte un puits profond de cinquante coudées, et dont on puiserait l'eau à l'aide d'un seau et d'une chaîne de fer.

Je n'ai pas besoin de dire que l'art des siége sest peu avancé chez les Soudaniens ; toutefois, ils font usage de tranchées pour loger leurs archers, dont le tir inquiète le défenseur et l'oblige à abandonner les parapets; quelques hommes d'élite s'avancent alors en se couvrant de leurs boucliers, comblent les fossés à l'aide de fascines, forment la tortue et s'approchent des murailles ou des portes qu'ils renversent à coups de pioche ou rompent à coups de masse, si l'escalade n'est pas possible.

Les assiégés se défendent alors en faisant pleuvoir sur l'ennemi qui les serre de si près, des pierres, des pièces de bois, de l'eau bouillante et toutes sortes d'ordures.

X^e^ PARTIE. — RELIGION.

I. — *Marche du sentiment religieux, premières idoles.*

Le spectacle admirable de la nature, d'une part, et de l'autre, la conscience qu'il a de sa propre faiblesse,

Digitized by Google

amènent l'homme à croire à l'existence d'un ou de plusieurs êtres créateurs du monde et arbitres de la destinée.

Ignorant des lois de la nature, l'homme primitif ne voit partout que des prodiges nés de quelque caprice d'une divinité faite à son image. Agité tour à tour par la crainte ou le désir, il s'adresse à cette divinité, cherche à détourner par des conjurations et des sacrifices les malheurs qui le menacent, ou à mériter par des offrandes et des prières, les biens qu'il convoite. Cette marche naturelle de l'esprit humain vers la religion est-elle un transport soudain, ou seulement une course plus ou moins rapide ; j'hésite à me prononcer sur une si grave question, il me semble toutefois qu'il existe dans le monde quelques peuples à l'esprit desquels l'idée d'une puissance suprême ne s'est pas présentée encore ; les premiers missionnaires en signalèrent en Amérique, les missionnaires actuels en rencontrent sur le fleuve Blanc.

D'abord vague et indécis, le sentiment religieux arrive à se formuler en dogmes, à se traduire par un culte ; ces dogmes et ce culte se compliquent pendant les siècles de barbarie et deviennent plus simples et plus purs à mesure que l'humanité s'éclaire davantage. La superstition alors se voit exilée des temples ; mais comme l'esprit du vulgaire en est avide, elle ne périt point ; repoussée par les dieux, elle se place sous l'invocation des esprits infernaux, et arrive à constituer ce que nos pères appelaient la magie.

Les peuples idolâtres du Soudan n'ont pas fait le principal objet de mes recherches, leurs cultes ne me sont qu'imparfaitement connus ; il m'est toutefois per-

Digitized by Google

mis de supposer qu'ils diffèrent peu de celui qui, dans le Baguermi, a précédé l'islamisme. Antérieurement à Ban-Malo, premier souverain musulman du Baguermi, les habitants de Masña invoquaient une divinité appelée *Mérem* (1) *Dida;* ils lui avaient consacré une idole ou plutôt un fétiche de bois de Harez, terminé par une tête imparfaitement dégrossie.

Tels sont partout les objets du culte primitif.

> ..... Simulacra mœsta deorum
> Arte carent, cæsisque exstant informia truncis.
> (Lucan., *phars.*, liv. III, v. 41.)

La Diane d'Éphèse, d'après Pline, n'était elle-même, dans l'origine, qu'une souche ou qu'un tronc d'arbre.

Les anciens, dit Clément d'Alexandrie, n'érigèrent d'abord que des poteaux de bois ou des colonnes de pierre à leurs dieux. Lorsque ces simulacres grossiers étaient isolés, on les nommait *choanes;* et, dans la suite, lorsqu'on les transforma en figures humaines, ils reçurent le nom de *bretés*.

Tibulle, regrettant ce culte grossier, compagnon de la simplicité et de la bonne foi des premiers âges, s'adresse ainsi aux dieux :

> Nec pudeat prisco vos esse e stipite factos,
> Sic veteris sedes incoluistis avi.
> Tunc melius tenuere fidem, cum paupere cultu
> Stabat in exigua ligneus æde deus.

Dans plusieurs parties de l'Afrique, on retrouve des dieux pareils à Mérem-Dida. On en pourrait dire autant de l'Océanie et de l'Asie : les fétiches des Lapons

(1) Merem, i. e. princesse dans toutes les langues du Soudan ; cette divinité avait quelque analogie avec la Vénus Astarté des Syriens.

Digitized by Google

eux-mêmes, wirku-accha, Toron, etc., ne sont pas autre chose.

Le fétiche de Mérem-Dida, mal posé ou mal soutenu, tomba plusieurs fois pendant les premières années de son existence; le peuple, ému par le fréquent retour d'un si lugubre présage, voulut s'éclairer sur ses causes et en conjurer les conséquences funestes. Un devin célèbre fut consulté; sa réponse fut digne de la barbarie superstitieuse des temps : il déclara en effet que Mérem-Dida exigeait le sacrifice de la fille du roi; que cette jeune fille devait être enterrée vivante, et le fétiche dressé au-dessus de son tombeau. Le roi, autre Agamemnon, sacrifia sa fille à sa propre folie et au fanatisme de ses sujets : *Tantum potuit religio suadere malorum.* A partir de ce moment, on assure que Mérem-Dida resta debout. J'ai exprimé plus haut l'opinion que ce fétiche avait été épargné par les musulmans, sur une de mes notes; cependant je lis à côté de son nom les mots arabes *sar debib*, locution étrange et barbare dont le sens, qui m'avait échappé au premier moment, paraît être que le fétiche a été renversé (est devenu étendu à terre).

II. — *Progrès de l'islamisme, missions chrétiennes.*

L'islam a pénétré par le Maroc à Tembouctou, dans l'empire des Fellatas, le Bornou, le Baguermi; il est au contraire venu de l'Égypte ou du Hedjaz dans le Dar-Four et le Waday.

Il a pénétré dans ces États par voie de riçaleh ou apostolat; il ne s'y est point établi par la force des armes. Mais, à peine convertis, ces États ont voulu

Digitized by Google

contraindre les autres à les imiter, et leurs expéditions guerrières sont devenues plus nombreuses en acquérant le caractère de Djihad ou guerre sainte.

L'islam, adopté par un prince, est souvent accepté par tous les sujets ou la plupart d'entre eux, en vertu de cette tendance qu'ont tous les hommes à imiter l'exemple de ceux qu'ils regardent comme plus éclairés qu'eux-mêmes. Quelquefois aussi l'islam est imposé par un vainqueur féroce à des populations soumises : dans ces deux cas, la foi, la piété des néophytes ne sauraient être bien vives. Il faut au fanatisme quelques générations pour naître et se développer ; c'est pourquoi dans le Baguermi, par exemple, il règne une grande tolérance ; les idolâtres y jouissent d'une sécurité complète, bien que les Baguermiens fassent sans cesse des razzias chez les Kirdi ; beaucoup d'états musulmans emploient des troupes idolâtres, et ne font en cela que suivre l'exemple de leur prophète, assez habile pour profiter toujours de tout ce qui pouvait le servir.

Tandis que l'islamisme prend ainsi possession du centre de l'Afrique, le christianisme cherche, mais avec moins de succès, à se glisser dans la partie méridionale de ce continent. Les missionnaires Krapf, Rebmann, Oswell, Livingston, Arbousset, Daumas, Cazalis, y portent la religion de l'Évangile, trop épurée et trop austère peut-être, pour des peuples aussi barbares. Les missionnaires catholiques, d'un autre côté, cherchent à attirer à leur culte les peuplades sauvages du fleuve Blanc, plus avides de leurs verroteries que de leur parole.

Toutes ces missions, cependant, servent la science

Digitized by Google

géographique, redevable déjà de tant de progrès au dévouement audacieux et à l'intelligente activité des jésuites.

L'ignorance des musulmans soudaniens fait qu'ils confondent presque toujours le christianisme que les marchands d'esclaves ont soin de leur représenter sous les plus tristes couleurs, avec l'idolatrie grossière de leurs voisins. Pour eux, les idolatres et les chrétiens ne font qu'un ; aussi répondent-ils souvent à ceux qui les interrogent sur les contrées de l'Afrique centrale, qu'elles sont peuplées de chrétiens. Dans le mot composé de Kirdi-Sara, appellation des peuples limitrophes du Baguermi et du Bornou, dans le Sud, Sara n'est autre chose que l'arabe *usara* (chrétiens, sing. *nousrani*, Nazaréen) légèrement défiguré.

Il est naturel que les Égyptiens et les gens du Gharb inspirent de prime-abord aux noirs plus de confiance que nous ; la figure, les mœurs, les idées des uns et des autres ne diffèrent pas dans une assez forte mesure pour amener de la défiance et de l'éloignement. Le demi-savoir d'un Égyptien frappe d'admiration le nègre ; la science de l'Européen l'étonne et l'effraye.

L'admiration des noirs est d'ailleurs acquise en général à ce qui le mérite le moins ; l'idée dominante, le sens philosophique d'une religion, ne se révèle point à eux ; ce qu'ils en voient, c'est le détail ; plus ce détail est complexe, plus il leur paraît merveilleux ; plus il est niais, plus il leur semble sublime. Or, ce n'est pas par la pauvreté des détails que pèche l'islam : si cette religion n'a pas admis de figures dans ses temples, elle a su compliquer son dogme, sa morale, et surtout les

Digitized by Google

pratiques de son culte, d'une multitude incroyable de subtilités et de minuties.

Ainsi, l'ablution la plus simple exige l'accomplissement successif de dix-neuf pratiques, dont cinq sont de précepte coranique et quatorze de tradition prophétique. Cette ablution est rendue nécessaire par onze sortes de souillures différentes. L'accomplissement de chacune des cinq prières journalières, dont l'instant précis est déterminé, exige quatre conditions.

Chaque prière se compose d'un nombre différent de rikats, qui sont d'obligation divine, canonique ou traditionnelle.

Chaque rikat exige l'accomplissement de dix pratiques, dont l'importance n'est pas la même. La prière, enfin, peut être invalidée par douze accidents différents, et perdre une portion de ses mérites par un nombre bien plus considérable de petits oublis ou de petites fautes.

Il en résulte que le musulman, pour accomplir les moindres devoirs de ce culte méticuleux, est obligé de subir un noviciat assez long ou de consulter à chaque instant des gens mieux renseignés que lui. Les docteurs des premiers siècles de l'islam, et surtout les fondateurs des quatre rites orthodoxes, n'ont probablement introduit, à l'abri du coran et des traditions du prophète, tant de complications dans l'islamisme, qu'afin de se rendre indispensables; ils ont légué leur privilége aux eulemas, qui continuent à l'exploiter, et jouissent d'un crédit d'autant plus grand, que le peuple au milieu duquel ils vivent est plus ignorant.

Il est à remarquer que chez les peuples grossiers la connaissance du dogme, qui est rare, est estimée bien

Digitized by Google

plus haut que la foi et que la piété, qui sont communes. Peut-être cela tient-il à ce que les croyants naïfs ne comprennent pas le doute, et prennent le sourire du sceptique pour une finesse dévote au-dessus de leur portée.

Au Caire, je parlais fréquemment religion avec mes informateurs noirs; et comme les dogmes, les préceptes, le culte de l'islam me sont familiers, je les leur faisais volontiers connaître. Souvent, cependant, je ne pouvais retenir quelques plaisanteries; il m'était difficile, par exemple, d'expliquer, sans en rire, que l'eau d'une citerne où était tombé un rat ne pouvait servir aux ablutions avant qu'on en eût retiré trente seaux, et qu'il fallait en puiser soixante pour rendre pure l'eau dans laquelle était tombé un pigeon.

Mes Soudaniens, cependant, pleins d'admiration pour ces conceptions étranges, ne croyaient pas que j'en pusse rire de bonne foi, et me regardaient comme un père de l'islam; j'aurais pu brûler le coran devant eux sans perdre une si belle réputation, tant la foi du vulgaire est aveugle et entêtée.

III. — *Instruction des Soudaniens.*

Les Soudaniens ne connaissent l'écriture que depuis qu'ils ont reçu avec le coran l'alphabet arabe; ils en ont fait usage pour transcrire, avec plus ou moins de perfection, leurs propres idiomes. L'alphabet arabe est peu propre à la représentation des langues étrangères : malgré la richesse apparente que lui donnent ses vingt-huit lettres, il est pauvre et mal conçu. Quoi qu'il en soit, presque tous les peuples du Soudan lui

Digitized by Google

sont aujourd'hui redevables de la création de quelques essais littéraires, tels que chansons et chants de guerre, chroniques, traduction du coran, etc.

Quelques peuples soudaniens paraissent ne devoir qu'aux Arabes la numération décimale : ce sont les Fellatas et les Fouriens.

Ce fait remarquable fournit un exemple de plus de la facilité avec laquelle une langue s'approprie les formes ou la grammaire d'une autre langue ; rien n'est plus fréquent que cette hybridité, et rien ne prouve moins la commune origine de deux peuples que l'analogie de leurs formes grammaticales.

Peu capables de grands calculs, les Soudaniens n'avaient point d'ère avant de connaître l'islamisme, et ne faisaient point le compte des années.

On retrouve toutefois encore chez les Fellatas et dans le Choa, une sorte d'olympiade ou de lustre de quatre années, dont chacun porte un nom différent.

C'est probablement la difficulté qu'éprouvaient les premiers Romains à compter les années, qui les engagea à planter chaque année, aux ides de septembre, un clou d'airain dans la muraille du temple de Jupiter.

Les noirs qui fréquentent El-Azhar ont beaucoup de peine à y apprendre, même le peu qu'on y enseigne. En premier lieu, ils entendent peu l'arabe, et surtout les expressions un peu relevées de cette langue, ce qui les empêche de saisir le sens des paroles du professeur, auquel il est assez indifférent d'être ou de n'être pas compris par eux ; en second lieu, ils sont très pauvres et ne peuvent acheter de livres ; ils ont à la vérité la disposition de ceux de la mosquée ; mais ces livres,

Digitized by Google

écrits sans méthode et sans clarté, ne font qu'obscurcir encore leurs idées.

J'ai vu beaucoup de livres relatifs aux dogmes, aux préceptes, à la jurisprudence de l'islam, et je n'en connais qu'un qui soit à la fois méthodique, clair, exact et complet : c'est l'immortel ouvrage de Mouradgea d'Ohsson.

Quiconque a lu le tableau de l'empire ottoman en sait plus long sur l'islamisme que s'il avait appris par cœur toute la bibliothèque d'El-Azhar. La lecture des ouvrages arabes n'a, à cet égard, d'autre mérite que de permettre de traiter des matières ascétiques avec les formes et le style qui leur conviennent.

XI^e^ PARTIE. — MAGIE.

I. — *Magie curative, alchimie.*

Pline s'exprime ainsi au sujet de la magie :

Magica fraudulentissima artium, plurimùm in toto terrarum orbe, plurimisque sæculis invaluit : auctoritatem ei maximam fuisse nemo miretur, quandoquidem sola artium tres alias imperiosissimas humanæ mentis complexa, in unam se redegit. Natam primum e medicina nemo dubitat, ita blandissimis promissis addidisse vires religionis, ad quas maximè caligat humanum genus : deindè miscuisse artes mathematicas. (Lib. XXX, c. 1.)

Les superstitions antiques des Soudaniens étaient grossières comme celles de tous les peuples primitifs; c'est des Égyptiens et des gens du Gharb qu'ils ont reçu, à une époque assez récente, la croyance aux

Digitized by Google

magies noire et blanche et aux prodiges de la sorcellerie.

Les magiciens étant les mandataires des dieux, des génies ou des démons, peuvent altérer le cours de la nature, rendre malades les hommes sains, frapper de paralysie ou de mort les natures les plus vigoureuses ; il leur suffit, pour cela, d'un coup d'œil, d'un signe, de l'accomplissement de quelque rite ou de quelque prière.

La maladie née de cette influence est rebelle à la médecine ; d'autant plus rebelle, que là où règne la magie, la médecine ne se montre guère. C'est donc à la magie de guérir les maux enfantés par elle-même ; et comme l'origine d'un mal est toujours suspecte, on confie aux sorciers le soin de guérir toutes les maladies.

Leurs pratiques sont d'une simplicité très grande et d'une désespérante monotonie : tantôt ils écrivent dans le fond d'une tasse quelques versets du coran, versent un peu d'eau dans cette tasse, et la font boire au malade ; tantôt ils font avaler à leur dupe les cendres d'un papier couvert de pieuses invocations ou de signes cabalistiques ; tantôt enfin ils appellent à grands cris les démons, les prient, les menacent, les injurient, et les poursuivent quelquefois de coups sur le corps du patient, dont ils écrasent la poitrine ou le front pour en chasser le malin esprit. On comprend sans peine que beaucoup de maladies échappent à des moyens curatifs aussi imparfaits. On s'étonnera peut-être même d'apprendre qu'il en soit quelques-unes qui en éprouvent du soulagement ; il en est ainsi cependant, et la nature n'a pas tout le mérite de la cure : c'est l'imagination du malade fortement frappée, son

Digitized by Google

esprit renaissant à la confiance, qui l'amènent surtout; on l'observe fréquemment en Orient pour les fièvres intermittentes : j'en ai vu moi-même plus d'un exemple. Bodin rapporte, dans sa *Démonomanie*, que Charles d'Escars, évêque de Langres, et pair de France, étant tourmenté d'une fièvre quarte, on lui amena un guérisseur, qui, après quelques simagrées, lui dit : « Fiez-vous en moy que vous êtes guary. » C'est la confiance, en effet, qui donne la guérison. L'évêque de Langres n'en eut pas et conserva sa fièvre.

Quelquefois les magiciens consultent le sort pour savoir si le malade doit succomber. Dans le voisinage de l'Abyssinie, ils le font en jetant en l'air des osselets ou de petites pierres, qui doivent retomber d'une certaine façon, c'est l'*astragalomantie*.

Dans le reste du Soudan, ils tracent sur le sable diverses figures qu'ils effacent en partie sans les regarder; ce qu'ils en ont laissé inspire leur réponse. M. Perron a expliqué les règles de ce tracement du sable (*darb-er-raml*), que ceux qui ont traité parmi nous de ces matières appellent *géomantie*.

On consulte aussi le sort en ouvrant un livre au hasard, et cherchant un conseil dans les premières phrases qu'on y rencontre.

C'est ainsi que les Grecs et les Romains faisaient usage des sorts homériques et virgiliaques, et que les premiers chrétiens recouraient aux sorts apostoliques (*sortes apostolorum*), pratique condamnée par saint Augustin et suivie encore de nos jours dans bien des parties de l'Europe. Les musulmans ont recours de même au coran, bien que le coran flétrisse les superstitions de cette espèce.

Digitized by Google

Tous les peuples paresseux et misérables sont adonnés à l'alchimie et à la recherche des trésors; des mendiants déguenillés font dans le Soudan, comme dans tout l'Orient, profession d'enrichir les autres, moyennant une faible aumône; l'Orient est empesté de livres qui enseignent les moyens de faire de l'or, ou décrivent minutieusement la situation des trésors cachés dans la terre; on y lit que dans telle mosquée, près de tel mur et sous telle pierre, est enfouie, à une profondeur de tant de coudées, une somme de tant de pièces d'or. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que quelques niais, prenant ces indications au sérieux, entreprennent des voyages et achètent la permission de se livrer à des recherches toujours infructueuses. Peu à peu cependant les Orientaux se désabusent, et ces livres, mis au rebut, vont dans le Soudan faire de nouvelles dupes ou former de nouveaux imposteurs. Un Fellata, qui s'était nourri pendant plusieurs années de cette lecture, m'assurait l'hiver dernier, d'après ses livres, que la chambre de la grande pyramide renfermait, en souverains anglais, toutes les richesses de Pharaon.

II. — *Métamorphoses, amulettes.*

Les sorciers du Soudan jouissent du pouvoir d'évoquer les génies, les démons ou les morts, ainsi que de la faculté de se transporter instantanément d'un point à un autre; ils savent aussi se rendre invisibles, changer de forme et opérer les métamorphoses les plus étranges. Les Égyptiens, et particulièrement ceux du Saïd, sont très entichés d'erreurs pareilles; ils croient, par exemple, que l'âme des enfants nouveau-nés

Digitized by Google

passe pendant la nuit dans le corps des chats, qu'ils cherchent pour ce motif à garantir de tout accident. Cette superstition, qui date sans doute des temps les plus reculés, a dû être transmise aux Égyptiens modernes par leurs ancêtres : ainsi les descendants d'un peuple grand dans les arts, grand aussi peut-être dans la science et dans la philosophie, n'ont gardé de son héritage que les ruines qu'ils n'ont pu faire disparaître, et que ces niaises impostures que le vulgaire conserve à travers toutes les révolutions que la religion peut souffrir.

Les Grecs, comme les Indous, ajoutaient foi à des fables pareilles ; mais ils avaient su les rendre ingénieuses et en tirer de sages enseignements.

Tout le monde se rappelle l'histoire des compagnons d'Ulysse et celle de Lycaon, duquel on a tiré le terme de *lycantropie*, pour désigner le genre de métamorphose auquel il fut condamné. Hérodote nous assure que certains peuples se changeaient en loups ; nos ancêtres barbares avaient la même croyance, et les loups-garous n'ont peut-être pas encore été chassés de toute l'Europe. Les Romains des derniers temps de la République et ceux du siècle d'Auguste, étaient plus éclairés. *Homines* (nous dit Pline) *in lupos verti, rursumque restitui sibi, falsum existimare debemus : aut credere omnia, quæ fabulosa sæculis comperimus.* (Liv. VIII, ch. 22.)

Saint Augustin, cependant, assure que dans les Alpes il existait de son temps des sorcières qui métamorphosaient les voyageurs en ânes, et les contraignaient à porter leurs fardeaux avant de leur rendre leur première forme.

Digitized by Google

Jean Bodin trouve, de son côté, que la métamorphose de Lucien et d'Apulée en ânes est *vraisemblable*, et il cite à ce propos le témoignage de l'inquisiteur Spranger, qui rapporte qu'un marin anglais eut à Chypre une mésaventure pareille, et, ayant voulu revenir à bord de son navire, fut fort maltraité de ses camarades qui ne le reconnaissaient point sous sa nouvelle forme.

Ibn-Batoutah, qu'on peut lire, mais qu'il faut souvent se garder de croire, vit de ses yeux, en se rendant en Chine, un peuple de protées, affranchis des besoins de la vie, et dont le regard donnait la mort.

Le Soudan, à ce que disent des crédules habitants, est encore le théâtre de métamorphoses innombrables; seulement les Soudaniens au lieu de se changer en loups se changent en hyènes, ce qui ne me paraît pas de beaucoup préférable; les magiciens du Soudan ne se bornent pas à exercer leur puissance sur des individus isolés; je n'ai pas entendu dire qu'ils eussent jamais métamorphosé des armées tout entières, mais on m'a assuré qu'ils pouvaient frapper de cécité ou de paralysie les troupes ennemies à l'instant du combat.

« Les Russes, » me disait un homme du Bornou, « sont » bien forts, puisque le sultan Abd-ul-Medjid ne peut » se faire payer par leur kral le tribut qui lui est dû. » Eh bien, si les Russes venaient dans notre pays, ils ne » pourraient rien contre nous; nos sorciers n'auraient » qu'à les regarder pour leur faire prendre la fuite ou » faire tomber les armes de leurs mains; s'ils entrepre- » naient de tirer le canon, leurs boulets reviendraient » sur eux par la seule volonté de nos enchanteurs. »

Digitized by Google

A ce discours et à des discours pareils je répondrais : « Les Européens ont eu les mêmes opinions » et les ont abandonnées en s'éclairant, ce qui en » prouve la fausseté. Si les Européens envahissaient » votre pays, ce ne sont pas les enchanteurs qui les en » chasseraient, c'est le climat qui les y consumerait » rapidement ; ils ne sauraient, sans péril pour eux- » mêmes, aspirer à devenir vos maîtres ; ils ne se » rapprochent de vous que dans le but d'établir des » relations qui vous seront profitables. »

Les magiciens, spéculant sur la crédulité et la peur, vendent des talismans de diverse nature ; quelquefois ces talismans sont des versets ou des chapitres courts du Coran, écrits par un fakih sur un petit morceau de papier, plié ou roulé avec soin, puis enfermé dans une enveloppe de cuir, de bois ou d'ivoire ; on trouve même en Orient, des Corans tout entier écrits sur des feuillets octogones, et pouvant se placer dans un étui, à peu près cylindrique, que l'on attache au bras un peu au-dessus du coude.

Les anciens connaissaient l'usage des talismans ; les Égyptiens portaient l'œil mystique d'Horus ; les Romains l'*amuleta*, le *fascinum* ; d'autres un noyau de datte poli, comme les Napolitains portent encore de petites mains ou de petites cornes de corail ou de métal, et comme les Orientaux placent encore sur leurs portes l'empreinte d'une main ouverte ou les mots *ma cha allah* : ce qui plaît à Dieu, qui correspondent à l'ancienne locution française : *Je me doubte.*

Saint Augustin condamnait l'usage des talismans en général ; et celui des ligatures écrites en particulier.

Digitized by Google

III. — *Tolérance de l'islam ; grand nombre des sorciers.*

L'islamisme a proscrit souvent en vain, et a fini par tolérer ces pratiques ; les musulmans instruits de leur religion, font un grand mépris de ces superstitions absurdes, les autres s'en montrent fort entichés. L'ignorance des Soudaniens les y enchaîne ; j'en ai connu un cependant, natif de l'Afnou, et chef de chambrée des étudiants noirs à el Azhar, qui n'y ajoutait aucune foi, et déplorait énergiquement la crédulité de ses compatriotes.

L'islamisme qui tolère la magie blanche, se borne à décrier la magie noire, à blâmer ses adeptes, et à éclairer ses dupes; il n'a jamais eu recours aux exorcismes ni à ces poursuites féroces dont le récit souille notre histoire. Les Juifs, les Romains et nos aïeux, se montrèrent à cet égard trop faciles à surprendre, trop ardents à frapper, leur esprit aveuglé par la crainte, voyait partout des sorciers, et en voyait en tel nombre que les poursuites les plus acharnées devaient paraître insuffisantes. Tous les hommes éminents, à quelque titre de l'antiquité ou du moyen âge, furent suspects de sorcellerie ; leur génie, leur fortune, leur vertu même, avaient été par eux achetés de satan au prix de leur âme ; le pape Sylvestre II passa pour sorcier, et lorsque Charles IX exigea du sorcier Trois-Échelles la révélation de ses complices, Trois-Échelles déclara qu'il en pouvait désigner trois cent mille en France ; le roi, intimidé par la multitude des coupables, se contenta d'en faire arrêter un petit nombre.

Les accusations de magie, reposant sur des présomptions et des indices vagues, menaçaient tout le

Digitized by Google

monde, mettaient la liberté et la vie de chacun à la discrétion d'un juge dont la religion pouvait être surprise. C'est ainsi que la jalousie et les intrigues de ses concitoyens conduisirent au bucher l'infortuné Urbain Grandier; la magistrature jalouse de ses privilèges tenait à la magie, et Montesquieu lui-même garde, vis-à-vis de ce préjugé barbare, quelques ménagements (1).

IV. — *Probité des Soudaniens, chansonnage.*

Les Soudaniens, soumis à une religion qu'ils connaissent mal, aveuglés par mille superstitions, sont

(1) Il faut confesser d'ailleurs que bon nombre de ceux qu'on brûlait comme convaincus de magie avaient mérité le feu par quelque crime, et il me semble qu'on pourrait diviser en quatre classes ces prétendus sorciers.

La première de ces catégories comprendrait tous les innocents accusés faussement de magie.

La seconde classe renfermerait ces fous crédules, coureurs de cimetière, déterreurs de morts, décrocheurs de pendus, vendeurs de fausses recettes et de pronostics, mutilateurs des images de cire de leurs ennemis, les petites maisons auraient dû faire justice de leur démence, ou les prisons de leur perversité.

Dans la troisième classe, je rangerais ces fous féroces qui, pour l'accomplissement de leurs rites exécrables, égorgeaient des enfants, et croyaient puiser dans leur sang ou dans leur chair une éternelle jeunesse; une pareille démence ne connaît d'autre remède et d'autre préservatif que la peine de mort.

La quatrième classe, enfin, renfermerait les fabricants de philtres et de poisons; la preuve matérielle de l'empoisonnement échappait aux recherches imparfaites de nos aïeux; là où l'appareil de Marsh nous fait voir l'arsenic, ils ne soupçonnaient que la magie, et le scélérat marchait à une mort juste, bien que sous le coup d'une sentence inique condamné pour un crime qu'il n'avait point commis et qui n'existe pas.

Digitized by Google

cependant plutôt bons que méchants; ils ont les défauts et les vertus de tous les peuples barbares. Naturellement vaniteux, ils sont colères et violents, portés à abuser de la force, et à faire souvent peu de cas de la vie humaine. Cependant ils sont prompts à s'apaiser, faciles à conduire et à diriger, ennemis de la ruse; à peu près ignorants de la trahison, et à ce point de vue, ils sont moralement bien supérieurs aux Arabes, aux Persans et aux Turcs; ils sont serviables, hospitaliers et généreux. Leur délicatesse est remarquable et contraste singulièrement avec l'improbité des Orientaux. Je parlais un jour de cette différence morale à un Soudanien, et je lui demandais s'il en soupçonnait la cause: « Je la connais, » me dit-il, « le peuple » égyptien est misérable, opprimé, et dès lors cor- » rompu; ici, chacun ne songe qu'à s'enrichir pour » se soustraire à l'oppression et satisfaire ses pen- » chants vicieux; personne ne blâme celui qui vise à la » fortune, ni ne s'amuse à discuter les moyens qu'il » emploie; s'il réussit, on le dit un homme habile » (*chater*), et s'il échoue on le plaint. Il en est autrement » parmi nous, celui qui commet une action vile, se » trouve couvert à l'instant de ridicule et d'infâmie; » les filles esclaves qui travaillent dans nos maisons, » celles surtout qui encombrent les cours des habita- » tions princières ou royales, composent de suite une » chanson ou un simple bout rimé qui désigne le cou- » pable au mépris public, et le chantent en chœur » pendant la durée de leur travail; la chanson passe » d'une maison à l'autre, d'un village aux autres vil- » lages, et celui qui en est l'objet se voit contraint à » quitter le pays.

Digitized by Google

» C'est pourquoi, celui d'entre nous qui traversant » une forêt, trouve sur sa route un objet égaré, se » garde de le ramasser, même pour le remettre à celui » qui l'a perdu ; il se borne à en observer exactement » la place, et arrivé au terme de son voyage, il fait » simplement connaître qu'en tel lieu il a rencontré »tel objet ; c'est au propriétaire seul qu'il appartient » de ramasser son bien. »

Les filles du Soudan ne chansonnent pas que les voleurs, elles poursuivent encore de leurs bouts rimés satyriques les guerriers inhabiles ou poltrons, ou les héros ennemis ; les chefs d'ailleurs, ont tous quelque chanson louangeuse et quelque chanson satyrique, plus ou moins analogue à celles que l'on chantait aux triomphes de César ; le Kanemi a été tourné en ridicule par les fellatas dans des productions de cette espèce ; j'en publierai bientôt un échantillon.

Cette coutume de chansonner les gens est encore plus dans le génie de la race noire que dans celui des Arabes et des autres peuples ; elle se retrouve dans les colonies, où le travail des noirs est employé. Les noirs y chansonnent toujours quelqu'un, tantôt un planteur trop avare, tantôt une fille trop coquette, et bien peu de réputations résistent à cette expression perpétuelle des sentiments populaires qui, dans une autre mesure et sous des formes plus ingénieuses, a joué un rôle actif dans les révolutions de notre pays, surtout aux époques de la Ligue et de la Fronde.

Par bien des points l'homme primitif et l'homme vraiment civilisé se ressemblent.

L'un est ignorant de l'erreur, l'autre en est dégagé ; le premier vit dans l'innocence, le second retourne à

Digitized by Google

la vertu, et cette philosophie stoïcienne, rude école de tant de grands hommes, la plus haute et la plus pure doctrine peut-être à laquelle l'esprit humain, privé de tout secours, mais libre de toute entrave, ait pu s'élever n'en retrouvons-nous pas quelque rudiment chez l'homme de la nature; cette fermeté d'âme dont il fait sa première vertu, n'est-ce point l'apathie des hommes du portique, et la noble indifférence de ces grands Romains qui, du haut de leur courage, défiaient le crime en souriant à la mort.

FIN.

Digitized by Google

ERRATA.

Page 26, ligne 31, au lieu de : *Bahar-eh-Tin*, lisez : *Bahar-et-Tin*.

Page 79, ligne 8, au lieu de : *qu'il circonscrit*, lisez : *qu'il circoncit*.

Page 84, ligne 26, au lieu de : *moment*, lisez : *mouvement*.

Page 98, ligne 21, au lieu de : *Les Djebel-Medob*, lisez : *Les Djebels-Medob*.

Page 98, ligne 27, au lieu de : *Kirdi* (1); *Sara*, lisez : *Kirdi* (1) *Sara*.

Je passe quelques erreurs de moindre importance.

La note de la page 95 n'est pas fondée, le mot *warón* paraît ne pas signifier *roi* en langue fourienne.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Introduction (*Le Caire*, 10 *juillet*). 5

1re PARTIE. — HYDROGRAPHIE.

I. Le Soudan. 15
II. Le régime des eaux. 16
III. Le lac Tchado. 18
IV. Le Chari. 19
V. Les étangs du Baguermi, le lac Debaba. 20
VI. Le lac Fitri, le Bahar-egh-Ghzal. 21
VII. Le Batha, le Batéha, le Wadi-Baré. 23
VIII. L'Omm-et-Timan, Salamat, Iro, Keilak. 24

IIe PARTIE. — ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LA FLORE ET LA FAUNE DU SOUDAN.

I. Distribution géographique de quelques grands végétaux. . . 29
II. — de quelques espèces animales. . 31

IIIe PARTIE. — ETHNOGRAPHIE (*Paris*, 18 *août* 1855).

I. Diverses races de pasteurs. 34
II. Les Arabes, leur origine Koreychite, leur incrédulité. . . . 36
III. Énumération des tribus. 43
IV. La fable des hommes à queue. 46

IVe PARTIE. — HISTOIRE.

I. Historiens, coup d'œil général. 50
II. Fellatas. 56
III. Bornou. 59
IV. Le Kanemi. 61
V. Tributaires du Bornou et du Waday. 68
VI. Baguermi. 69
VII. Fitri, Medogo. 72
VIII. Waday. 73
IX. Dar-Four. 75

Digitized by Google

V^e PARTIE. — GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

I. États indépendants. 77
II. Waday. 81
III. Tributaires du Waday, Kanem, Baguermi. 85
IV. Fitri, Medogo, Sila, Rôña, Tama. 87
V. Dar-Four. 90
VI. États idolâtres. 94

VI^e PARTIE. — ITINÉRAIRES (*Paris, 1^er octobre* 1855).

I. Loggone à Masña. 102
II. Masña à Mborgou. 102
III. Masña à Moito. 102
IV. Moito à Mao. 102
V. Masña à Mao. 102
VI. Masña à Yawa. 102
VII. Yawa à Wara. 103
VIII. Yawa à Wara par le Batha. 103
IX. Keña-Bitéha à Doulla. 104
X. Chak à Kerwadjit. 104
XI. Wara à Höggene. 105
XII. Wara à Kourmoudi. 105
XIII Wara à Kobé. 105
XIV. Kôñe à Höggene. 106
XV. Kobé à Höggene. 107
XVI. Tendelti a Rôña. 107
XVII. Kobé à Deleyba. 107
XVIII. Keryo à Lobeidh. 108

VII^e PARTIE. — PORTRAIT ET MOEURS DES SOUDANIENS.

I. Idée de ce travail, progrès des Africains 108
II. De la population du Soudan. 111
III. Constitution des Soudaniens, leur alimentation. 116
IV. Des stigmates 119
V. Les troupeaux, le lion. 121
VI. Industrie, commerce. 127
VII. Récit d'un enfant Waratta. 130

Introduction aux VIII^e, IX^e, X^e et XI^e parties (*Paris, février* 1856). 133

Digitized by Google

VIII^e PARTIE. — GOUVERNEMENT.

I. Gouvernement, pouvoir des esclaves. 136
II. Légitimité, usurpations, insignes. 139

IX^e PARTIE. — ART DE LA GUERRE.

I. Ligues, périodes de l'art de la guerre. 143
II. Armes offensives et défensives. 145
III. Tactique, ordre de bataille, passage des rivières. 152
IV. Positions, forteresses. 154

X^e PARTIE. — RELIGION.

I. Marche du sentiment religieux, premières idoles. 158
II. Progrès de l'islamisme, missions chrétiennes. 161
III. Instruction des Soudaniens. 165

XI^e PARTIE. — MAGIE.

I. Magie curative, alchimie. 167
II. Métamorphoses, amulettes. 170
III. Tolérance de l'islamisme, grand nombre des sorciers. . . . 174
IV. Probité des Soudaniens, chansonnage. 175
Errata. 179
Observations relatives à l'esquisse d'une partie du Soudan. . . 183

Esquisse d'une partie du Soudan dressée d'après des renseignements nouveaux (*au Caire, le 27 juin* 1855).

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

OBSERVATIONS

RELATIVES A L'ESQUISSE D'UNE PARTIE DU SOUDAN.

Les travaux de Denham et Clapperton, de Richardson, d'Overweg, de MM. Barth et Vogel, ont fourni les positions de Kougawa, de Loggon, de Masña; l'hydrographie d'une partie du lac Tchadó et le tracé du Chari inférieur.

Les travaux de M. d'Arnaud, du baron Ruppel et de quelques autres voyageurs, ont servi à fixer le cours du Nil Blanc, à en noter les affluents et ont donné la position de Lobéïdh. La longitude trop orientale donnée par Browne à Kóbé a dû être rejetée.

On pourrait porter Kerwadjit de 15' plus à l'ouest, et Doulla un peu plus à l'ouest encore; on espacerait un peu plus les étapes de Kerwadjit au Djebel-Ghalla, et l'on rapprocherait celles placées entre Chak et Kondjoro : on respecterait les distances de Wara à Kerwadjit et de Wara à Chak.

La position de Kèña-Bitéha n'est pas très bonne : Kèña-Bitéha est à un jour de Kanala, à un jour de Id-el-Harr et à un jour d'Am-Baché, mais le reste des itinéraires m'empêche de le bien placer.

Am-Djawakhin et Cadmoul me paraissent avoir été placés par moi sur la route de Seyta à Wara par erreur; s'il en était ainsi, la route serait plus directe et les étapes restantes seraient un peu plus espacées.

Digitized by Google

Le tracé général du Batha me paraît bon, mais les différentes étapes de chaque route ne sont probablement pas en ligne droite.

Le tracé du Batéha ne me satisfait pas entièrement.

Orthographe suivie.

`ö ö' *eu* français dans *leur* et dans *peu*.

ñ ñ ñ espagnol dans le mot *españa*.

w *ou* bref, w anglais.

^ son nasal â, ê, ô = *an*, *in*, *on* français.

Lorsqu'un même nom sera écrit différemment dans le mémoire et sur la carte, l'orthographe du mémoire devra être préférée.

Paris. — Imp. de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

3 2044 055 030 175

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

JUN 27 '77 H

WIDENER

MAY 09 2001

BOOK DUE

CANCELLED

Digitized by Google

Digitized by Google